

HYPOGÉES

("Les Boueux")

BULLETIN DE LA SECTION DE GENÈVE
DE LA SOCIÉTÉ SUISSE DE SPÉLÉOLOGIE

S
P
E
L
E
O
L
O
G
I
E

S
C
I
E
N
C
E
S

S
P
O
R
T
S

" HYPOGEES " - " Les Boueux "BULLETIN DE LA SECTION DE GENEVE DE LA SOCIETE SUISSE DE SPELEOLOGIE

Président SSSG : Jean FURRER, 1242 SATIGNY (GE). Tél. 53 13 85

Chef de la publi-: Gérald FAVRE, 40 ch. Ed. Sarasin, 1218 LE GRAND SACONNEX
cation (GE), Tél. 98 21 10

Rédacteur : Jean-Jacques PITTARD, LA VORZE, F. 74140 CHENS s/LEMAN,
et 36, Avenue Eugène-Pittard - 1206 GENEVE, Tél. 47.10.07

Rédact.adjoint : John-Denis BOURNE, 1261 LA RIPPE (VD), Tél. 67 11 65

Administration : Michel DELARUE, Les Beillans, 1254 JUSSY (GE),
Tél. 59 17 75

Bibliothécaire chargé du Service des Echanges: Jean VIGNY, 32, rue de Lyon,
1203 GENEVE.

Echanges : "HYPOGEES" , 36, avenue Eugène-Pittard, CH, 1206 GENEVE

Abonnements : Suisse 8.-- fr.s. (adressé à J.J.PITTARD, Revue
Etranger 9.-- fr.s. "HYPOGEES", GENEVE,
CCP 12-16200)

Prix du numéro : Suisse 4.-- fr.s.
Etranger 4.50 fr.s.

Pour la France :

Abonnement FF 10.--
Numéro FF 5.--

Payable au CCP : J.J. Pittard, 74 CHENS s/LEMAN
LYON 1416-64

Autres pays : règlement par virement postal international
adressé à J.J. Pittard, Revue "HYPOGEES"
GENEVE, CCP 12-16200

Le coût des numéros spéciaux peut être majoré en considération de leur prix de revient et des quantités disponibles.

Ce bulletin est envoyé gratuitement aux membres actifs de la section et aux membres sympathisants titulaires d'une carte numérotée de l'année en cours, vendue au prix de 10.-- fr.

Reproduction, partielle ou totale, autorisée avec l'indication de l'auteur et du numéro du Bulletin.

La Rédaction décline toute responsabilité quant aux opinions émises par les auteurs, bien que les articles paraissant dans ce Bulletin aient été contrôlés, dans la forme et dans le fond, en collaboration avec les intéressés. La Rédaction se réserve le droit de refuser les manuscrits ou de demander leur modification.

LE ROLE
DES CAVERNES
DANS
LE FOLKLORE
SAVOYARD

par Jean-Jacques PITTARD

Au grand spéléologue

GEORGES AMOUDRUZ

qui a mis à notre disposition
la remarquable documentation
résultant de ses patientes en-
quêtes réalisées à la suite des
nombreuses explorations organi-
sées par ses soins.

LE ROLE DES CAVERNES
ET DES SOUTERRAINS DANS LE
FOLKLORE SAVOYARD

par

Jean-Jacques PITTARD
de l'Académie Chablaisienne
Président d'honneur de la Société Suisse de Spéléologie

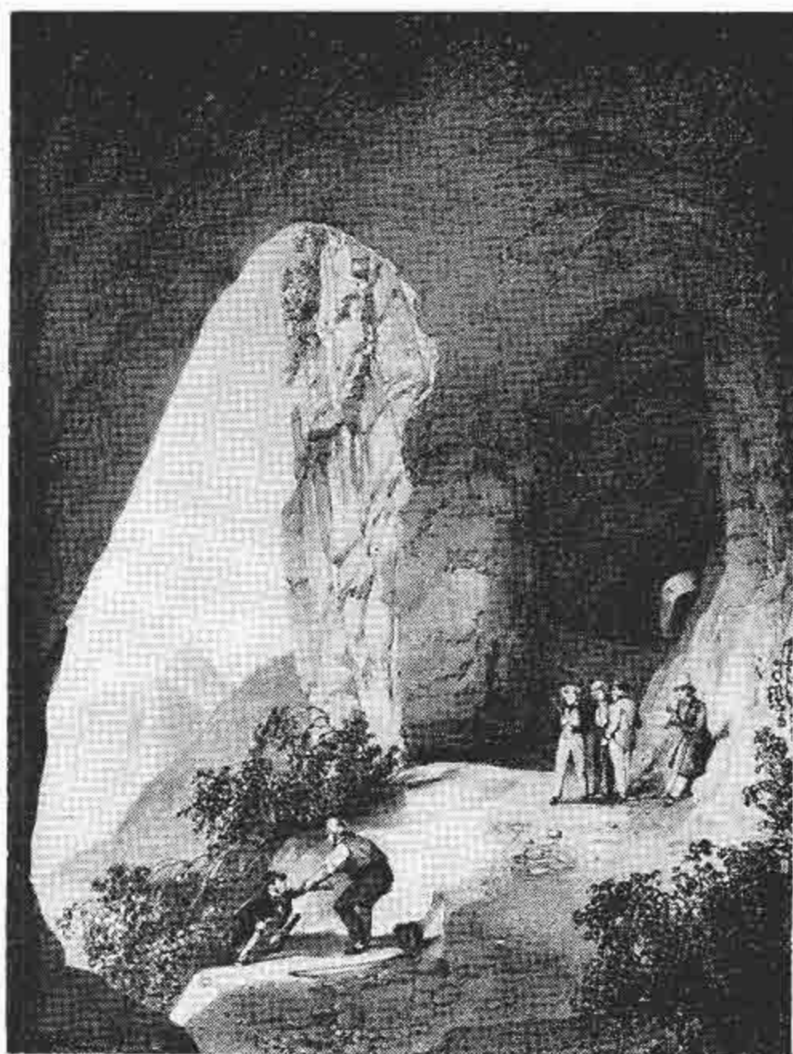
AVANT-PROPOS

Depuis toujours, l'homme s'est intéressé aux grottes, soit qu'il en ait fait un monde d'épouvante ou les bouches de l'enfer, soit qu'il s'en soit servi comme refuge pour ses dieux, pour lui-même ou pour ses animaux. Et quand les cavernes naturelles lui font défaut, il en creuse, cryptes ou souterrains, pour s'y mettre à l'abri, pour assurer sa défense, pour y loger des lieux de culte ou même ses morts ou, plus simplement pour y dissimuler des trésors.

Dès la lointaine préhistoire, en effet, les hommes ont occupé des hypogées pour y vivre, y mourir ou créer là d'admirables oeuvres d'art. Ceux de l'époque médiévale y ont poursuivi trésors et fantômes, tandis qu'au cours des siècles et jusqu'à nos jours, on s'y est aussi caché, retranché ou battu alors que la tradition populaire y installait des êtres surnaturels, fées ou démons, et que des bergers y abritaient leurs moutons...

La Savoie est riche en cavernes. Beaucoup, refuges du diable et de ses maléfices, inspirèrent la terreur. D'autres servirent de dépôts ou d'ateliers à des voleurs, des contrebandiers ou des faux-monnayeurs. Des sorciers y préparaient de mystérieux ingrédients dans des sortes de laboratoires souterrains, tandis que de saints personnages s'y installèrent, édifiant là de pieux pèlerinages. Nombreux aussi sont les chercheurs de trésors gardés par des fées qui se ruinèrent ou perdirent la vie en voulant creuser le sol de certaines cavernes.

Nous avons voulu essayer de retrouver une partie du folklore dont les légendes, certaines extraordinaires, permettent parfois de retrouver des mythes souvent ignorés ou généralement oubliés. Et nous souhaiterions que ce travail, nullement exhaustif, puisse s'enrichir de nouvelles trouvailles en engageant les spéléologues à faire des enquêtes au sujet des grottes et des gouffres qu'ils visitent en se rappelant que pénétrer dans une caverne, c'est parfois explorer les mystères du temps passé, tout comme ceux de la nature...



Ainsi que nous le montre cette ancienne gravure, pour visiter la grotte de Balme il fallait grimper sur des échelles et se faire hisser par des guides.

Ière PARTIE

D'étranges cavernes où naissent les cristaux

- 1 - Une ancienne croyance faisait du cristal de roche un fils de la glace.
 - 2 - Il fut un temps où l'on pensait que les réceptacles des minerais ne pouvaient être que des cavernes ...
-

1. UNE ANCIENNE CROYANCE FAISAIT DU CRISTAL DE ROCHE UN FILS DE LA GLACE

La minéralogie des cristaux a de tous temps intrigué les hommes qui n'ont pas manqué de faire intervenir des forces mystérieuses pour expliquer leur formation. Ainsi le cristal de roche fut longtemps considéré comme le fils de la glace...

Dans un ouvrage sur les "glacières de Chamonix", paru à Lyon en 1619, un Savoyard, le R.P. Jacques Foderé, nous parle des choses très remarquables qui se trouvent dans nos Alpes et en particulier "des glaces depuis deux ou trois mille ans, lesquelles ne fondent point et ne se résolvent jamais; voire au contraire elles croissent tous les ans, de sorte qu'en des endroits, elles ont couvert la sommité des montagnes et sont d'une profondeur inestimable..."

"Et ceste glace est de telle nature qu'elle se purge de soy-mesme si parfaitement qu'il n'y demeure ny pierre, ny bois, ny autre matière: elle est ainsi plus claire, plus nette et aussi solide que le cristal, mesme qu'en des endroits l'on ne peut bonnement juger si c'est minéral ou simple glace; et en d'autres endroits, notamment au fonds et près de terre, elle se convertit en vray et fin cristal..."

Cette idée de minéraux enfantés par de la glace est restée longtemps tenace dans la tradition populaire. En 1840, Töpffer visite la grotte de Balme sur Cluses avec ses élèves et il y admire les stalactites de calcite que les touristes n'avaient pas encore pillées. Le soir, dans un hôtel de Saint-Gervais-les-Bains, une conversation s'engage avec l'aumônier de la station et l'on parle de la caverne et de ses concrétions. L'homme d'Eglise n'a jamais vu de stalactites, mais à la suite de la description qu'on lui en fait, il se représente parfaitement la chose: "C'est, dit-il, de la glace pétrifiée"... Et Töpffer d'ajouter: "... il y a des gens heureusement nés qui conçoivent avec promptitude et qui expriment avec aplomb."

Les grottes de glace, parfois fort belles, qui s'ouvrent à la sortie de certains glaciers, ont fait souvent une telle impression sur les visiteurs que beaucoup de ces derniers n'ont pas manqué de faire un rapprochement entre la pureté de la glace et celle du cristal de roche, voyant là une origine commune à ces cristallisations.

En 1741, le voyageur anglais Windham, premier touriste ayant mis les pieds sur le Montanvert et sur le glacier proche, est étonné par le spectacle grandiose qui s'offre à lui: "Ces vallées, écrit-il, sont environnées de rochers arides et escarpés qui s'élèvent d'une hauteur immense, ressemblant en quelque façon à des bâtiments d'architecture gothique. Il n'y croît rien, la neige y reste toute l'année et nos guides nous assurèrent que les chamois ni les oiseaux n'alloient au sommet. Les chercheurs de cristaux vont, dans le mois d'août, au bas de ces rochers et frappent sur le roc avec des pics. S'ils entendent résonner, comme s'il y a un creux, ils travaillent et ouvrent le roc; ils trouvent des cavernes pleines de cristallisation. Nous aurions souhaité d'y aller, mais la saison n'étoit pas encore assez avancée; les neiges n'étoient pas encore assez fondues."

Au sujet du glacier lui-même, Windham écrit: "... Nous y trouvâmes une quantité de fentes infinies... Ces fentes étoient si profondes que nous n'en pouvions pas même voir le fond. En montant, nous entendîmes souvent comme des coups de tonnerre que nos guides nous assurèrent être de nouvelles fentes qui se faisaient..." Un peu plus loin Windham constate que "comme dans tous les pays ignorants, on est assez superstitieux. Les guides nous firent plusieurs contes ridicules de sorciers qui venaient faire leur sabbat sur la glacière et danser au son des instruments..." Ces Anglais n'avaient vraiment pas le sens du folklore !...

L'explorateur déclare ne pas comprendre comment se sont formés ces glaciers qu'il avoue être très difficiles à décrire: "La description que donnent les voyageurs des mers de Groenland me paraît en approcher le mieux. Il faut imaginer votre lac (Le Léman) agité d'une grosse bise et gelé tout d'un coup; encore ne sais-je pas bien si cela ferait le même effet".

Ces "glacières" si impressionnantes pour Windham ont-elles enfanté le cristal de roche ? Le gentilhomme anglais évite de se prononcer sur cette question assez passionnante pour avoir également intrigué Le Pays, un littérateur du XVIIIe siècle qui pense que l'on ne peut trouver ce minéral "qu'après que la glace ait fondu". Dans une lettre datée "de Chamony en Fossigny, le 16 May 1669", "ce pays affreux", il déclare avoir vu "cinq montagnes qui sont de glace toute pure depuis la teste jusqu'aux pieds, mais d'une glace qu'on peut appeller perpétuelle. On sçait icy par tradition qu'elle est glace depuis la création du monde. Les feux de cinq à six mille canicules, ny les eaux du déluge universel, n'ont pas eu la force de la fondre, si ce n'est en quelques endroits où l'on trouve souvent du cristal et des pierres précieuses. Mais pour dire vray, il est dangereux de les y chercher. Les curieux et les avares y sont souvent accablés en esté sous la ruine des neiges qui s'éboulent. On m'en a montré quelques-uns qui sont morts enchassés dans les glaces, et leurs parens, pour leur consolation, disent que l'art ne pouvoit pas leur faire un tombeau si pompeux et si brillant que celui qu'ils ont reçu de la nature..."

* * *

C'est un Genevois qui va démystifier cette belle légende. Pierre Martel, "habile mécaniste", organise en août 1742 la première expédition scientifique vers les glaciers du Mont-Blanc.

Windham ayant déclaré un an plus tôt "quoique nous n'ayons rien trouvé de dangereux, cependant je recommanderais toujours d'aller bien armés" (!), l'expédition genevoise de Martel partie le 20 août 1742 emporta avec elle des pistolets et des grenades qui ne servirent qu'à des exploits pacifiques: "... Nous eûmes beaucoup de plaisir dans la vallée qui conduit de Cluses à Sallanches, à cause des échos qui nous amusèrent, soit avec nos pistolets, soit avec nos grenades. C'est chose admirable d'entendre ces roulements qui continuent à certains endroits durant quatre minutes".

Arrivé à Chamonix, Martel engage 7 hommes du pays pour le portage des provisions et des instruments. Puis, avec ses compagnons (MM. Etienne Martin, "très habile artiste", Chevalier, orfèvre, Roze, botaniste et Girod-Duval, "curieux de la nature") il gravit les pentes du Montanvert par un temps splendide. "De là nous vîmes les glaciers ou la vallée de glace. La nouveauté du spectacle nous frappa d'étonnement".

Sur le glacier, l'explorateur genevois fait de nombreuses observations, goûte la glace et déclare que sa saveur est celle de l'eau "de nos meilleures fontaines, au lieu que la glace du Valais a un goût âcre" ! Il constate que de nombreuses crevasses sont remplies d'eau très claire "toujours excellente à boire soit seule soit mêlée avec du vin"... Plus loin, il s'extasie sur les teintes qui émanent de la glace: "C'est quelque chose d'admirable de voir, même depuis la montagne, des mélanges de bleu et de vert venir de toutes ces fontes et de tous ces réservoirs d'eau, surtout lorsque le soleil donne sur cette vaste vallée de glace".

Mais cette substance possède aussi des vertus inattendues, ainsi que l'a constaté Fodéré un peu plus d'un siècle auparavant: "Et ce qu'on doit trouver admirable est que les habitants de tels endroits font fondre par grand artifice de ceste glace (des glaciers de Chamonix) ou, s'ils ne la peuvent faire fondre, la pulvérisent et donnent à boire avec du gros vin contre plusieurs maladies: particulièrement c'est un remède singulier contre la dissenterie, fièvres chaudes et continues"...

Revenons à Martel qui, après ses observations sur la glace va se mettre à étudier sur place les gisements de cristaux, ce qui lui permettra de réfuter l'idée généralement admise alors de l'origine glaciaire de ces minéraux: "... C'est au sommet - de ces montagnes et le long de la vallée de glace qu'on trouve le cristal, et non sous la glace, comme on l'a prétendu.

"Le cristal se trouve dans l'épaisseur du roc: ceux qui le cherchent le connaissent à certaines veines blanches et bleues qu'ils voient sur le roc; c'est ce qu'ils appellent "apparence".

Ces veines sont ou seules, ou plusieurs ensemble, venant se réunir à un même point. Ils frappent à l'extrémité des veines, et dès qu'ils entendent un son creux, ils rompent le rocher et trouvent le cristal dans des excavations, qui sont quelquefois profondes de plusieurs pieds, qu'ils nomment "fours". Le cristal est une pierre qui se produit, à ce que je crois, par une lente végétation et non par congélation. Chacun sait que ce sont des branches, toutes de figure hexagonale, jointes les unes aux autres, à peu près comme les niches que font les abeilles. Ces branches sont quelquefois inégales en grosseur et en longueur, mais se terminent toutes en pointes de diamant comme si elles avoient été taillées."

A part la théorie voulant que les cristaux "prennent vie dans la glace" à l'intérieur de ces étranges grottes nommées fours, certains imaginaient qu'ils étaient enfantés par une espèce de matrice censée en produire continuellement. Martel, à la suite de son étude sur place n'est également pas d'accord avec cette dernière idée. Parlant des "branches" de quartz trouvées dans une cavité, il remarque qu'elles sont "toutes adhérentes à une espèce de pierre de figure informe, qui en est en quelque sorte la racine, participant de la nature de la roche et du cristal, de couleur bleue et blanche, brune et noire, extrêmement dure et pesante. C'est cette pierre que l'on nomme matrice.

"Il faut remarquer que dès que l'on a une fois détaché le cristal, il n'en revient plus d'autre, quoique l'on laisse la matrice à la même place d'où on l'a tirée, et c'est ce qui a fait penser à quelques personnes, que le cristal étoit formé dès la fondation du monde.

"Il arrive, dans la suite des temps, que quelques-uns de ces fours, ou cristallières, s'écroulent avec les morceaux ou pièces de rochers qui les contiennent et vont rouler jusque sur la glace. C'est la raison pour laquelle les gens du pays trouvent souvent des morceaux de cristal sur la surface de la glace et même adhérents à elle..."

On sait aujourd'hui que le cristal de roche, ou quartz pur,

qui se forme dans les géodes (fours des anciens auteurs) provient de sécrétions. On nomme ainsi des remplissages partiels ou complets de cavités plus ou moins grandes par des dépôts de substances effectués par les eaux circulant dans les roches. Dans le cas particulier, il s'agit de silice qui se dépose sur les parois de la cavité et qui s'y cristallise lentement. Ces sécrétions s'accroissent donc de l'extérieur vers l'intérieur de la géode qui finit parfois par être entièrement remplie de magnifiques cristaux d'une grande pureté et du plus bel effet.

Dans certains cas ces cavités peuvent avoir de grandes dimensions: ce sont alors de véritables cavernes d'où l'on peut extraire des tonnes de cristaux. Nous avons eu l'occasion d'en étudier une près du Châtelard, en Valais. Depuis longtemps les montagnes de cette région qui font suite à celles du massif du Mont-Blanc sont parcourues par les chercheurs de cristaux. Un vieillard du pays, M. Joseph Goumand, nous raconta avoir trouvé en 1910 d'assez jolis quartz pour "se payer un complet", ce qui représentait à l'époque une grosse dépense.

En 1927, les CFF firent creuser un grand tunnel pour amener l'eau du Trient à leur usine du Châtelard. Une fenêtre d'accès à ce canal souterrain, longue de 47 m, a été percée à Sous-le-Taque et, lors de ces travaux, on tomba dans un massif de quartz, qui, latéralement à la direction de la galerie, au sud de cette dernière, montra l'existence d'un assez grand four à cristaux.

Les habitants du pays, vite mis au courant par les ouvriers, allaient pendant la nuit détacher les cristaux les plus beaux qui se trouvaient englobés dans de l'argile. L'entreprise, apprenant ces travaux clandestins, décida à son tour d'extraire ces minéraux pour son compte. Elle fit interdire l'accès au chantier et attaqua la roche à coups de mine, procédé qui brisa une quantité de beaux éléments. Cependant l'extraction clandestine continua et les matériaux sortis la nuit par les gens de la région étaient vendus au gendarme du Châtelard... Ce dernier revendait les cristaux en vrac à Chamonix où ils étaient achetés, au détail et fort cher, par les touristes. En 1939, la guerre mit fin à ces recherches;

on avait exploité là jusqu'alors plus de 30 tonnes de cristaux !

Le quartz extrait de cette grotte où l'on peut se tenir à genoux, est fort beau et présente souvent la transparence de la glace qui, en hiver, concrétionne admirablement l'entrée de la caverne: c'est cette apparence qui fit croire durant longtemps à une étroite parenté minérale entre ces éléments et qui donna naissance à bien des légendes que l'on peut encore entendre, ici ou là, dans nos montagnes...

2. IL FUT UN TEMPS OU L'ON PENSAIT
QUE LES RECEPTACLES DES MINERAIS
NE POUVAIENT ETRE QUE DES CAVERNES...

Autrefois, et pendant longtemps, on fit des rapprochements entre l'existence de gisements miniers et la présence de grottes qui, s'enfonçant dans les profondeurs de la terre, auraient permis, pensait-on, d'atteindre les minerais convoités.

Cette conception s'explique aisément si l'on tient compte des idées qui régnaient au Moyen Age sur la formation des métaux, idées qui nous paraissent bien bizarres aujourd'hui...

A cette époque, il semble que c'est auprès des célèbres mines de Freiberg en Saxe que les premières théories minières aient été nettement formulées. Elles eurent cours partout en Europe occidentale et furent complétées par une grande dame, la célèbre baronne de Beausoleil dont on retrouve des descendants dans la région de Cruseilles et de Genève. C'est surtout dans le "Bergbüchlein" de Calbus Fribergius publié en 1505 que l'on trouve le plus d'indications sur la genèse des métaux. L'auteur, très influencé par les théories des alchimistes et des astrologues, admet l'intervention du soleil et des planètes, dont l'action pénétrant jusqu'aux entrailles de la terre préside à la formation des minéraux.

Il faut un géniteur et une chose soumise qui soient capables de percevoir l'action génératrice. Le géniteur général est le ciel, son mouvement, son rayonnement lumineux et son influence qui se multiplie par le "cours du firmament et la situation des 7 planètes". Chaque métal reçoit une influence particulière de sa propre planète "d'après sa conformité en chaleur, froid, humeur ou acidité". Ainsi l'or s'est fait par le soleil, l'argent par la lune, le vif-argent par Mercure, l'étain par Jupiter, le cuivre par Vénus, le fer par Mars, le plomb par Saturne.

Cependant la chose soumise, autrement dit la terre, ne reste pas sans rien faire: elle doit fournir des émanations, de l'humidité, du soufre et même du mercure. Ces divers ingrédients s'unissent sous l'action des astres pour former un minerai. Le soufre se comporte alors comme la "semence mâle, le père ou l'esprit" et le mercure comme la "semence femelle ou la mère". Mais il faut encore un réceptacle naturel bien approprié pour recevoir le résultat de cette union. Ce réceptacle souterrain, sorte de longue caverne, deviendra, une fois rempli, un filon !... L'orientation de ce dernier par rapport aux astres influe par conséquent très grandement sur le genre de minerai qu'il renferme...

Ces filons, fallait-il encore les trouver ! Et c'est alors qu'intervient la "baguette divinatoire" dont l'emploi, chez nous, remonte, selon l'abbé de Vallemont ("La physique occulte, traité de la baguette divinatoire", La Haye, 1762) aux environs de l'année 1400. Cet auteur nous explique qu'il faut prendre une baguette fourchue de coudrier, d'un pied et demi de long, grosse comme le doigt, et qui ne soit pas de plus d'une année. On tient les deux branches dans ses deux mains, sans beaucoup serrer de manière que le dessus de la main soit tourné vers la terre, que la pointe de la baguette soit parallèle à l'horizon. Alors on marche doucement dans les lieux où "l'on soupçonne qu'il y a de l'eau, des minières ou de l'argent caché; il ne faut pas aller brusquement, parce que l'on romprait le volume de vapeurs et d'exhalaisons qui s'élèvent du lieu où sont ces choses, et qui, imprégnant la baguette, la font incliner".

Cette méthode se généralise à tel point qu'on ne saurait découvrir une mine quelconque sans y avoir recours. Dans ses ouvrages ("La Restitution de Pluton à Mgr Eminentissime cardinal duc de Richelieu" et "La Véritable Déclaration des Mines et Minières de France", Paris, 1630) la baronne de Beausoleil, chargée par Henri IV d'abord, puis par Louis XIII de missions minières officielles, estime que les connaissances nécessaires à un prospecteur doivent être très nombreuses et variées: chimie, minéralogie, lapidaire, science des hydrauliques, pyrotechnie, architecture, géométrie, arithmétique, peinture, jurisprudence, langues étrangères, chirurgie, botanique et théologie... Elle ajoute qu'il faut connaître l'usage des instruments "géométriques, hydroïques et métalliques, ainsi que celui des sept compas ou verges métalliques et hydrauliques, composés sous les ascendants de sept planètes qui portent le nom des sept métaux"... Une fois que l'on est en possession de toutes ces sciences, on peut alors se servir avec profit de la baguette divinatoire...

Dans ces conditions son action est infaillible: "... de même que l'ambre attire la paille et l'aimant le fer, de même que le crapaud voyant la belette et ouvrant la gueule, quelque résistance qu'elle fasse, il faut que la belette vienne entrer dans la gueule du crapaud, pourquoi le métal n'attirerait-il pas la baguette ? ..."

Puisqu'ils étaient censés être les réceptacles des minerais, les filons furent assimilés aux grottes par certains chercheurs qui imaginaient que ces dernières avaient été tout simplement insuffisamment remplies: il suffisait donc d'aller jusqu'au fond pour découvrir enfin le métal si désiré. Et signalons à propos de l'or que ce concept, dont l'expérience aurait dû démontrer l'erreur, a survécu durant des siècles...

IIe PARTIE

DE L'OR DANS LES GROTTES !

- 1 - Une grotte féérique, source savoyarde de l'or.
 - 2 - L'or de nos rivières ne vient pas des grottes du Mont-Blanc !
 - 3 - Une riche mine d'or dans une grotte introuvable.
 - 4 - La curieuse grotte de Bange où les Genevois cherchaient de l'or...
 - 5 - Horrible drame dans la Tanne à Coqueret.
 - 6 - L'étrange histoire de l'or des grottes de Tardevant.
 - 7 - Des pièces de monnaie dans certaines de nos roches ?
 - 8 - Une famille de filons d'or installée en Chablais et en Valais...
 - 9 - Grâce à une somnambule, un gisement de cuivre se transforme en mine d'or !
 - 10 - La "Gueule du Loup de la Maladière" à Perrignier.
 - 11 - La mine d'or de Plaine-Joux a disparu !
 - 12 - Le mystérieux filon du meunier de Bellevaux.
 - 13 - Une mine savoyarde mise en péril à la suite d'un procès contre les insectes.
-

1. UNE GROTTTE FEERIQUE, SOURCE SAVOYARDE DE L'OR ...

L'or fascine depuis si longtemps les hommes qu'il a suscité partout de nombreuses et souvent bien curieuses légendes. Les Alpes et leurs cours d'eau qui en contiennent parfois un peu ne pouvaient échapper à ce folklore merveilleux où les grottes jouent un grand rôle.

Une caverne s'ouvrant dans un glacier du Mont-Blanc a tout particulièrement enthousiasmé, au XVIIIe siècle, les savants visiteurs qui s'y rendirent. "...J'ai déjà parlé, dit en 1743, Baulacre dans le "Journal Helvétique", de l'eau qui coule continuellement sous la glace des glaciers, mais cet article nous offrira de nouvelles merveilles. De la glacière des Bois sort une petite rivière l'Arveiron, dont l'eau vive ne gèle jamais... L'Arveiron sort de ces gouffres par deux voûtes toutes de glace. De loin l'entrée de ces voûtes paraît être le frontispice d'un ancien temple chargé de colifichets gothiques; mais de près, le spectacle est encore plus admirable..."

Baulacre continue son récit d'après celui du physicien genevois Pierre Martel qui, ayant visité cet endroit l'année précédente, constate que l'Arveiron "sort de dessous la glace par des voûtes d'un goût semblable à celui des grottes de cristal que la fable a imaginées pour loger les fées".

"C'est un spectacle aussi admirable qu'extraordinaire de voir partout les inégalités qui s'élèvent au-dessus de ces voûtes de plus de quatre-vingts pieds et qui paroissent du plus beau cristal du monde, réfléchissant une infinité de belles couleurs, comme si l'on regardait tout autant de prismes qu'il y a de branches de glace... Ce n'est cependant pas sans peine que l'on parvient jusqu'à cet endroit si digne d'admiration..."

Intrigué par une telle description, un autre voyageur entreprend une expédition dans ces montagnes. Il s'agit de Bourrit,

"chantre en l'église cathédrale de Genève", qui nous a laissé en 1773 une "Description des glaciers, glaciers et amas de glace du duché de Savoye". Arrivé à la source de l'Arveiron, (on dit aussi Arveron et Arveyron), le spectacle qu'il y voit le rend lyrique : "...que l'on juge de notre étonnement, quand nous vîmes devant nous un amas énorme de glace vingt fois plus grand que la façade de notre cathédrale de Saint-Pierre, et tellement configuré que l'on n'a qu'à changer de situation pour le faire ressembler à tout ce que l'on veut. C'est un palais magnifique, revêtu du plus beau cristal; c'est un temple majestueux orné d'un portique et de colonnes de diverses formes et couleurs. C'est une forteresse et des tours flanquées à droite et à gauche; au bas c'est une magnifique grotte couverte d'un dôme d'une hardie construction, séjour des enchantements, d'où sort l'Arveiron et l'or que l'on trouve dans l'Arve. Ajoutez à toutes ces choses le bruit des eaux qui distillent de toutes parts dans la grotte, dont le son argentin flatte agréablement l'oreille, et les admirables effets des couleurs qui viennent frapper les yeux; ici ce sont les rayons du soleil qui réfléchis, jettent un éclat éblouissant; là, dans la grotte, c'est le plus beau vert céladon, ailleurs sont des bleuâtres, des jaunes, des violets, qui se mélangent tous ensemble... C'est enfin une décoration pittoresque et théâtrale qui semble défier les hommes de tous les siècles d'avoir imaginé, ni rien fait d'aussi riche, ni d'aussi grand."

"...L'eau de l'Arveiron qui sort de cet amas est excellente, quoique froide comme la glace; l'on ne doit pas craindre d'en boire lors-même que l'on auroit fort chaud..."

Mais cette extraordinaire grotte n'est pas qu'un palais de fées, elle contient aussi de l'or ! "L'Arveiron, nous dit Martel, vient de dessous ces voûtes et roule avec soi quantité de paillettes d'or, comme l'orfèvre qui nous accompagnoit nous le montra. Le ruisseau d'Argentière, qui vient du glacier du même nom, charrie également des paillettes d'or et d'argent, ce que l'on n'a pas remarqué aux sources de l'Arve... L'Arve et l'Arveiron roulent un sable très blanc et très fin, ce qui fait que leur eau ressemble à celle

dans laquelle on a fait dissoudre du savon. Elle conserve même cette couleur jusqu'à l'endroit où elle reçoit le Nant des Bois dont l'eau charrie un sable très noir, qui change en gris foncé la couleur de la rivière: l'Arve garde cette couleur jusqu'à Genève. Il est à présumer qu'elle peut prendre avec cette eau beaucoup de paillettes d'or, car nous avons remarqué, en passant au travers de ce Nant, une infinité de pierres qui paroissent contenir beaucoup de mines d'or et d'argent."

De Saussure, en 1761, avait également remarqué la présence de paillettes d'or dans les sables de l'Arveiron et il avait fait mettre ce sable en sacs chargés sur des mulets qui devaient le conduire à Genève en vue d'expertise.

Il est probable que cette dernière fut négative, car de Saussure n'en a plus reparlé !

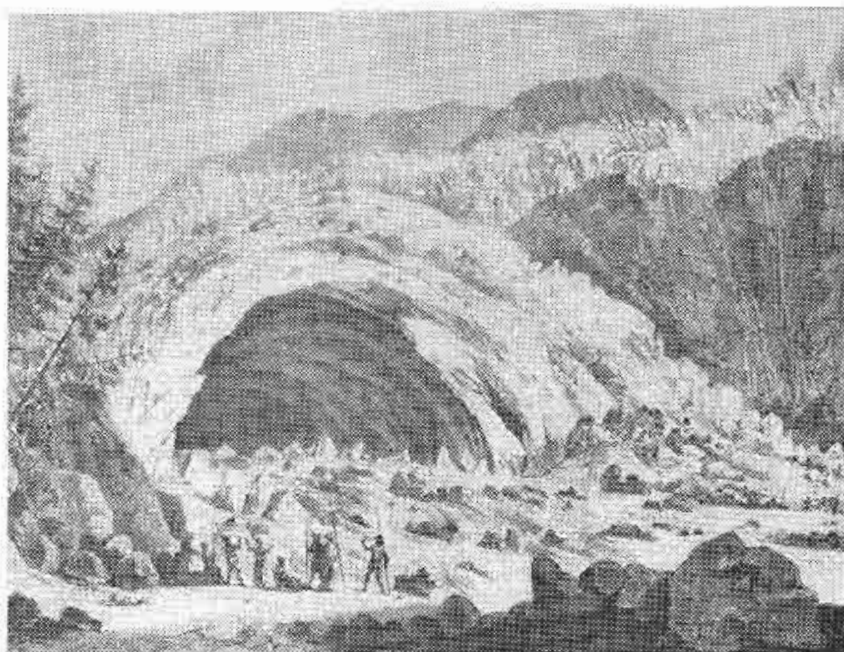
Et pourtant la présence de l'or était admise depuis longtemps déjà en cet endroit car bien des Chamoniards avaient connaissance de gisement aurifères dans leur région. Et Bourrit qui lui aussi voulut chercher le métal précieux en ce lieu nous avertit que les tentatives d'exploitation avaient été interdites: "...nous primes quelques poignées de sable pour voir si nous y trouverions de l'or, nous n'en vîmes point; mais il n'est pas moins certain qu'elle en charrie, et de très beau. Quelques personnes de Genève qui y étoient allées pour remplir quelques sacs de ce sable, y retournèrent une seconde fois; mais les ordres que l'on a donné depuis ce temps sur ce point ne permettent plus que l'on l'entreprenne..."

Des légendes viennent corroborer l'existence du métal précieux. Des habitants de Chamonix dirent à Martel qu'une "vieille femme a vu, plusieurs années de suite, un grand trésor sous les voûtes de glace de l'Arveiron et que ce trésor s'ouvrait seulement deux fois l'année, savoir le jour de Noël et le jour de la Saint-Jean pendant la messe, ce qui fit que le curé ne put jamais le voir, et qu'il se refermoit d'abord après". Une autre histoire nous parle de la Voèvre, un oiseau fabuleux vivant dans les grottes ou les

fissures de la roche, qui se nourrissait d'or en léchant les rochers où affleuraient des filons qu'il n'y avait plus qu'à repérer... mais la Voèvre ne se laissait généralement pas voir si facilement que ça ! On pouvait aussi la confondre avec des aigles, car elle volait toujours très haut, et pour être sûr qu'il s'agissait bien d'elle, il fallait essayer de s'en approcher... mais ça, c'était une autre affaire !

Il y a quelques années, nous avons tenté, avec M. Emile Buri, de retrouver l'or signalé par ces anciens auteurs qui prétendent tous que l'Arveiron est la seule rivière qui apporte de l'or à l'Arve. Nous avons fait trois essais dans le cours inférieur de ce torrent, cinq dans sa partie centrale et quatre près de sa sortie du glacier des Bois. Nous avons effectivement trouvé de l'or, mais en très petite quantité et en paillettes minuscules. En revanche, nous avons remarqué une grande abondance de pyrite et de chalcopryrite (sulfures de fer et de cuivre à éclat métallique et de couleur jaune). Peut-être que ces auteurs, qui n'ont pu faire que des observations superficielles, ont pris ces minéraux pour de l'or, de même qu'ils ont pris pour ce métal les très nombreux micas à éclat doré ou bronzé qui proviennent de la décomposition des granites... méprise qui est d'ailleurs aujourd'hui encore fréquente !

De nos jours, le glacier a reculé et le "palais magnifique" a fondu: il n'en reste plus que les enthousiastes descriptions des écrivains d'autrefois qui ont eu le grand bonheur de le visiter au bon moment...



Grotte de glace de l'Arveiron, près de Chamonix,
d'après une gravure ancienne de Bader d'Albe.
(Lithographie G. Engelmann)



L'or de certaines de nos rivières, bien que peu abondant, était soigneusement lavé et permettait à l'époque une exploitation rentable. On pensait souvent qu'il provenait des grottes où il devait se trouver en plus grande quantité, ce qui explique les nombreuses tentatives, toujours décevantes, d'aller le chercher au fond des cavernes et particulièrement de celles d'où sortait un cours d'eau.

2. L'OR DE NOS RIVIERES NE VIENT PAS

DES GROTTES DU MONT-BLANC !

Beaucoup de rivières savoyardes roulent des paillettes d'or dans leurs alluvions : c'est là un fait bien connu ! Jusqu'au début de ce siècle, ce métal a été exploité ici ou là, mais plus particulièrement dans le Chéran sur les rives duquel on vit, en 1920 encore, travailler des orpailleurs qui se demandaient parfois d'où pouvait bien provenir ce fascinant métal...

L'or alluvionnaire que l'on rencontre dans les rivières savoyardes, tout comme celui des cours d'eau genevois, a une origine alpine. L'érosion torrentielle et les glaciers l'ont arraché aux rochers et aux filons de quartz des Alpes où il existe en infime teneur. Mêlé aux énormes quantités de matériaux morainiques, il a été entraîné avec ces derniers par les grands glaciers du Rhône et de l'Arve. Les moraines elles-mêmes ne contiennent que fort peu de ce métal dont les fines paillettes sont dispersées dans des amas détritiques si importants qu'ils recouvrent chez nous d'immenses territoires.

Mais la rivière, qui trace son cours dans ces formations, élimine graduellement les minéraux légers (cailloux, graviers, sables et argiles) par usure, en les faisant se frotter les uns contre les autres, et par entraînement, la densité de ces derniers ne dépassant généralement pas 3. L'or, au contraire, très lourd, de densité 19, a naturellement tendance à s'insinuer dans la profondeur et ne participe que fort peu au long voyage des alluvions... Et naturellement toute cause pouvant mener un remaniement de ces derniers (crues, etc.) sera une raison de leur enrichissement en or qui peut ainsi devenir exploitable en certains endroits privilégiés.

Mais la notion de gigantesques moraines transpercées par les glaciers est relativement moderne. C'est à un Valaisan, Jean-Pierre Perraudin, de Lourtier dans la vallée de Bagnes, que l'on doit les premières observations sur ce phénomène géologique. Il exposa ses idées en 1815 au grand géologue Jean de Charpentier qui publia en 1841 à Lausanne son célèbre "Essai sur les glaciers": on le voit, ce n'est pas bien vieux !

On comprend mieux alors le rôle de la légende pour expliquer la présence de ce métal précieux dans nos rivières et pourquoi on pensait, par exemple, que l'or de l'Arve venait directement de grottes disséminées dans le massif du Mont-Blanc, apporté jusque chez nous par les flots du torrent. C'est ainsi que Baulacre, un savant du XVIII^e siècle, parlant de l'Arve écrit: "Son cours est à peu près d'orient en occident. Ce qu'elle a de plus singulier, c'est qu'elle roule des paillettes d'or dans son sable comme le fameux Pactole. On fait ordinairement honneur au Rhône de cette singularité; mais c'est de l'Arve qu'il tient cet or. C'est la dot qu'elle lui apporte en se mariant avec lui..."

("Lettre sur les glaciers de Savoie", Journal Helvétique, mai 1743).

Ailleurs, il fallait faire intervenir le merveilleux. C'est ainsi que la présence des paillettes et des pépites d'or que roule la Jordane, près d'Aurillac, est due à un miracle que nous rapporte Paul Sébillet ("Les travaux publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays", Paris 1894): "Gerbert, qui fut depuis pape sous le nom de Sylvestre II (935-1003), après avoir tracé des cercles magiques et prononcé des mots cabalistiques, frappa les ondes de la Jordane avec une baguette qui paraissait enflammée. Soudain les eaux, de bleues et claires qu'elles étaient, se changèrent en flots d'or, et pendant un instant l'or coula par larges nappes entre les deux rives, comme s'il se fut échappé en fusion d'une fournaise ardente. Le doyen de Saint-Géran se jeta à genoux épouvanté, et le charme cessa; mais depuis ce moment, la Jordane a roulé des paillettes".

Et chez nous, que penser, par exemple, de ces poissons d'eau douce se nourrissant d'or ! Il s'agit là d'une étrange croyance fort répandue au XVI^e siècle en Savoie, dans la région de Genève et dans le Pays de Gex, tout comme dans le Lyonnais et dans certaines régions de la Haute-Italie. Les riverains étaient absolument persuadés que les carpes, les truites, les ombles, les ombres et bien d'autres encore, "ne s'appastent que du fin or, ne mangent autre viande que de l'or" ! Intrigué par ces affirmations, un naturaliste de l'époque, Pierre Belon, publia en 1554 un ouvrage dans lequel il explique

gravement avoir fait l'autopsie de ces poissons si gourmands: "... Ayant regardé plus curieusement es estomac d'un chascun, et observé chasque chose en faisant leurs anatomies i ay trouvé par leurs entrailles qu'ils vivent d'autre chose et non de l'or car ils n'ont estomac qui puisse digérer l'or..." (Pierre Belon: "Les observations de plusieurs singularités et choses mémorables", Paris, 1554).

Vers 1740, près d'Alby, quelques habitants pensèrent que l'or du Chéran provenait de grottes, en particulier de celle de Bange, et que le Diable y puisait à pleines mains ! Alors, un jour, ils décidèrent de lui vendre leurs âmes à condition qu'il leur fit connaître l'emplacement de cette mine. Ils avaient obligé un prêtre, entraîné de vive force dans la grotte, à y célébrer une messe à rebours. Mais le Diable qui passait chaque nuit le Chéran avec deux mulets chargés d'or ne se montra point cette nuit-là. Pour restituer leurs âmes à Dieu et se venger du Malin, les sacripants baptisèrent un chevreau... d'où le sobriquet resté aux habitants d'Héry-sur-Alby: batéyerets de cabris !

Il a donc fallu attendre jusqu'au XIXe siècle pour que l'on se rende compte enfin que l'or de nos rivières ne venait pas de grottes mystérieuses ni d'extraordinaires miracles, mais tout bonnement du terrain adjacent...

3. UNE RICHE MINE D'OR DANS UNE GROTTES INTROUVABLE

Etre persuadé qu'un trésor fabuleux existe quelque part, et se trouver dans l'impossibilité de le découvrir... c'est là un dilemme qui a tracassé et tracasse encore bien des gens !

Le folklore savoyard est riche en récits se rapportant à des magots qui, bien qu'à portée de la main, se décrochent toujours ou n'apparaissent qu'en partie et à un certain moment pour s'évanouir ensuite définitivement...

Des gouffres et des cavernes d'importance variable existent dans les montagnes de la région de Sixt, le village de la vallée du Giffre entouré par les fameuses cascades du Fer-à-Cheval, un endroit favorable à la naissance des légendes... Il y a bien longtemps, raconte-t-on le soir aux veillées, un chasseur venant de Suisse, du Valais, disent les uns, de Genève, assurent les autres, parcourait les rochers sauvages de ce pays. Un jour, il tua un bouquetin. S'apprêtant à le transporter dans la plaine, il se baissa pour le soulever afin de le placer sur son dos. Quel ne fut pas son étonnement en constatant que les sabots de sa victime étaient couverts de poudre dorée ! Reposant alors l'animal sur le sol, le chasseur se mit à la recherche des traces laissées par le bouquetin, traces parsemées de particules brillantes...

Sautant de roc en roc, l'homme parvient enfin, non sans peine, auprès d'une caverne dont le sol était couvert d'or ! Mais, était-ce là vraiment le précieux métal ? Pour s'en assurer, le Suisse en prit une poignée, revint sur ses pas, chargea le bouquetin sur ses épaules et redescendit dans la vallée. Rentré chez lui, il fit analyser ses minéraux: c'était bien de l'or ! Un peu plus tard, il retourna à Sixt en vue d'exploiter le merveilleux gisement. Hélas ! un orage avait éclaté entre temps, effaçant les moindres vestiges d'or sur les rochers... Il ne put jamais retrouver la grotte ! Depuis cette aventure, beaucoup dans le pays la chercheront, cette mirifique caverne, mais toujours en vain !...

Georges Amoudruz, nous a signalé une histoire de ce genre qui se passe dans les montagnes de Boège. On dit ici la mystérieuse aventure arrivée à un nommé Pautex, un habitant de ce village qui faillit devenir fort riche. En se promenant dans les rochers, ce paysan découvrit un jour une petite grotte d'où sortait un ruisseau charriant des paillettes d'or. Intrigué, Pautex s'accroupit au bord de l'eau et ramassa de ce sable qui lui semblait particulièrement curieux. Tenant sa découverte soigneusement secrète, il partit discrètement pour Genève afin de remettre sa trouvaille à un essayeur sans lui confier l'endroit d'où elle venait. Du temps passa, puis, un jour, l'expert genevois se rendit à Boège, demanda à voir Pautex. Hélas ! lui répondit-on, ce dernier venait de mourir en gardant son secret. "Quel grand malheur !", s'écria le Genevois, sa fortune était faite et la mienne aussi !" Et depuis, malgré bien des recherches, personne ne retrouva cette extraordinaire résurgence...

* * *

Ce genre de narration est assez fréquent dans les Alpes. C'est ainsi qu'on retrouve une histoire semblable dans la vallée d'Abondance, où un montagnard envoie à Paris un minerai d'or. Peu de temps après, les Parisiens accourent en Savoie, cherchant l'expéditeur... qui venait de mourir sans avoir rien révélé de sa découverte. C'est grand dommage, dirent les citadins, nous serions tous riches si nous pouvions trouver l'endroit d'où proviennent ces cailloux !

* * *

Une prospérité qu'on ne peut atteindre... La fortune s'approche, mais disparaît aussitôt dans la nuit et dans le temps... Un amas d'or se montre pour s'effacer bien vite...

Elle est très répandue dans nos montagnes, l'histoire d'un grand trésor caché dans une caverne ou sous une cascade et que l'on ne peut voir que sous certaines conditions parfaitement irréalisables. Dans la grotte de glace de l'Arveyron, près de Chamonix, sous la

cascade de Pissevache, en Valais, à Vacheresse, dans une caverne de Mégevette et en bien d'autres lieux encore, une grande réserve d'or est dissimulée. Constituée généralement par du minerai, parfois par des monnaies, elle n'est visible qu'une ou deux fois par an: généralement la nuit de Noël et, parfois le jour de la saint Jean. On pourrait alors facilement s'en emparer à condition que le curé du village soit présent pour la bénir. Mais comme le phénomène a toujours lieu à l'heure de la messe, il est impossible au prêtre de se rendre à l'endroit du miracle qui, de ce fait, attend toujours...

Dans la commune de Brenthonne en Chablais existe une belle cascade qui, comme celle du Valais, se nomme aussi Pissevache. Là, une fois par an, dans la nuit de Noël, le rocher s'ouvre, donnant accès à une grotte fermée au moyen d'une herse en or massif...

Cette vision magnifique ne dure que le temps durant lequel le curé procède à l'élévation, ce moment de la messe où le prêtre élève le pain et le vin consacrés.

A cet instant il est possible de s'emparer de ce trésor en disant lentement et très distinctement ces paroles apprises par coeur:

"Si Dieu veut que j'aie la herse, je l'aurai !"

"Si le Diable ne veut pas, je ne l'aurai pas..."

On assure, en effet, que cette incantation, dite à ce moment très précis, et permettant de changer l'ordre des phénomènes naturels, possède le pouvoir magique de fixer définitivement le rocher, de même que la herse qui garde la caverne dans laquelle se trouve également un amas d'or...

Mais naturellement personne n'a jamais réussi à se trouver sur place exactement au bon moment, ni à dire ces mots dans le temps prescrit : alors la herse disparaît et le rocher se reforme...

* * *

La conquête irréalisable du magot des Voirons exige non pas la présence d'un prêtre, mais celle d'un chat. Dans le Bas-Chablais,

on assurait que si une jeune fille vierge pouvait trouver un chat noir sans un seul poil blanc, il fallait qu'elle se rende avec lui à la Tour de Langin, située sur le versant ouest des Voirons. Là, au milieu de la nuit, elle devait pénétrer dans le souterrain du château où elle trouverait alors une grosse masse d'or qui lui servirait de dot. Malheureusement, jusqu'ici, aucune jeune fille n'a pu répondre à ces deux conditions, car notamment il n'existe aucun chat noir sans un seul poil blanc !...

* * *

Et si l'on veut bien écouter avec patience les vieux bergers, on entendra l'histoire de la voevre, cet animal fabuleux (dont nous avons parlé au chapitre précédent,) sorte de mélange d'aigle et de griffon, qui hante les mines d'or se trouvant dans les parois inaccessibleles des Alpes. La voevre - personne n'est jamais arrivé à la prendre - habite dans les grottes et les fissures des rocs et se nourrit en léchant la roche aurifère. S'étant ainsi repue, elle laisse à son départ une tache rouillée: n'est-ce pas la meilleure preuve d'authencité de cette légende que de voir ces taches sur certaines grandes dalles de nos montagnes !...

Dans ces histoires se rapportant à des grottes inconnues et naturellement introuvables, il subsiste toujours un regret de ne pouvoir mettre la main sur des richesses qui semblent relativement faciles à se procurer... Et aussi un vague espoir, entretenu par l'imagination, de tomber une fois par hasard, en parcourant la montagne, sur le trésor convoité, si bien décrit par les anciens du village...

4. LA CURIEUSE GROTTÉ DE BANGE
OU LES GENEVOIS CHERCHAIENT DE L'OR ...

En Haute-Savoie, près d'Allèves, la grotte de Bange souvent visitée autrefois par des Genevois qui y cherchaient de l'or, garde dans le pays une impression de mystère due à son lac souterrain qui n'a pas manqué d'inspirer bien des récits fabuleux.

Sous le règne de saint Louis, nous dit un vieux Savoyard, un seigneur ayant fait vœu de pauvreté se rendait pieds nus à Rome. Venant de Germanie, il avait déjà traversé l'Helvétie et le Genevois, nourri et abrité sur son passage grâce à la charité des habitants.

Il arriva ainsi dans le défilé d'Allèves, non loin de la fameuse grotte. Là, il demanda l'hospitalité aux habitants d'une maison isolée où vivaient un veuf et son fils. Alors que ce dernier était un brave garçon fort pieux, le père nommé Eustache, n'était qu'un forban cupide qui, ayant aperçu contre la poitrine nue de l'étranger une croix d'or enrichie de pierrettes, résolut de s'en emparer après avoir assassiné son hôte.

Au cours de la nuit, tandis que son fils dormait, Eustache tua le pèlerin d'un coup de hache, puis, traînant le cadavre dans la grotte, il le dissimula dans une anfractuosité de cette caverne qui n'était guère visitée à cette époque,

Le lendemain, ayant dit à son enfant que l'étranger avait continué sa route, le meurtrier se rendit à Genève où il vendit pour un bon prix son butin à un Juif... C'est de ce crime qu'est née l'extraordinaire légende transcrite par l'abbé Benedict Truffey et que voici:

Un an s'était écoulé et le criminel qui avait pu agrandir notablement ses terres semblait n'avoir plus rien à craindre... Rentrant chez lui un certain soir il fut surpris par une terrible tempête. "Un nuage livide, après avoir couvert Arith et la montagne de

Bange, ouvrit avec fracas ses flancs que déchiraient des sillons de feu et d'où éclataient les voix redoublées du tonnerre, renvoyées par les monts d'alentour comme des craquements immenses et lugubres."

Eustache se trouvant alors près de l'ouverture de la grotte y pénétra pour y chercher asile et s'y enfonça profondément, s'y perdant même car les ténèbres de la caverne étaient semblables à celles de cette effroyable nuit d'orage...

Le calme revenu, l'homme veut regagner sa demeure, lorsque, oh terreur ! une main froide saisit la sienne dans l'ombre...

- Pitié pour moi ! demande l'homme.

- Point de pitié, répondit le spectre avec un courroux concentré.

- Qui es-tu, toi dont le coeur ne se laisse point attendrir à la voix qui t'implore ?

- Qui je suis ?... Ne me reconnais-tu pas ?

Il lui serra la main avec une épouvantable énergie; une lueur étrange éclaira les parois et les stalactites de la caverne, et Eustache reconnut avec effroi le pèlerin...

- Quand tu oubliais Dieu, dit le fantôme, son regard et son bras étaient sur toi. Tu as eu un an pour te repentir: maintenant c'est le règne de la vengeance !

Et il l'entraîna jusque sur les bords du lac, où, une année auparavant, le cadavre avait été précipité. Une barque noire y était amarrée; le fantôme y poussa Eustache et la barque sillonnant en silence l'étang funèbre disparut dans les profondeurs mystérieuses qui s'étendent vers le nord-est...

Le lendemain, cherchant son père, le jeune garçon se dirigea vers la grotte, et, croyant entendre une voix, s'écria:

- Oh mon père, où êtes-vous ? Comment vous secourir ?

- Mon fils, écoute, et que ma punition te rende meilleur et plus heureux que moi.

Et d'expliquer son crime et son châtement qui est de mourir dans ce souterrain en souffrant les angoisses de la faim et du désespoir...

- Et si quelqu'un, même toi, ô mon fils ! essayait de m'apporter des aliments, ma mort suivrait immédiatement cette tentative... Va, mon fils, va, distribue aux pauvres et aux moustiers les biens acquis par le forfait... Prie pour moi, ô mon fils, mais ne songe pas à me soulager...

Pendant huit jours l'enfant continua un lugubre dialogue avec son père meurtrier... Le condamné, en proie à une faim horrible, s'agitait dans des hoquets entremêlés de paroles déchirantes...

Le huitième jour, le garçon n'y tenant plus se munit d'aliments. Entendant son père supplier: "Oh qui adoucira le tourment que j'endure ? Mon fils, du pain !..." Il répondit: "Je vole à vous".

Il jette ses vêtements sur la rive et se précipite à la nage dans le lac en portant un pain.

Mais le lac se ride: une barque noire le parcourt sans voile ni rame. Elle s'arrête au bord du lac, et une main tire et pose sur le rivage le cadavre d'Eustache... Son exclamation et le zèle de son fils avaient hâté son trépas. Craignant d'initier le public à l'infamie d'Eustache, le garçon confia le corps à une grotte latérale et fort étroite qui, sous la forme d'un croissant, s'ouvre dans la grande galerie, et aboutit, vers le nord, à une salle propre à servir d'ossuaire.

Le fils, après avoir exécuté les intentions de son père, se retira à la chartreuse d'Aillon...

En 1810, un pâtre d'Allières conduisait des étrangers dans cette grotte. A près de 130 m. de profondeur, trouvant à gauche, dans la galerie principale, un orifice semblable à celui d'un four, ils

prièrent le jeune berger de s'y engager. S'y glissant avec peine, ce dernier parvint à une salle spacieuse où il découvrit, à sa grande terreur, des ossements humains. Il ramena aux touristes qui lui demandaient un souvenir une omoplate et un tibia: s'agissait-il du cadavre d'Eustache ?...

Cette lugubre histoire de spectre n'empêcha pas de nombreux chercheurs d'or de venir en ces lieux, espérant y découvrir la richesse. Dans le pays, en effet, on est encore persuadé aujourd'hui qu'il existe des paillettes d'or mêlées au sable de cette grotte: n'oublions pas que le Chéran voisin est aurifère et qu'au commencement de ce siècle des orpailleurs l'exploitaient encore...

En effet, déjà en 1752, dans une "Statistique minière de la Province du Genevois", l'intendant général à Annecy constate que "plusieurs habitants de Genève sont venus à diverses reprises, et en un certain temps de l'année, de nuit avec de la lumière sur le territoire de la communauté cy dessus, dans un endroit appelé au Pont de Bange au dessus du village des Martinods, où l'on voit une grande et affreuse concavité, dans l'espérance d'y découvrir des mines d'or et d'argent. Cette espérance pouvoit être fondée sur l'opinion qui règne assez communément dans cette paroisse de l'existence de ces minières: en conséquence de laquelle divers particuliers dudit endroit sont aussy entrés dans la même concavité et pour la même fin. L'on ajoute que dans cette concavité se trouve une eau verte, dont le fond est du sable, qui contient des grains ou paillettes d'or, et que les rochs de cette caverne fournissent aussi un certain métal que l'on porte à Genève. Il faut pourtant bien de la hardiesse pour pénétrer dans ces endroits souterrains où l'on ne peut se conduire sans lumière"...



La punition d'un crime au fond de la grotte de Banges

Lith. C. Pegeron
"L'Allobroge" 1842

5. HORRIBLE DRAME DANS

LA TANNE A COQUERET

Depuis des siècles, Genève a toujours été un centre de négoce et de travail pour les métaux précieux. C'est ainsi qu'autrefois les minerais provenant de gisements savoyards étaient fréquemment traités dans cette ville. Les montagnards de ce pays apportaient ici l'argent arraché aux filons de galène et l'or contenu dans les pyrites des Alpes. Ce dernier métal était également extrait des sables aurifères existant dans de nombreuses rivières de la région.

Il résulta de tout ce trafic un mélange d'histoires étranges, de relations plus ou moins techniques et de nombreuses légendes: l'affaire de la grotte de Cocrair en est une parfaite illustration.

On peut voir, dans la région de Rumilly, la Tanna à Coqueret, une grotte peu connue et assez curieuse. Elle est située le long du Mont Clergeon entre Bessine et Pringy, près de la forêt de Sappeney, à environ une heure à pied de Bessine. Un vieil auteur la décrit ainsi: "Dans un bosquet touffu, se trouve un roc énorme lézardé et mousseux; il a une ouverture tournée vers l'Orient et cette ouverture est dans le pays un objet de curiosité et d'effroi." ("L'Allobroge", 1841.)

Le folkloriste genevois Georges Amoudruz nous dit qu'elle porte aussi le nom de Cocrair en souvenir d'une extraordinaire et dramatique aventure qui s'y est passée il y a bien des années et dont fut victime un habitant de Rumilly.

Selon les anciens du pays, Cocrair était un homme riche soupçonné par ses concitoyens de se rendre souvent à Genève pour y étudier la magie noire. D'après la légende, il aurait convenu avec le démon de lui donner un de ses fils à condition que Satan lui donne beaucoup d'or !

On disait que l'esprit du mal le convoquait deux fois par an dans cette grotte, à Noël et à la Saint-Jean d'été, et il s'y

rendait de nuit (ne pouvant donc jamais assister à la messe de minuit). "Il descendait dans les profondeurs de la caverne où Satan avait préparé une lampe, un repas et des trésors." Après avoir puisé dans les coffres diaboliques, Cocrair remontait au jour ... Selon Bénédicte Truffey qui nous relate cette histoire, il réitéra ce voyage pendant plusieurs années et toujours avec fruit.

Cependant, une certaine nuit de l'an 1770 arriva l'échéance de son pacte avec le Diable à qui il avait promis son fils. Cocrair se rendit à la caverne accompagné de quelques habitants de Rumilly, mais sans son enfant. Il laissa ses compagnons à l'entrée et s'enfonça dans les ténèbres ... "Le démon exigeant la présence immédiate du garçon, le père promit de l'amener une autre fois. Satan se mit alors dans une colère épouvantable et intima au malheureux la défense de sortir avant que le fils fût arrivé. En même temps, il pressa de sa main brûlante le poignet de Cocrair qui se mit à hurler si fort que les personnes qui veillaient dans la caverne entendirent ses cris et allèrent chercher des secours pour l'aider à s'échapper des griffes de Satan."

Et maintenant la légende fait place à un horrible drame...

Deux hommes firent couler une corde que l'infortuné saisit avec empressement malgré ses meurtrissures. On tira lentement, mais la victime fut coincée entre des rochers, ce qu'on attribua au démon. On lâcha alors la corde et l'infortuné retomba !

D'autres sauveteurs arrivèrent avec de nouvelles cordes qu'on fit parvenir au prisonnier depuis l'entrée car personne n'osait s'aventurer dans l'"antre sinistre". Mais tous les essais furent vains, les rochers retenant chaque fois le blessé.

On fit alors venir un prêtre qui, étudiant la situation, ordonna une dernière tentative. Mais Cocrair se mit à pousser des cris déchirants, disant qu'on le mettait en pièces et qu'il n'avait plus qu'à mourir...

- Pourquoi ne peux-tu monter jusqu'à nous ?

- Parce que le démon me serre et me broie.

- Veux-tu te repentir et te confesser ?

- Je le veux !

Alors, n'osant pas plus entrer que les sauveteurs, le prêtre s'assit à l'entrée de la caverne, l'oreille tournée vers l'intérieur d'où Cocrait, de loin, lui avouait ses iniquités...

L'étrange cérémonie terminée, tout le monde se retira, abandonnant le malheureux à sa longue agonie, à sa mort solitaire...

Vingt-huit ans plus tard, un jeune soldat français au corps assez mince s'introduisit dans la grotte d'où il rapporta la lanterne et une partie des ossements de Cocrait. Il raconta également avoir trouvé "un agréable ruisseau" au fond du souterrain.

En 1828, un avocat, amateur de géologie, décida d'explorer à son tour cette caverne. Après bien des efforts, il arriva au bord du petit cours d'eau. Quelle ne fut pas sa surprise de constater la présence de paillettes d'or dans le sable de ses rives ! Selon lui, c'était là le véritable trésor de Cocrait que ce dernier aurait exploité en se servant de la crainte inspirée par Satan pour décourager les indiscrets. De même, il laissait croire au côté trouble de ses voyages à Genève où il se serait simplement rendu pour y vendre son or. Tout le surnaturel de cette histoire, devenue légende, aurait eu pour but d'éloigner les éventuels amateurs de sa cachette: on l'a vu, ça a très bien et même trop bien réussi!...

Au retour, l'explorateur eut beaucoup de peine à remonter, laissant une grande partie de ses habits aux rocs acérés: "Il venait de comprendre comment Cocrait avait été déchiré et retenu dans les serres de ces rochers qu'il pouvait très bien appeler des démons, tant ils sont rapprochés, aigus et dangereux!"

Et qu'en est-il de cet or si bien oublié aujourd'hui ?

On sait que le Fier et le Chéran qui coulent non loin de là sont aurifères et qu'ils furent autrefois souvent l'objet d'exploitations temporaires. L'or de ces rivières provient des moraines laissées par les anciens glaciers: une partie de cette moraine s'est-elle introduite dans la grotte, puis lavée par le ruisseau, y a-t-elle laissé son or ? Une étude géologique de l'endroit conduite par des membres de la Société Suisse de spéléologie nous le dira bientôt...

6. L'ETRANGE HISTOIRE DE L'OR

DES GROTTES DE TARDEVANT

(Chaîne des Aravis)

Au-dessus du village de Sous-l'Aiguille (commune de La Clusaz, en Haute-Savoie), dans les rochers formant la chaîne des Aravis, existe, dit-on, une riche mine d'or. Ce gisement est à l'origine d'une curieuse histoire qui se repère dans le pays et que M. Vulliet, de La Clusaz, a racontée en détail à Georges Amoudruz, un spécialiste du folklore savoyard.

Vers la fin du XVIIIe siècle, les gens du village pouvaient voir passer furtivement, le soir, un homme fort déguenillé. "C'est Jean de la Mine qui monte à son exploitation", murmurait-on... Cet homme, personne ne savait son nom exact, on ne le connaissait que sous son sobriquet.

Chargé d'une musette dont il ne se séparait jamais et qui lui servait même d'oreiller lorsqu'il dormait parmi les rochers, ce mineur taciturne arpentait les Aravis sans que personne ait jamais su l'endroit où il se rendait; et d'ailleurs qui aurait osé l'accompagner ou même le suivre ? On prétend que pour mieux déjouer d'éventuels curieux il se déchaussait dès qu'il était assez loin du village, puis mettait ses souliers à l'envers, belle façon de brouiller ses traces !...

De temps en temps, Jean de la Mine, portant sa lourde musette gonflée de cailloux, se rendait à Genève pour y négocier ses minéraux qui, bien sûr, ne pouvaient être que de l'or, pensaient les villageois.

Puis, un jour, le vagabond disparut sans laisser de trace...

Quelques années plus tard, un habitant de La Clusaz se promenant à Paris fut tout à coup interpellé par un monsieur richement habillé qui lui demanda ce qu'il faisait par là. Le Savoyard, un peu éberlué, lui répondit qu'il cherchait à gagner sa vie ici car

il n'y avait pas assez de travail dans son pays. "Ah !" lui dit cet homme qui l'avait reconnu. "Vous venez à Paris pour cela ! Vous venez dans cette grande ville en espérant y récolter un peu d'argent alors que moi, c'est dans les rochers de La Clusaz, c'est dans une caverne que j'ai fait fortune !"

Et de narrer l'histoire de sa mine de Tardevant dans laquelle il supposait qu'il restait beaucoup d'or. L'autre en resta bouche bée, mais Jean de la Mine, fort riche et bon prince, lui indiqua comment il fallait faire pour trouver l'entrée du souterrain perdu parmi les amas de rochers: à la fin du mois de juillet, à 11 heures très exactement, le soleil donne en plein dedans...

Rentré chez lui, le Savoyard raconta son histoire, mais tombé gravement malade il ne put jamais se rendre en ce lieu mystérieux...

Bien des années plus tard, nous sommes en 1930, M. Vulliet et un de ses amis de La Clusaz décidèrent de retrouver cette extraordinaire "mine d'or". Parcourant la montagne de Tardevant à la date et à l'heure indiquée par Jean de la Mine, ils découvrirent enfin, après bien des tours et détours, une galerie qui s'ouvrait au contact d'un grès et d'une roche calcaire. Longue de 8 m., cette dernière se présentait comme une grotte naturelle avec des dépôts stalagmitiques et des concrétions en forme de choux-fleurs. Ce souterrain était en partie obstrué par des déblais de fouilles dans lesquels les deux hommes trouvèrent des ossements qui, pensèrent-ils, devaient être les restes des repas de l'ancien mineur... La mine, hélas, était épuisée et l'on ne trouva là, paraît-il, que trois paillettes d'or ou d'un métal lui ressemblant...

* * *

Cette histoire a une variante qui a été publiée par V. Aubry ("La Clusaz"). A Paris, Jean de la Mine, offrant son gisement à deux Savoyards, leur traça un plan sur lequel on voyait trois entrées: "Prenez celle du milieu, descendez-y jusqu'à ce que vous

trouviez une grande pierre plate. Soulevez-la, dessous sont les outils nécessaires pour travailler. Et maintenant vous n'avez plus qu'à y aller et vous serez aussi riches que moi."

Les deux hommes se mirent immédiatement en voyage. De retour à La Clusaz, ils achetèrent des chandelles et deux bouteilles d'eau-de-vie comme le leur avait recommandé Jean de la Mine, puis ils montèrent à Tardevant. Mais le sentier était terriblement raide et la chaleur bien forte... Ils burent alors toute leur eau de-vie, s'enivrèrent... et perdirent le plan ! Dégrisés, ils le cherchèrent, et beaucoup de montagnards avec eux, mais toujours en vain...

On peut se demander comment prennent naissance de telles histoires, car géologiquement parlant, ces montagnes ne contiennent pas d'or, tout au moins en quantité exploitable. Beaucoup de cours d'eau savoyards charrient des paillettes d'or dans leurs alluvions, qui ont été travaillées, ici ou là, jusqu'au début de notre siècle, dans le but de les en extraire. Cela a peut-être pu donner l'idée aux prospecteurs d'essayer de retrouver les "filons" d'origine dans la montagne...

D'autre part, à cause de son brillant éclat, la pyrite de fer a été souvent prise pour le métal précieux... Il est vrai qu'elle en contient parfois un peu qui est décelé à l'analyse. Bien qu'insuffisante, cette révélation suffit à enflammer l'imagination des gens... Certains micas dorés et brillants ne sont pas non plus sans exciter bien des convoitises... Et les grottes ne sont-elles pas des entrées sur des richesses cachées ?... De là à se lancer dans des travaux d'extraction, il n'y a qu'un pas qui est vite franchi !

7. DES PIÈCES DE MONNAIE DANS CERTAINES DE NOS ROCHES ?

Près de chez nous, on peut rencontrer dans certaines roches d'étranges fossiles auxquels on a donné le nom de nummulites à cause de leur ressemblance avec des pièces de monnaie et, tout comme ces dernières, il en existe des grandes et des petites.

C'est ainsi que l'on peut voir des grandes nummulites dans le calcaire lutétien d'Arâches vallée de l'Arve, sur le versant N. de l'Avaudrue (à 6 km est-nord-est de Samoëns), au sud de Menthon au bord du lac d'Annecy, etc. De son côté, le calcaire à petites nummulites (Priabonien) existe aussi dans la région de Samoëns, ainsi que dans celle du col de Cou, de même que près du lac d'Annecy et en quelques autres endroits encore.

A l'occasion d'un travail sur des roches de la vallée des Aillons, du synclinal du Châtelard, de la Montagne du Charbon, du Roc de Chère, du Mont Charvin, de la région de Brison et de celle de Romme et d'Arâches, ainsi que du vallon des Chambres (nord-est de Samoëns), le géologue Jacques Martini consacre un chapitre de son "Etude de l'Eocène inférieur et moyen des chaînes subalpines savoyardes" (Archives des Sciences, Vol 21, Fasc. 1, Genève 1968) à ces fossiles si particuliers.

L'auteur, bien connu dans nos régions par ses travaux sur les divers terrains, a récolté dans ces roches une vingtaine d'espèces différentes de nummulites et d'assilines, ces dernières étant des animaux très voisins. Rappelons ici qu'une nummulite découverte en 1879 par le paléontologiste suisse de la Harpe, au Châtelard-en-Bauge, a été nommée par ce dernier "N. allobrogensis" en l'honneur du pays savoyard.

Le grand intérêt de ces fossiles est qu'ils permettent de déterminer aussi exactement que possible divers niveaux de l'Ere tertiaire. En effet, ces animaux sont apparus sur notre globe au début de cette époque géologique et ils ont disparu ensuite, ne lais-

sant subsister que leur carapace qui s'est fossilisée au fond des mers.

C'est à la fin du XVIII^e siècle qu'un ingénieur anglais, William Smith, démontra pour la première fois que chaque couche de terrain est caractérisée par des fossiles particuliers qu'on ne retrouve ni dans les couches du dessus, ni dans celles du dessous. Ces animaux qui n'existent plus depuis longtemps nous renseignent donc sur l'âge des terrains géologiques et nous permettent aussi de savoir si ces derniers se sont constitués en eau douce, c'est-à-dire dans les lacs ou dans les mers. C'est ainsi, par exemple, qu'en Haute-Savoie, les assises des roches de l'Eocène inférieur ont pu être datées uniquement d'après les nummulites et les espèces voisines.

Ces fossiles à l'aspect curieux ont très tôt frappé l'imagination populaire, car lorsqu'ils sont nombreux et bien visibles dans une roche, ils font irrésistiblement penser à des pièces de monnaie qui auraient été pétrifiées. Certains ont alors pensé qu'on était là en présence d'espèces ayant appartenu à une race disparue de géants, espèces faisant partie d'immenses trésors qui, abandonnés à la suite de cataclysmes, se seraient lentement minéralisés...

Plus modestes, des ouvriers, travaillant dans des carrières ouvertes dans des formations où les nummulites constituent des bancs entiers, et ne voyant là que de modestes picaillons, ont désigné ces matériaux sous le nom très suggestif de "pierre à liards".

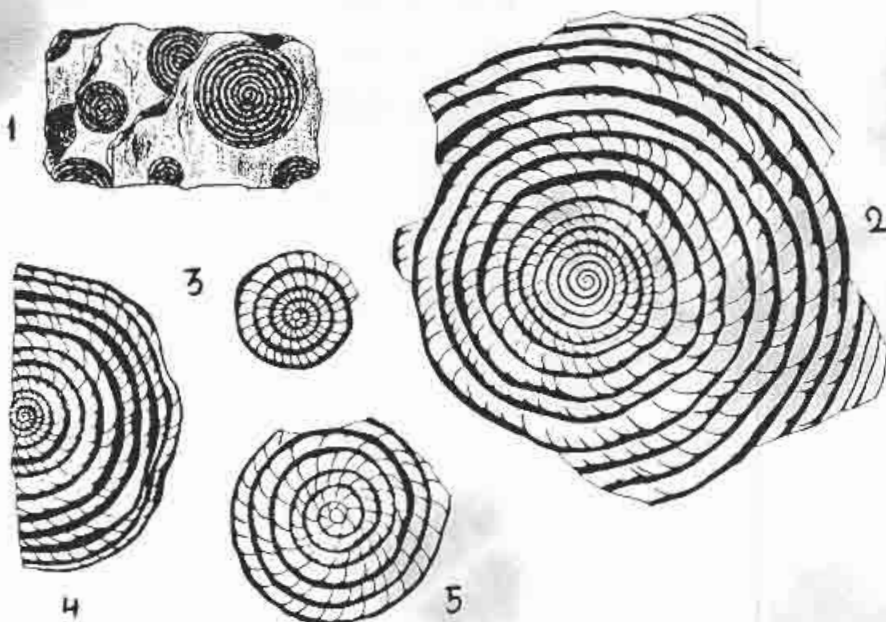
En Egypte, les pyramides de la vallée du Nil sont construites avec un tel calcaire et les nummulites y sont très petites et ressemblent un peu à des lentilles: au temps jadis, quelques savants ont immédiatement vu là les restes pétrifiés de la nourriture des nombreux travailleurs occupés à la construction de ces monuments !...

Que sont-elles en réalité ces étranges nummulites qui ont si bien excité les rêveries des hommes ? Ces petits animaux aujourd'hui disparus, appartiennent à l'embranchement des Protozoaires-Rhizopodes et font partie de la classe des foraminifères dont les

représentants sont munis d'une carapace calcaire. Alors que les foraminifères vivant actuellement dans les mers (polystomelles, globigérines, etc.) sont des êtres microscopiques, les nummulites avaient une taille variant de deux à soixante millimètres de diamètre. Leur carapace est percée de nombreux trous par où passaient des filaments qui servaient à l'animal à recueillir sa nourriture.

En brisant la carapace, on voit une série de loges disposées en spirale, séparées par des cloisons imparfaites et communiquant par suite les unes avec les autres. Ce groupe est si remarquablement développé qu'il a donné son nom à l'"Epoque nummulitique": cette désignation comprend tous les terrains tertiaires anciens dans lesquels se trouvent ces nummulites.

Bien que ces fossiles ressemblent à des piécettes à cause de leur forme circulaire, ils n'ont rien de commun avec de l'or ! C'est la raison pour laquelle, malgré le fait qu'ils soient encore considérés par certains comme de la monnaie pétrifiée, ils n'ont pas donné lieu, du moins en Savoie, à des recherches de trésors ou de métal précieux.

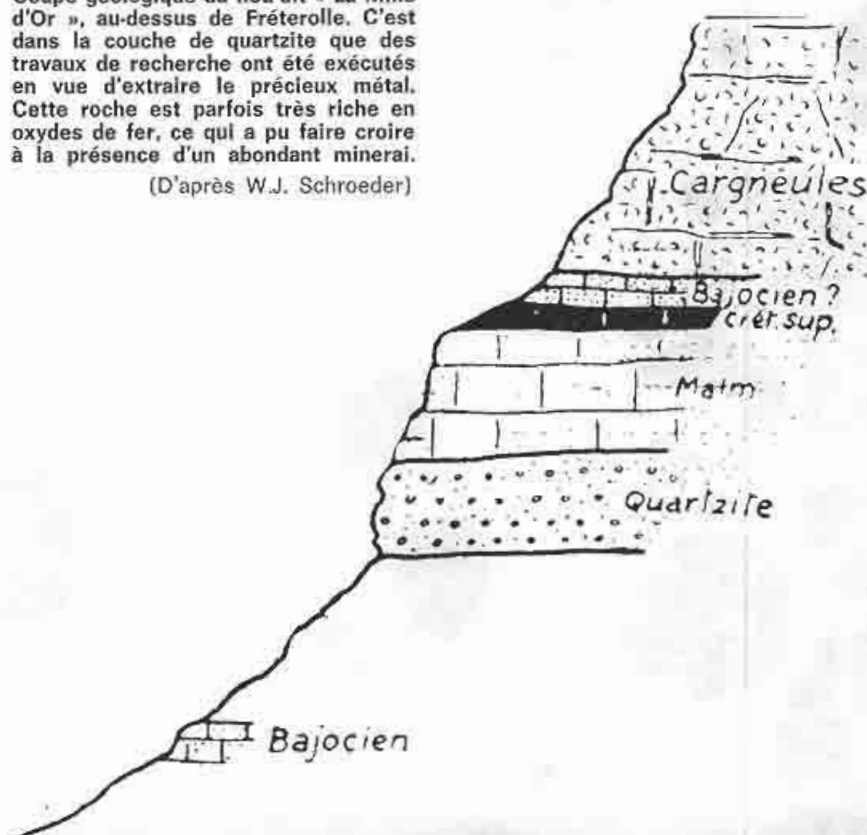


Des fossiles qui ressemblent à des pièces de monnaie ! 1. Calcaire à nummulites (« pierres à liards »). 2. Nummulite savoyarde (*N. allobrogensis*), Le Charbonnet. 3. *N. Discorbinus*, Le Rocher-Blanc. 4. Fragment de nummulite, Le Rocher-Blanc. 5. Assiline (*Ass. cf. major*), Le Châtelard.

(D'après Jacques Martini)

Coupe géologique au lieu-dit « La Mine d'Or », au-dessus de Fréterolle. C'est dans la couche de quartzite que des travaux de recherche ont été exécutés en vue d'extraire le précieux métal. Cette roche est parfois très riche en oxydes de fer, ce qui a pu faire croire à la présence d'un abondant minéral.

(D'après W.J. Schroeder)



8. UNE FAMILLE DE FILONS D'OR INSTALLÉE EN CHABLAIS ET AU VALAIS...

Le promeneur qui va de Morzine à Champéry doit traverser le col de Cou, ce passage-frontière qui sépare la vallée de la Dranse de celle de la Vièze.

Avant d'atteindre le col, il s'arrêtera peut-être à la Montagne-du-Pas, au café des Mines d'Or ou, plus loin, à l'hôtel des Mines d'Or... Voilà des enseignes bien intéressantes ! Il y a donc de l'or dans cette région ?

- Oui, mais pas beaucoup... et même très peu ! Des traces pour ainsi dire, et cependant la simple présence de ce métal dans quelques pyrites a terriblement excité bien des imaginations !

Une ancienne tradition assure que ce métal existe en grande quantité et que des filons se prolongent depuis le pied de la Dent de Bonaveau jusqu'à Fréterolle en Chablais et se croisent sous le col de Cou... On comprend sans peine qu'une telle idée puisse déclencher beaucoup d'ambitions !

Il y a quelques années, un habitant du val d'Illiez possédant un chalet à Sous-la-Dent (au pied de la cime de Bonaveau) me montrait des minerais qu'il avait extraits non loin de chez lui. Il s'agissait de pyrite de fer renfermant un peu d'or, ainsi qu'une analyse l'avait indiqué. Cet homme avait fait venir un célèbre radiesthésiste, l'abbé Mermet, en lui demandant d'"étudier ce gisement" à la baguette, aussi bien sur le terrain que sur la carte.

Ce dernier relia immédiatement l'or de Sous-la-Dent à celui connu depuis fort longtemps, que l'on croyait exister sur le versant savoyard du col de Cou. Un radiesthésiste émit à ce sujet une extraordinaire théorie dont le mineur, plein d'espoir, me fit part. C'est ainsi que dans ce territoire on peut, paraît-il, différencier quatre sortes de filons. Il y a d'abord le "grand-père", le plus riche et le plus profond, qui, de Fréterolle se dirige vers le Bouveret. Ensuite vient le "père" qui, bien que moins riche, est fort intéressant

et peut se rencontrer sous le col de Cou. Son "fils" moins important, mais toutefois payant, toujours invisible comme ses ascendants que seul le pendule peut découvrir, longe la Vièze vers Barmaz, tandis que le "petit-fils", à peine exploitable, mais heureusement visible, passe au chalet de Sous-la-Dent. En creusant des galeries dans ce dernier, on ne saurait manquer d'atteindre, à la suite d'importants travaux souterrains, le "fils" qui conduirait au "père". Ce filon, à son tour, permettrait d'aborder enfin le "grand-père" c'est-à-dire une immense richesse, récompense de cette énorme aventure...

Apercevant ici ou là quelques petites mouches de pyrite disséminées dans la roche, je demandais à mon interlocuteur à quoi ou à qui elles pouvaient bien se rapporter: - "Mais c'est les poils du "petit-fils", me répondit-il avec beaucoup d'assurance ! Que voilà bien une étrange généalogie...

Les "spécialistes" ajoutaient que la présence de grandes cavernes naturelles faciliteraient naturellement ces recherches en évitant de creuser de coûteux souterrains ! Malheureusement de telles grottes aboutissant à des gisements d'or n'existent pas dans cette région... Tant pis, on s'en passerait, on les remplacerait par un long tunnel... Que ne ferait-on pas pour atteindre et exploiter ce fabuleux Pactole auquel ne pouvait manquer de conduire cette curieuse famille de filons !

Ne voulant écouter aucune mise en garde, notre homme décida de mettre son projet à exécution. Il entreprit le percement de galeries, vendit ses vaches, ses biens, s'endetta... et se ruina complètement !

* * *

De l'autre côté du col, et bien avant cette histoire, on avait aussi cherché le fascinant métal. Le géologue genevois Willy-J. Schroeder, qui a fait une étude très poussée des roches et des plissements de cette partie du Chablais, signale d'anciens travaux de mine et dit à ce sujet, que d'après la légende, des quartzites supposées aurifères auraient déjà été prospectées par les moines de

l'abbaye de Sixt. Il ajoute que ces minerais n'ont donné lieu qu'à des "disparitions de capitaux" ("La brèche du Chablais entre Giffre et Dranse et les roches éruptives des Gets").

Pour atteindre cette mine située entre Fréterolle et le col faisons une promenade géologique et "dirigeons-nous en horizontale à travers de mauvais pâturages vers la Nappe de la Brèche, là où l'on aperçoit dans les cargneules des formes bizarres sculptées par l'érosion. On rencontre tout d'abord du Flysch, grès grossier en gros bancs, puis une lame de Malm, continuation de la première lame du col de Cou. Gagnons ensuite un escarpement de roches dures, blanches, au-dessous des cargneules. Pour l'atteindre, montons dans des éboulis recouvrant du Bajocien qui apparaît çà et là. L'escarpement atteint, nous voyons qu'il s'agit de Malm reposant sur des quartzites. Ce Malm est recouvert de quelques décimètres de Crétacé supérieur. Cette lame est séparée des cargneules de la nappe de la Brèche par des schistes gréseux, micacés, appartenant au Jurassique de la nappe du Laubhorn. La galerie de la "Mine d'Or" est creusée dans les quartzites et utilise, comme toit, la base de la lame de Jurassique supérieur".

Se promenant un jour par là, il y a une trentaine d'années, en s'intéressant au folklore régional, le spéléologue Georges Amoudruz rencontra l'aubergiste valaisan François Défago, de Champéry. Ce dernier, parlant de l'or, raconta d'anciens souvenirs: "Ces mines furent exploitées par un groupe de gens dont le chef nommé Grégoire, un vieil homme barbu, venait d'Aix-les-Bains. Ils creusèrent des galeries et emmenèrent des sacs de minerais durant les années 1888-1890, puis ils abandonnèrent ... Ils avaient laissé aussi des tas de pierres dans notre chalet: après bien des années, comme ces gens ne venaient pas les chercher, nous avons jeté tous ces cailloux qui nous embarrassaient..."

* * *

Mais n'allez pas croire que cet abandon fut définitif ! L'or considéré comme le métal noble par excellence ne se laisse pas oublier comme cela... même s'il n'est pas là ! Beaucoup de gens ont

gratté la terre dans ce coin, exploré des anfractuosités, cassé des pierres et ausculté des rochers: c'est tracassant cette affaire d'or et les géologues ont beau dire que cette histoire de filons ne tient pas debout... Ceux qui ont engagé des capitaux dans ces "mines" se sont ruinés ? C'est qu'ils ont peut-être passé à côté de la bonne couche, allez savoir... On pourrait peut-être essayer nous aussi ! Pourquoi la chance ne nous sourirait-elle pas ?

Et pourtant, ce n'est vraiment pas la peine de le chercher par là, ce beau métal. S'il est possible parfois d'en décèler un peu disséminé dans certaines pyrites, ce sont ces dernières qui ne sont pas en quantité suffisante pour justifier une exploitation: on en rencontre bien çà et là dans les montagnes de cette région ... mais si peu ! Et même, s'il y avait eu des filons aurifères, ils n'auraient probablement pas été exploitables: ce pays a été tellement bouleversé lors de la mise en place des Alpes que ces malheureuses veines auraient été brisées et déportées à un point tel qu'il serait impossible de les suivre...

9. GRACE A UNE SOMNAMBULE, UN GISEMENT DE CUIVRE

SE TRANSFORME EN MINE D'OR !

On a cru pendant longtemps que les roches du massif de Rovagne qui sépare Sommant de la vallée du Risse contenaient des minéraux exploitables. On y rencontre bien un peu de fer sidérolithique, minéral assez fréquent dans ce pays et qui a été l'objet autrefois de petites exploitations.

On a dû également y découvrir des traces de cuivre, ce qui explique que des demandes de concessions aient été faites au XVIII^e siècle. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1762, un "billet royal" accorde "permission provisionnelle" au baron François de Moiron, de Saint-Eustache, de faire exploiter une "miniére de cuivre" dans les communes de Bellevaux et de Mégevette. Il est probable que les exploitations tentées à Rovagne relevaient de cette "permission provisionnelle", mais on n'a jamais su si du cuivre avait été effectivement trouvé en quantité payante. Toujours est-il que la population prit un grand intérêt à ces recherches qui laissaient espérer que des richesses étaient cachées dans ces rochers. C'est ainsi que de la notion de cuivre à celle de l'or il n'y avait qu'un pas que de vieilles légendes aidèrent vite à franchir...

En effet, on était persuadé depuis fort longtemps que du métal précieux existait dans les rocs de toute cette région. De nombreuses grottes s'ouvrent en divers endroits de la vallée du Risse et sont naturellement le siège de curieuses chimères. Des histoires d'or et de trésors se racontent: on y voit aussi bien des sorciers que des chercheurs de minerais. De très vieux récits, dans lesquels les fées ont un rôle important, ont insensiblement conduit les montagnards à imaginer la présence du métal précieux dans leurs rochers, puis à faire des travaux en vue de s'en emparer... Une curieuse légende était bien faite pour entretenir chez les paysans de l'endroit un tel mirage: "Dans le pays, on raconte qu'un jour, près de Rovagne, un enfant était parti chercher du lait dans les alpages. En chemin, il rencontre une fée qui le trouve gentil, lui prend son bidon et le remplit d'or, et cela sans que le gamin s'en doute. Lui rendant le récipient, elle lui dit de

retourner chez lui sans regarder ce qu'elle lui a donné : s'il obéit, il aura une belle surprise à la maison...

"Le petit gars, tout à la fois intimidé et joyeux, remercie et rentre au village. Mais en chemin, la curiosité est la plus forte et il ne peut s'empêcher d'examiner son bidon : hélas, il est plein de feuilles mortes ! De dépit, il le renverse, le vide de son contenu sans voir qu'une feuille est restée collée au fond. Tout triste, il rentre au chalet et là on s'aperçoit qu'une pièce d'or repose au fond du récipient : la feuille morte s'était changée en or ! Où les avait-il versées, ces feuilles ensorcelées ? Immédiatement ses parents l'accompagnèrent pour essayer de retrouver le trésor perdu, mais il leur fut impossible de découvrir l'endroit cherché..."

Ce très ancien conte serait-il à la base de l'idée qu'il y a de l'or à trouver par là ? Nul ne le sait, mais toujours est-il que des gens sont encore persuadés qu'il existe des filons aurifères à Rovagne. Des montagnards se sont ruinés à forer des puits dans les durs calcaires de ces monts... D'autres ont essayé de percer des galeries... toujours vainement.

Des "sourciers" habiles à manoeuvrer la "baguette divinatoire" ont désigné, eux aussi, les "lieux exacts" recélant le métal tellement convoité. Mais les malheureux qui s'y fiaient avaient beau se tuer au travail, ils ne trouvaient rien : ils ne descendaient probablement pas assez profondément dans le terrain, pensaient ceux qui se croyaient plus malins !

Dans une grande foire du pays, une somnambule était venue de fort loin avec l'espoir de gagner quelques sous en disant la bonne aventure. Elle savait tout, et même ce qui se passait à l'intérieur du sol ! Et c'est ainsi qu'elle indiqua à un paysan, venu la consulter, un endroit précis où il fallait creuser pour trouver enfin un abondant minerai d'or dont la valeur dépassait de beaucoup celle du cuivre que l'on avait cherché jusqu'alors... Cet homme, persuadé qu'il était enfin sur la bonne voie, se fit aider par ses enfants pour attaquer la roche sur plus de 12 m de profondeur dans des conditions très difficiles, mais sans le

moindre succès... Il ne trouva, paraît-il, qu'un fer de pioche oublié là par des gens qui l'avaient précédé dans cette tentative devant lui apporter la richesse promise par cette somnambule si forte en minéralogie...

Ils avaient bien peiné, ceux-là aussi, et évidemment tout à fait inutilement. Plus tard, d'autres, plein d'espoir et se confiant à des voyantes et à de vieilles histoires répétées de père en fils, s'étaient lancés à leur tour dans ces recherches qui ne pouvaient être qu'infructueuses... En effet, nous expliquent les géologues, ces roches sédimentaires ne contiennent pas de filons aurifères !

Par contre, nous l'avons vu, elles contiennent un peu de cuivre et dernièrement, Jacques Martini, un géologue grand connaisseur de ces montagnes, en a découvert à l'état natif, de minuscules grains de cuivre dissimulés dans la masse rocheuse. C'est là une trouvaille très intéressante au point de vue minéralogique. Cependant, et bien malheureusement, ce métal rouge est tellement disséminé dans la roche encaissante que son exploitation ne serait pas rentable.

10. LA GUEULE DU LOUP DE LA MALADIERE"
à PERRIGNIER

Entre Mésinges et Perrignier, dans le Chablais, s'élève une petite montagne couverte de forêts et dont l'altitude ne dépasse pas 760 m. Quittons le Noyer, lieudit se trouvant à un bon kilomètre au Nord de Perrignier, et entrons dans un bois splendide dans lequel nous monterons doucement pour atteindre un étroit sentier franchissant une paroi de rocher. Là une vue magnifique nous attend: sous nos pieds, à pic et à notre gauche, voici la célèbre abbaye du Petit-Lieu, tandis qu'au loin c'est le Léman et la pointe d'Yvoire.

Continuons notre chemin qui, s'accrochant au flanc du massif gréseux de la Crête, nous amène enfin auprès d'un immense abri sous-roche. Cette vaste baume forme une sorte de curieuse caverne large de 25 m. et haute d'une douzaine de mètres. La voûte s'abaisse peu à peu et rejoint un sol parfaitement sec à 35 m. de l'entrée.

Ce refuge a été agrandi par des hommes qui y ont exploité autrefois la roche pour en fabriquer des meules : dans cette région, en effet, nombreux furent les moulins actionnés par les cours d'eau descendus des monts chablaisiens. Cette roche est formée de grès appartenant, géologiquement parlant, au flysch ultra-helvétique. Ces grès qui peuvent atteindre des épaisseurs considérables alternent parfois avec des schistes gréseux et marneux. Ils contiennent d'abondants grains de quartz, tout comme des feldspaths et des grains de roches sédimentaires et sont cimentés par de la calcite. Cette texture particulière a permis d'en faire des abrasifs, renommés autrefois, mais définitivement abandonnés de nos jours.

Les meules étaient grossièrement taillées sur place: on peut voir dans les parois de la caverne des emplacements circulaires d'où furent extraites de grandes meules. La finition de ces dernières avait lieu dans la plaine où elles étaient descendues d'une manière très simple: on les faisait tout simplement glisser le long des chables très raides conduisant dans la vallée...

La grotte servit aussi d'hôpital. On en fit une maladière pour les malheureux que l'on devait séparer du reste des vivants, des lépreux notamment. On ne sait pas trop pourquoi elle prit alors le nom de "Gueule du Loup de la Maladière". Ravitailler et soigner des grands malades en ce lieu n'était pas chose facile ! C'étaient, assure-t-on, les religieuses de l'ordre de Cîteaux dont la règle porte le nom de "charte de charité", installées dans l'abbaye du Lieu fondée en 1150 en présence de Guérin, évêque de Sion (devenu Saint Guérin) et du comte Humbert III de Savoie.

On imagine sans peine l'extraordinaire dévouement de ces femmes, entraînées il est vrai par leur foi et un profond sentiment religieux, qui ont dû faire durant bien des années, maintes et maintes fois, cette ascension fatigante pour apporter soins, consolations et vivres à leurs patients qui, grâce à elles, ne devaient pas se sentir trop isolés dans l'antre de cette montagne (aujourd'hui, pour y accéder, on part du Noyer où l'on arrive en auto...)

Au-dessous de cette maladière existe un gros rocher qui porte le nom de "Pierre du Diner" ou de "Trône du Diable". On nous a raconté à Perrignier qu'autrefois les amoureux venaient s'asseoir là pour y pique-niquer bien tranquillement, étant sûrs de ne pas être dérangés par des importuns.

Au cours de la dernière guerre, la Résistance occupa ces lieux de 1943 à 1945. On en fit un repaire pour les hommes, un remarquable poste d'observation sur tout ce qui se passait dans la plaine, une cache pour les munitions et pour les subsistances. Mais, au début de 1944, un groupe venant de ce lieu pourtant si sûr fut pris au Noyer !

Non loin et au sud-ouest de la caverne, on peut voir les restes d'anciens travaux de chercheurs d'or. Ces excavations furent entreprises à la suite d'une étrange histoire qui fut contée dans le pays il y a bien des années. En 1830, un habitant de Perrignier se promenant près de la grotte trouva, paraît-il, une belle pépite d'or dans une taupinière: la taupe, dit-il, l'avait certainement rejetée au cours de son travail et la pluie l'avait mise en évidence.

Portée à Genève, cette pépite aurait été payée 200 francs par un orfèvre... Espérant en trouver d'autres, l'homme retourna sur place, mais fut incapable de reconnaître le merveilleux emplacement ! Cette histoire d'or mis au jour par des taupes est le thème de plusieurs légendes... Il est vrai qu'en Suisse ce type de roche, le flysch, s'est parfois montré un peu aurifère, mais...

Cette trouvaille peu ordinaire a naturellement fait l'objet de beaucoup de conversations, si bien qu'un siècle plus tard on en parlait encore dans les cafés. Or, il y a une vingtaine d'années, nous dit le garde-champêtre, des chercheurs d'or alléchés par ce récit sont venus par là pour y creuser des tranchées et faire des petits sondages dans la roche: ils en furent pour leurs frais et ne tardèrent pas à abandonner les lieux et le pays...

Maintenant il n'y a plus de religieuses au Petit-Lieu dont les restes de l'abbaye servent à abriter du foin, et d'ailleurs on n'aurait plus idée d'aller isoler des malades sous les voûtes de la Crête... Quant aux meules, elles se font à meilleur compte avec des agglomérés: la grotte de la Maladière n'est plus qu'un but de promenade, de très belle promenade.

11. LA MINE D'OR DE PLAINE-JOUX A DISPARU !...

Ayant la forme d'une croupe largement arrondie, le Rocher-Blanc est une montagne qui se dresse au-dessus et au nord du village d'Onnion, dominant ainsi la vallée du Risse.

Culminant à 1.300 m d'altitude, elle montre un certain nombre d'abris sous roche et de grottes aux dimensions variées, ouvertes dans les calcaires du Malm. Beaucoup de ces cavités ne sont que de simples repaires à renards, mais trois d'entre elles, la grotte du Lichen, la Grande Barne et la grotte du Baré sont assez vastes pour avoir servi de refuge aux hommes de la préhistoire, au Moustérien et à l'âge du bronze, comme l'ont démontré Jean-Christian Spahni et Danilo Rigassi à la suite de leurs remarquables fouilles ("Les grottes d'Onnion, premières stations moustériennes en Hte-Savoie", Revue Savoisienne, Annecy, 1951).

Toute la zone calcaire du Rocher-Blanc et des Plaines-Joux où existent de nombreux gouffres est karstique, c'est-à-dire fortement travaillée et sculptée par l'action dissolvante des eaux de pluie. Les lapiaz y sont bien développés, notamment au sommet du Rocher-Blanc. C'est peut-être cet aspect qui explique une ancienne tradition qui veut qu'un château, le "Château Blanc" ait été édifié il y a bien longtemps au sommet de cette montagne, puis serait tombé en ruines, abandonné ou détruit à la suite de combats. Or, il n'en reste aujourd'hui aucun vestige, rien qui puisse permettre d'accréditer ces anciens récits...

Quoiqu'il en soit, certains dans le pays en parlent encore comme d'une réalité... Un château légendaire est pour l'imagination populaire le lieu par excellence où sont cachés des trésors au fond de scuterrains s'étendant parfois très loin et que l'on ne trouve jamais... Est-ce à lui que l'on doit la croyance en la fameuse mine d'or de Plaine-Joux ? Nul ne le sait, mais toujours est-il que diverses grottes de la région passent pour receler le métal toujours si convoité.

En effet, on s'en est beaucoup occupé autrefois et l'on assure encore que l'entrée de la mine se trouvait au pied d'un grand

sapin et qu'elle donnait dans une fissure naturelle du sol s'ouvrant au bas du rocher portant les "ruines" du fameux Château-Blanc, côté Plaine-Joux.

Un homme du pays. M. François Monge, escaladeur de montagnes et grand connaisseur de légendes locales, a dit à Georges Amoudruz qui faisait des enquêtes folkloriques et spéléologiques dans cette région, que le minerai de ce gisement était logé dans une pierre noire (de la pyrite, peut-être ?) et qu'on en avait porté à Genève où des spécialistes y auraient reconnu la présence d'or.

Cet habitant de la vallée du Risse assure avoir vu un papier datant de 1811 dans lequel il était question des chartreux de Saint-Gingolph qui auraient exploité cet or au lieu-dit La Crotta. Sur ce document qui, selon le narrateur, aurait disparu, perdu ou volé, était un plan assez curieux et sur lequel figurait un arbre: ce dernier, avec son tronc et ses branches représentait la mine d'or et ses filons ramifiés. Ayant paraît-il abandonné l'exploitation de ce gisement qui était trop loin de chez eux, les moines en dissimulèrent l'entrée en remplissant la fissure avec des blocs de rocher et des pierres si bien qu'elle n'est plus visible maintenant.

Voilà le genre d'histoires que l'on pouvait entendre dans le pays, histoires malheureusement incontrôlables...

M. François Monge, fort intéressé par ce qu'il avait appris, résolut de rechercher la mine pour lui-même. Etant radiesthésiste, il entreprit de la retrouver au moyen du pendule et arpenta ainsi une grande partie de ce territoire. Selon ses dires, son instrument était aussi capable de déceler la présence de gouffres (et ceux-ci ne conduiraient-ils pas à des filons ?... pensait-il avec espoir) et on sait qu'il n'en manque pas dans ce massif.

Après de nombreux essais il estima un jour avoir enfin réussi à localiser le filon principal, mais ce dernier, d'après les indications du pendule, étant fort profond et inaccessible pour ses modestes moyens, il se vit donc contraint de renoncer, avec beaucoup de regrets, à exploiter les richesses espérées...

Il a bien fait, car à part un hypothétique trésor caché là par de mythiques seigneurs, ces terrains ne sauraient contenir des minerais précieux en quantité rentable.

12. LE MYSTERIEUX FILON DU MEUNIER DE BELLEVAUX

Ayant pris connaissance d'un acte de l'Intendant des mines de Savoie accordant en 1762 la permission d'exploiter des "minières de cuivre dans les communes de Bellevaux et de Mégevette", Georges Amoudruz s'intéressant à l'histoire de ce pays et flairant quelques légendes inédites se rendit en ces lieux afin d'y enquêter sur ces minerais.

Il existe en effet un peu de cuivre dans ces montagnes et, nous l'avons dit, le géologue Jacques Martini, assistant à l'Université de Genève, en a même découvert qui se présente à l'état natif sous forme de minuscules grains répartis dans la roche. Mais sous quelque aspect que ce soit, ce minerai ne s'est jamais montré rentable en Chablais. Des mineurs, souvent alléchés par la belle couleur verte due à la malachite, un carbonate de cuivre provenant de la décomposition du métal (lorsqu'il est bleu, il se nomme azurite) qui teinte parfois ça et là les roches calcaires, se sont lancés dans des travaux d'approche hélas toujours décevants.

Sous une autre forme, le cuivre n'a cessé d'exciter l'imagination de beaucoup de gens: il s'agit de la chalcopryrite ou pyrite de cuivre, un sulfure complexe dont la belle couleur jaune à éclat métallique de laiton fait songer à l'or... et ce minéral en contient parfois un peu qui est récupéré lors des opérations de métallurgie industrielle.

Avait-on exploité ce minéral dans la commune de Bellevaux ? On ne le sait pas, mais le curé Jacquier a raconté au folkloriste une curieuse histoire à ce sujet, une étrange aventure arrivée à un habitant de ce pays.

Dans ce village vivait un excellent meunier nommé Tornier et dont le moulin avait été établi non loin et derrière l'église. Cet homme, très estimé dans le pays, portait un grand intérêt à sa commune qu'il étudiait chaque fois que son travail le lui permettait. C'est ainsi qu'un jour il eut le bonheur de découvrir par hasard au Rocher du Châtelard, à la Cascade, une curieuse grotte inconnue

jusqu'alors et fort difficile à repérer. La visite de cette dernière présentait tant de difficultés que pour l'explorer il fut obligé d'y installer à grand peine une échelle.

On assure - dit le curé Jacquier - qu'au cours de ses recherches souterraines Tornier découvrit un filon de minerai métallique. Il l'attaqua à la pioche et au pic, en détacha quelques kilos qu'il alla en grand mystère porter à Genève. Là, paraît-il, on lui en donna une forte somme. Tout heureux, il retourna à Bellevaux, sûr maintenant d'avoir à sa disposition une immense fortune qui l'attendait dans cette caverne: pour être riche, il suffirait d'y conduire une exploitation normale de ce minerai.

Tornier étant très généreux, il annonça sa découverte aux habitants de Bellevaux, les laissant ébahis de savoir qu'il ne tarderait pas à divulguer son secret afin que tous en profitent.

Cependant il ne put mettre ce merveilleux projet à exécution car, le lendemain matin, allant très tôt s'occuper de ses animaux, il reçut une violente ruade de son cheval qui l'envoya rouler sur le dur pavé de son écurie... Lorsqu'on vint à son secours, il était trop tard et le meunier mourut sans avoir pu donner les instructions nécessaires pour retrouver la caverne au trésor.

On la chercha partout cette grotte, et avec une ardeur bien compréhensible... Malheureusement pour les habitants, elle est restée jusqu'à maintenant introuvable !

On peut se demander comment une telle histoire a pu prendre naissance car on ne voit pas quel minerai de "grande valeur" pourrait bien se trouver dans ces terrains sédimentaires, l'expert genevois n'ayant pas dit ce que c'était... D'autre part, chez nous, on ne connaît aucune grotte, aucun gouffre donnant accès à des masses minérales exploitables.

13. UNE MINE SAVOYARDE MISE EN PERIL A LA SUITE

D'UN PROCES CONTRE DES INSECTES

Bien que la couleur de l'or, et tout particulièrement des minerais oxadés dans lesquels on peut rencontrer ce minéral, lui ressemble un peu, il ne s'agit pas ici de ce métal précieux si recherché dans nos montagnes, mais bien d'ocre. On sait combien la prospection minière d'autrefois (tout comme aujourd'hui encore) attachait d'importance aux teintes rencontrées soit à l'extérieur du sol ou dans ses anfractuosités, soit dans des cavernes. Les jaunes, les bruns, les orangés frappaient l'imagination des gens qui espéraient découvrir là de l'or et qui, s'enfonçant dans les entrailles de la terre en étaient pour leurs frais, sauf certains qui savaient mettre en valeur leurs découvertes en se contentant d'exploiter d'autres minerais tout aussi dignes d'attention...

* * *

Durant des siècles, une mine d'ocre fonctionna en Savoie et ses produits fort appréciés étaient vendus pour la fabrication de couleurs de bonne qualité dans toute la région et jusqu'à Turin.

L'ocre est constituée par une argile fine colorée grâce à un oxyde de fer hydraté. Selon les teneurs en fer ou les diverses impuretés pouvant s'y trouver, l'ocre est jaune, rouge ou brune. La "terre de Sienne brûlée" est une ocre qui a été calcinée. Il s'agit de couleurs particulièrement tenaces puisqu'on retrouve actuellement dans certaines cavernes des gravures peintes par les hommes de la Préhistoire avec ce colorant.

L'ocre savoyarde malgré ses qualités, n'aurait pu lutter, au cours des ans et à la suite de la liberté du commerce, contre d'autres mines plus riches, et en particulier celles du Roussillon en Provence. Mais bien avant cette alternative qui fit suite au rattachement à la France, elle eut à subir les effets d'un bien curieux procès dont les chicanes entravèrent gravement son exploitation en gênant considérablement les moyens d'accès à la mine et les transports du minerai à l'extérieur.

Il s'agit d'un très étrange verdict rendu au 16^e siècle contre des insectes !

Non loin de l'ancienne ville épiscopale de Saint-Jean de Maurienne se trouve la commune de Saint-Julien dont les vignobles bien exposés étaient renommés. Malheureusement, à plusieurs reprises ces derniers furent dévastés par un charançon, un coléoptère appartenant à la famille des rhynchopores.

Que faire contre de telles invasions désastreuses alors que le DDT et les divers insecticides à base de chlore ou de mercure étaient inconnus ? Punir ces insectes... mais comment, sinon en les convoquant devant des juges...

Et c'est ce qu'on fit en 1545: une comparution fut décidée "à fins conciliatoires", le procureur Pierre Falcon représentant les insectes tandis que l'avocat Claude Morel leur prêtait son ministère auprès de François Bonivard, docteur en droit. L'inutilité de cette tentative d'accommodement, les bestioles ayant négligé de se présenter à l'audience, fit que les syndics de Saint-Julien se pourvurent à l'Official de Saint Jean. Les charançons eurent-ils peur de cette procédure ? Toujours est-il qu'ils disparurent de la contrée ... (on sait aujourd'hui que lorsqu'il y a un profond dérèglement dans la prolifération de certaines espèces animales, la nature ne tarde pas à reprendre ses droits en rétablissant l'équilibre naturel).

Mais 42 ans plus tard, voici une nouvelle et terrible invasion de rhynchopores ! Alors on reprend l'instance restée en suspens "contra Animalia bruta ad formam muscarum volantia coloris viridis communi voce appellata Verpillions seu Amblevins" (verpillion ou amblevin sont les noms populaires de ce coléoptère au corps verdâtre).

L'historien savoyard Léon Ménabrea qui a pu se procurer, en 1846, les pièces de ce curieux procès, nous dit que l'Official alerté considérant, quant à la forme, que les insectes ne devaient pas rester sans défense, députa le juriste Antoine Filliol pour remplir (moyennant un salaire modéré" la charge de procureur des verpillions et

"spectacle Pierre Rambaud pour les servir en qualité d'avocat".

Les défenseurs de ces petites bêtes firent tant et si bien que les syndics de Saint-Julien décidèrent d'offrir aux insectes une pièce de terre en lieu et place des vignes et cela avec l'assentiment de tous les habitants de la commune rassemblés sur la grande place du village. Tout le monde ayant été du même avis, on donna aux verpillions un vaste terrain situé au-dessus du village Claret, dans un endroit connu sous le nom de la Grand'Feisse. Il y avait là beaucoup d'arbres et de buissons, "outre l'herbe et pasture qui y est en assez bonne quantité".

Cependant, les habitants de Saint-Julien demandèrent à se réserver le droit de passer sur ce bien pour parvenir sur des fonds plus éloignés. Les propriétaires des "mynes de colleur", c'est-à-dire d'ocre, en firent autant car il leur fallait passer par là pour assurer l'exploitation de leur gisement.

Mais le procureur des verpillions n'accepta pas ce genre de transaction ! Ses protégés devaient rester les seuls maîtres de leur propriété ! Il souleva donc des difficultés et fit nommer des experts pour visiter les lieux. Les choses traînèrent tellement en longueur que les gens de la mine d'ocre furent obligés de s'ouvrir une nouvelle voie pour se rendre à leur exploitation.

Au cours des nombreuses discussions qui durèrent bien des mois, les charançons abandonnèrent le pays et la belle propriété qu'on leur avait donnée... On ignore ce que devint alors le procès, s'il y eut reprise d'instance et si l'Official prononça quelque sentence définitive.

La marche des carrières souterraines d'ocre, un moment interrompue, reprit de plus belle: on lit dans "La Savoie Industrielle" qu'en 1858 on envoyait de grandes quantités de cette substance au Piémont et qu'à Chambéry on préparait avec ce produit d'excellentes peintures. Mais aujourd'hui, ocre, verpillions ou amblevins sont bien oubliés.

IIIe PARTIE

Contrebandiers et faux-monnayeurs

- 1 - Faux-monnayeurs au Roc de Chère.
 - 2 - Mandrin à la grotte des Echelles.
 - 3 - Au XVIIIe siècle, une Savoyarde installée dans une caverne lisait l'avenir dans la fumée...
 - 4 - Chercheurs d'or et faux-monnayeurs dans les grottes du Salève.
-

1. FAUX-MONNAYEURS AU ROC DE CHÈRE

Sur les bords du lac d'Annecy, entre Menthon et Talloires, s'élève une petite montagne isolée, le Roc de Chère (altitude 645 m), dont le massif est constitué par du calcaire urgonien favorable, on le sait, à la formation de grottes. Dans la partie qui domine le lac au Sud s'ouvre un petit aven dans lequel viennent se perdre les eaux de ruissellement, un phénomène bien connu de l'érosion karstique. Les parois du Roc-de-Chère plongent à pic, jusqu'à une cinquantaine de mètres de profondeur, dans le lac. Au niveau de ce dernier, il s'est formé une curieuse construction naturelle en tuf, une sorte de trottoir sous-lacustre qui a été étudié par le géologue Léon Moret. Cette excroissance, qui s'est développée sur un petit replat d'abrasion déterminé par l'érosion lacustre, est due à la présence d'algues incrustantes cyanophycées qui ont la propriété de précipiter le calcaire contenu dans l'eau où elles vivent. Il en résulte des dépôts tufeux qui n'ont plus rien à voir avec la roche environnante.

Mais cette particularité assez extraordinaire n'est pas la seule que l'on puisse rencontrer en cet endroit ! En effet, à la base du Roc-de-Chère se trouvent plusieurs grottes s'ouvrant au niveau de l'eau : on ne peut y accéder qu'en bateau, singularité qui n'a pas manqué d'alimenter certaines légendes s'appuyant sur des découvertes réelles.

La plus profonde s'appelle le "Grand-Pertuis". Antony Dessaix nous dit qu'on y a trouvé loin à l'intérieur des ossements d'hommes et d'animaux engagés dans du tuf. Ces trouvailles ont accrédité l'idée que cette grotte avait été habitée par une famille de troglodytes à l'époque des lacustres. Plus tard on imagina que ce fut là le logis de Sarrasins qui s'y étaient réfugiés à la suite de combats malheureux. Puis on y installa également des fées.

On pensa aussi que des faux-monnayeurs avaient utilisé cet antre pour y pratiquer leur art bien à l'abri des regards indiscrets. De cet endroit, il était en effet facile de surveiller les éventuels navigateurs passant au large et, selon leur attitude, de faire dis-

paraître les parties compromettantes de l'atelier clandestin. Qui étaient ces gens dont on ne sait rien de précis ? Leur existence est-elle purement légendaire ? On l'ignore, mais on a constaté que la caverne avait été divisée en deux étages car on a trouvé des trous forés à une certaine hauteur dans les deux parois. Ces anfractuosités faites au burin et au marteau servaient à y fixer des madriers destinés à soutenir un plancher. Une telle disposition, ressemblant à celles utilisées par d'autres faussaires pour y établir leur "fabriques", a laissé croire à la présence au Roc-de-Chère de tels personnages. Cependant une semblable installation aurait pu tout aussi bien servir à une originale habitation... Mais que d'honnêtes gens aient pu vivre là, en ce lieu sombre et humide, exigeant une embarcation pour s'y rendre, dépassait évidemment l'entendement des paysans d'alentours !

Quoi qu'il en soit, on voit à l'entrée de la grotte une statuette de la Sainte Vierge qui rappelle la mort tragique d'un jeune batelier que l'espoir de découvrir un trésor avait conduit dans cette caverne d'où il ne ressortit plus... La croyance en un tel magot dissimulé en ce lieu si mystérieux était telle que ce garçon n'hésita pas à s'y rendre, bravant tous les dangers de l'escalade à l'intérieur de cette montagne trempant dans l'eau. Il y perdit la vie et ce drame ne pouvait qu'affermir la légende des faux-monnayeurs.

Le Roc-de-Chère, avec son étrange trottoir sous-lacustre et ses grottes, est un intéressant et magnifique promontoire qui réduit de plus de moitié la largeur du lac d'Annecy en face de Saint-Jorioz. C'est sur ce Roc qu'à été inhumé Taine, le célèbre critique et historien qui ignora sans doute ses "voisins", les faux-monnayeurs..

2. MANDRIN A LA GROTTE DES ECHELLES

Elles sont bien curieuses, les grottes des Echelles situées à l'ancienne frontière de la Savoie et de la France ! Elles ont été bizarrement creusées par les eaux qui, entaillant la montagne, ont également créé là un profond défilé qui servit de passage aux Romains et que le duc Charles-Emmanuel II fit élargir pour transformer le mauvais sentier en route pour diligences, propre à développer le commerce entre le duché de Savoie et la France.

Les principales cavernes situées de part et d'autre de l'ancienne voie romaine comprennent la grotte de la Salle-du-Dôme jalonnée d'intéressantes marmites de géant et la Grande-Galerie où s'écoulent une partie des eaux qui, en temps de crue, s'échappent de la première. Une pareille situation géologique et géographique était un véritable bienfait de la nature pour les contrebandiers, ces précurseurs de la notion de libre échange et de liberté du commerce...

Entrons dans ce couloir souterrain dont le parcours a été remarquablement facilité par le Club Alpin Français qui y fit placer des passerelles à mi-hauteur de la galerie. Si la traversée de ce méandre souterrain est intéressante, la sortie Sud, une fois doublé le dernier coude, est impressionnante par le paysage qui apparaît brusquement: voici tout à coup la plaine et le petit village de Saint-Christophe ! On aperçoit le charmant oratoire gothique que la crainte inspirée par cette sorte de coupe-gorge fit élever au pied du goulet et dédié au patron des voyageurs.

Ainsi que le fait remarquer le spéléologue Pierre Minvielle ("Guide de la France souterraine"), "on s'émerveille que ce conduit souterrain ait pu servir de route. Autrefois lorsque les pluies inondaient la crevasse et rendaient la voie des gorges impraticable, on dressait dans la caverne les fameuses échelles qui ont valu son nom à la localité voisine (de même qu'aux grottes et au défilé) et les marchands franchissaient par ce détour souterrain le plus mauvais des passages".

Un tel endroit, avec un orifice en France et l'autre en Savoie ne pouvait manquer d'attirer l'attention du fameux contre-

bandier que fut Louis Mandrin, né dans cette région en 1725 et devenu, à 18 ans, un hors-la-loi à la suite de la pendaison de son frère, exécution qui l'avait profondément révolté. Chef d'une bande parfaitement organisée et fortement disciplinée, il donne à chacun de ses hommes un uniforme, un cheval et des armes à feu. "A la tête de cette petite armée (il eut jusqu'à 112 cavaliers !) qui traîne derrière elle ses ballots de marchandises et ses canons, Mandrin tombe sur la France comme une tornade, portant à l'économie protectionniste de l'époque des coups terribles. Grâce à la mobilité exemplaire de sa troupe, il est partout à la fois, bafouant l'autorité des derniers généraux et des agents du fisc, jouant de sa séduction (c'était un homme beau, grand, fort, robuste et agile) et de la terreur qu'il inspire pour vendre ses "indiennes", son tabac, sa poudre de chasse, etc. à des prix inférieurs à ceux des cours normaux".

Mandrin avait si bien gagné la confiance des paysans savoyards que ceux-ci allaient jusqu'à élever spécialement pour lui et sa troupe les petits chevaux nerveux et résistants dont les contrebandiers avaient besoin pour leurs lointaines randonnées... La caverne des Echelles sert d'entrepôt: là nuit les marchandises venues de Savoie sont filées à la corde depuis la grotte jusqu'au dos des mules qui attendent au pied de la falaise en territoire français... En 1754, La Morlière, attaché à la police royale, se plaint de ce que les habitants de la Savoie, tout comme ceux du Dauphiné, favorisent les contrebandiers: "... les gens de naissance eux-mêmes et ceux qui sont en charge leur donnent des avis pour les garantir des mesures que les troupes du roy prennent contre eux..." On comprend que ce Mandrin, bien qu'il fût aussi un tueur, ait laissé dans ce pays une forte impression. Lorsqu'il fut pris, condamné à mort et roué vif à Valence (en 1755), les gens des vallées du Dauphiné et de la Savoie en furent particulièrement tristes car ils voyaient en lui une sorte de héros qui avait tenu tête au fisc, leur éternel ennemi...

Et c'est pourquoi ce "capitaine général des contrebandiers" jouit encore d'une si grande renommée dans ce pays que la légende s'est emparée de cette figure pour en faire peu à peu une sorte de géant !

L'imagination populaire a fait ainsi de Mandrin, célébrité historique, un être folklorique. Dans la grotte des Echelles et dans ses voisines, les guides ou les habitants vous montrent le "salon de Mandrin" voisinant avec une statue stalagmitique dite de la "Vierge avec l'Enfant Jésus" ! On peut voir aussi la "cuisine de Mandrin" et le "puits de Mandrin", tandis que haut sur les rochers, voici son poste d'observation, son pigeonnier, son jardin...

La "chaise de Mandrin" serait assez vaste pour y installer l'immense Gargantua, et qui voudrait s'y asseoir devrait se procurer des échasses hautes de 15 m ! De même son tombeau rocheux serait apte à recevoir un cyclope... C'est dans une caverne supérieure qu'il installa son trésor dans un rocher de grande taille: le "coffre-fort de Mandrin". Et ça ne suffit pas ! Bien que Mandrin ait été capturé loin d'ici, les conteurs trouvèrent sans doute indigne de lui d'être tout simplement tombé dans une embuscade. Ignorant délibérément le lieu de la prise, ils firent alors intervenir une sorcière gardienne de la grotte qui, pour toucher une prime, n'hésita pas à trahir le bandit-héros !

Deux siècles de récits écoutés lors des longues veillées d'hiver ont non seulement transformé un brigand en un individu vénéré, mais en ont fait également un surhomme, un être de légende...

3. AU XVIII^e SIECLE

UNE SAVOYARDE INSTALLEE DANS UNE CAVERNE

LISAIT L'AVENIR DANS LA FUMEE...

Utilisé déjà par les Romains, amélioré par Charles-Emmanuel II de Savoie, le pittoresque défilé des Echelles, long de 800 m. environ entre deux hautes parois de rocher, était considéré, avant l'annexion, comme un portail marquant la frontière franco-savoyarde.

Dans toute cette région s'ouvrent un grand nombre de cavernes fort curieuses tant au point de vue géologique et géographique qu'en ce qui concerne le folklore et l'histoire. Ces grottes appartiennent à un important réseau hydrologique qui draine les eaux du massif du Mont-Beauvoir et du plateau de La Ravoire jusqu'à leur résurgence dans les gorges du Guiers-Vif. Cet immense collecteur qui représente plusieurs kilomètres de galeries, dont beaucoup restent encore à découvrir, est pénétrable en divers points dont la grotte des Echelles, la Goule-Noire, la grotte Perret ou Fontaine-Noire, le Trou-du-Diable, la Bouche-du-Four... D'autres cavités moins importantes, existent également dans cet endroit qui fut autrefois très redouté à cause de cette quantité d'entrées souterraines le mettant en communication avec des forces mystérieuses jugées alors particulièrement maléfiques.

Selon une ancienne croyance, la Fontaine-Noire d'où s'échappe le torrent souterrain qui alimente le village de Saint-Christophe, est le lieu où fut foudroyée dans des conditions dramatiques une vieille sorcière... Conformément au vieux mythe des sources personnifiées par une fée, l'imagination populaire a installé près de la Fontaine-Noire un personnage fabuleux qui, au XVIII^e siècle, va prendre la figure d'une vieille femme née à la fin du siècle précédent et qui joua un rôle dans la vie du célèbre contrebandier Louis Mandrin.

Cette femme, la Boscotte, habitait une caverne de ce défilé et passait la plus grande partie de son temps à récolter des plantes médicinales dans la montagne. Elle les faisait sécher et mettait

de côté certaines herbes aromatiques qui lui étaient utiles dans ses pratiques divinatoires: on assurait qu'elle était capable de prévoir l'avenir avec beaucoup de précision en lisant la destinée dans la fumée dégagée par ces plantes déposées sur un brasero ardent.

Elle était généralement crainte et la rumeur publique l'accusait des pires maux. L'historien Antoine Baton ("Les grottes des Echelles") nous dit que les paysans la rendaient responsable des accidents dont pouvait être victime le bétail, tout comme des inondations ou de la sécheresse nuisant aux cultures. Cependant cette réputation ne l'empêchait pas de recevoir bien des clients désireux de connaître leur destin... C'est ainsi qu'au début du mois de mai 1755 Louis Mandrin vint la consulter dans sa grotte. Jetant une poignée de ses plantes magiques sur son feu, elle scruta attentivement l'épaisse fumée qui s'en dégageait. Antoine Baton imagine la prophétie telle qu'elle dut la dire: " - Redouble de vigilance, mon fils, tu vas être trahi dans quelques jours... Je vois une femme jeune et jolie... Elle écrit, elle plie le message... Malédiction ! Je ne vois plus rien ! ... Si ! des soldats du roi ! Mon fils, tu es perdu ! Le message est une dénonciation..." Le feu s'éteignit par degrés. La sorcière, le regard perdu, n'avait pas bougé: on aurait dit une statue de pierre..."

Troublé par ce qu'il venait d'entendre, Mandrin donna à la vieille devineresse une bourse pleine de pièces d'or à l'effigie du roi de France, puis repartit, confiant malgré tout en son étoile... Quelques jours plus tard, il était appréhendé, avec son lieutenant Jean d'Huet, par les soldats de La Morlière, un policier du roi de France. Les deux hommes subirent à Valence le supplice de la roue et furent ainsi exécutés le 26 mai 1755. La Boscotte fut soupçonnée par beaucoup de gens d'avoir trahi Mandrin... On la trouva morte quelques années plus tard auprès de la Fontaine-Noire, sur les lieux où elle invoquait les forces mystérieuses. Elle avait été foudroyée au cours du violent orage qui éclata cette nuit là...

4. CHERCHEURS D'OR ET FAUX-MONNAYEURS DANS LES CAVERNES DU SALEVE

Les grottes ont souvent attiré les chercheurs d'or et on peut se demander pourquoi car la plupart d'entre elles s'ouvrent dans des roches calcaires ne renfermant pas ce précieux métal. Mais, dans l'esprit de beaucoup de gens, une grotte s'apparente souvent à une mine dont les galeries s'enfoncent dans les profondeurs mystérieuses de la terre à la recherche d'un filon. Pour eux, la caverne est une cavité toute préparée par la nature: il n'y a qu'à y pénétrer, puis à creuser ici ou là à la recherche du gisement qui devrait s'y trouver... Et s'il n'y a pas de minerai, n'est-on pas en droit d'y espérer au moins un trésor ? Une grotte n'est-elle pas un endroit rêvé pour la conservation de fortunes ? Or, diverses découvertes viennent parfois à l'appui de ces espoirs !

Sans parler des richesses archéologiques qui intéressent surtout les spécialistes, il est de fait que des magots d'âges divers ont été quelquefois dissimulés en ces lieux à la suite de troubles, de révolutions ou d'invasions. Il est arrivé également que des voleurs aient utilisé de ces endroits que la superstition populaire faisaient soigneusement éviter à une multitude d'habitants craignant d'y rencontrer le Diable et ses maléfices !

Nombreuses sont les légendes se rapportant à l'existence de biens ainsi cachés et que l'imagination assimile généralement à de l'or, que ce dernier y soit dissimulé sous forme de monnaies, de lingots ou de minerai. Et le Salève, avec ses nombreuses grottes, occupe là une bonne place !

Dans la Grande-Gorge, au pied d'une paroi du haut de laquelle tombe une petite cascade dite "Moulin de l'Isère" (probablement pour "isé", vieux mot patois désignant l'oiseau) se trouve une grotte qui fut habitée à l'âge du Bronze comme l'indiquent des fouilles pratiquées en 1872 par le Dr Roussel et l'archéologue genevois Thioly. A l'époque romaine, elle servit, pense-t-on, de retraite cachée à des pillards car on y a récolté des poteries et des objets de bronze

"produits du pillage de quelque opulente villa romaine". On y trouva également, sous un mètre d'épaisseur d'alluvions, une lampe d'église avec sa suspension à trois chaînettes de laiton. Selon E. Thury, il s'agirait là des restes d'un butin qui fut plus riche et qui dut être emporté ultérieurement. Avant l'annexion de la Savoie par la France (1860), cette grotte servait d'abri bien dissimulé aux contrebandiers qui franchissaient ce passage vers la frontière.

En 1853, une porte y fut placée par un M. F. Juilliard afin d'y enfermer des provisions et l'attirail qu'il y laissait, mais cette fermeture avait disparu lorsque débutèrent les recherches du Dr Roussel devenu propriétaire de la grotte qui, plus tard en 1888, fut envahie à la suite d'une tempête par une masse énorme de matériaux qui l'obstruèrent en grande partie. L'exemple d'une telle caverne permet d'expliquer sans peine la croyance populaire en des trésors cachés et cela d'autant plus que les ouvriers travaillant aux fouilles sont généralement persuadés que c'est à leur découverte que se livrent les archéologues, des hommes à leurs yeux suffisamment instruits et malins pour en détecter l'existence...

C'est probablement cette conception qui encourage certains à chercher du minerai d'or dans les cavernes. Ainsi, au Salève, de nombreuses cavités furent l'objet de prospections restées, bien entendu, sans résultat. Il est possible aussi que plusieurs de ces prospecteurs aient été également encouragés par la présence d'un minerai de fer appartenant à des dépôts sidérolithiques de l'Eocène et qui furent l'objet, dans cette montagne, d'antiques exploitations: s'il y a du fer, pourquoi pas de l'or, peuvent se dire les gens peu avertis des choses de la mine... Et certains sulfures, telle la pyrite de fer, assez abondants dans la nature, brillent d'un bel éclat semblable à celui du laiton...

Les principales grottes qui ont attiré ces mineurs et où ils ont laissé la trace de leurs travaux, sont notamment celles du Seillon et d'Archamps dite aussi grotte des Trois-Fées. Dans la région du lieu-dit La Varappe, au pied d'une haute paroi, s'ouvre par une galerie étroite mais haute de trois mètres, la grotte du Seillon, sur

le sol de laquelle on peut voir des grains d'hématite roulés par les eaux qui circulaient là autrefois. Assez loin dans cette caverne, on constate les travaux d'élargissement d'un étroit passage : il s'agit là des tentatives d'exploitation de chercheurs d'or qui en furent naturellement pour leurs frais.

Dans les rochers de la Mule existent diverses cavités dont la grotte du Sphinx qui fut habitée aux temps préhistoriques, et la grotte de la Liane. C'est dans cette dernière que pour la première fois en 1865, un jeune Genevois pénétra non sans peine dans l'espérance d'y trouver un trésor, espoir vite déçu...

Bien au-dessus du village d'Archamps, au sommet d'un long pierrier, on arrive à la grande caverne des Trois-Fées. Ici, la tradition locale nous parle d'une famille qui, de génération en génération, cherche de l'or en cet endroit. D'après Moïse Briquet (Echo des Alpes, 1867), ce serait eux qui ont creusé des entailles dans la galerie descendante pour y placer les pieds afin de faciliter leur marche en direction d'un petit boyau en amont et en aval duquel ils ont excavé la roche calcaire à la recherche d'un introuvable filon...

De vieilles légendes assurent pourtant qu'il y a eu au Salève de nombreuses cavités renfermant de l'or ou un trésor soigneusement caché et gardé par des dragons. Or une découverte au moins leur donne raison ! Il s'agit là des grottes situées au-dessus du Pas-de-l'Echelle où les histoires de magot voisinent avec celles de faux-monnayeurs.

Le 5 avril 1801, des gens de Veyrier entendant un bruit suspect dans la montagne, décident d'y monter en compagnie de leur maire, M. Portier. Arrivés près d'une grotte, ils distinguent le bruit de coups sourds frappés à intervalles réguliers. Ils se précipitent à l'intérieur et y découvrent un homme en train de battre monnaie ! Il s'agissait des Batz de Berne portant sur une face l'écusson à l'ours et la légende "Moneta Reipub. Bernensis CR 4", tandis que sur l'autre apparaissait une croix entourée de la devise "Dominus Providebit" et le millésime 1793. On récolta là, précise

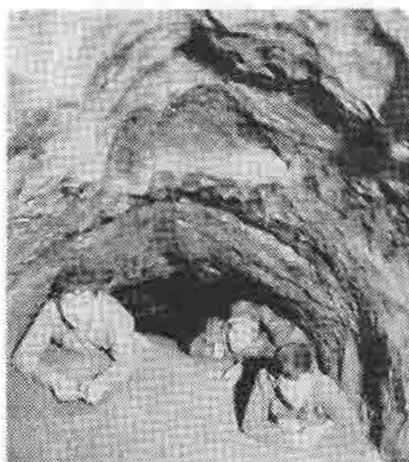
Walter Zurbruchen (Des Faux-Monnayeurs au Travail dans une Grotte du Salève, TG 051 068), 792 pièces terminées ! L'individu, un homme Pierre Poulin, originaire d'Yverne, fut immédiatement arrêté, jugé à Genève (alors chef-lieu du nouveau département du Léman) et condamné à quinze ans de fers. Les pièces frappées étaient en cuivre alors que le Batz de Berne devait contenir 229 millièmes d'argent. Il correspondait à peu de chose près à la pièce genevoise de 6 sols (au cours d'aujourd'hui, la monnaie saisie dans la grotte représenterait une valeur approximative d'un millier de francs). Remarquons ici que les grottes ont souvent attiré les faux-monnayeurs, tel, par exemple, le célèbre Farinet, de Saillon, en Valais, qui en utilisa plusieurs et notamment celle de Salvan où nous avons pu voir, creusées dans le rocher, des excavations destinées à retenir des mardriers.

Mais revenons au Salève, dans la grotte des Faux-Monnayeurs. En 1892 avait lieu la construction du chemin de fer électrique à crémaillère aujourd'hui disparu. Lors des travaux du percement du tunnel du Pas-de-l'Echelle, on installa une forge dans la fameuse grotte. Or, le 11 août 1892, nous dit Walter Zurbruchen, les ouvriers découvrirent là une cachette contenant 1000 à 1200 pièces de monnaie en excellent état ! Elles consistaient en deniers des évêques de Genève des XI^e et XII^e siècles qui avaient dû être dissimulées là vers l'an 1135 à peu près: c'était un véritable trésor dont la valeur de collection était considérable. On a supposé qu'il s'agissait d'une caisse publique dérobée par un malfaiteur qui l'aurait enfouie dans cette caverne où elle a attendu plus de sept siècles et demi avant d'y être découverte...

Et maintenant cette histoire devient rocambolesque. Les ouvriers, persuadés qu'il s'agissait de fausse monnaie à cause de l'affaire Poulin, dispersèrent ces monnaies, les distribuant aux enfants et les jetant même ici ou là (il en a été de même lors d'une importante et récente découverte de monnaies romaines à Féternes, dans la vallée des Dranses, lieu où la légende plaçait également un trésor dans la grotte des Fées de cet endroit...). Puis ces braves gens en échangeaient dans les cabarets: une poignée pour un verre d'absinthe ! Mais on s'aperçut rapidement de leur grande valeur et les "cours" passèrent

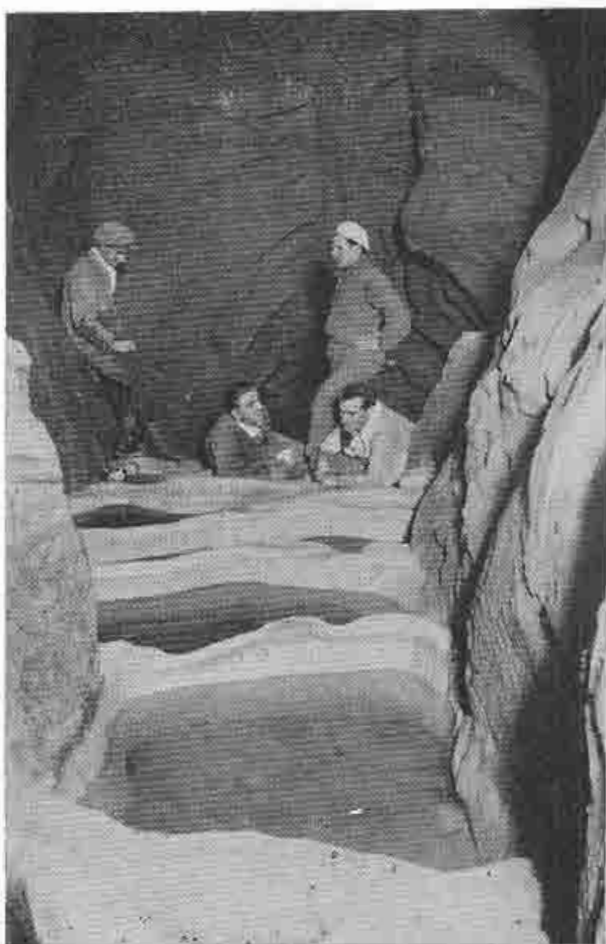
en quelques jours de 3 deniers pour 10 centimes à 1 denier pour 1 franc, puis pour 5 et enfin pour 25 francs ! On les rechercha alors partout avec ardeur, ce qui permit de reconstituer en partie le trésor initial. C'est alors que d'ingénieux aigrefins, voyant la demande augmenter et se souvenant de la grotte des Faux-Monnayeurs, décidèrent d'en fabriquer... et c'est ainsi que des faux deniers ne tardèrent pas à circuler dans les mains des collectionneurs !...

Les légendes des trésors cachés dans les grottes ne sont donc pas toujours de simples contes issus de la pure imagination des montagnards ...



Le « Laminoir » de la grotte d'Archamps. Les chercheurs d'or ont creusé des trous dans la roche sur deux extrémités de cet étroit passage dans l'espoir d'y trouver un trésor...

(Photo J.J. Pittard)



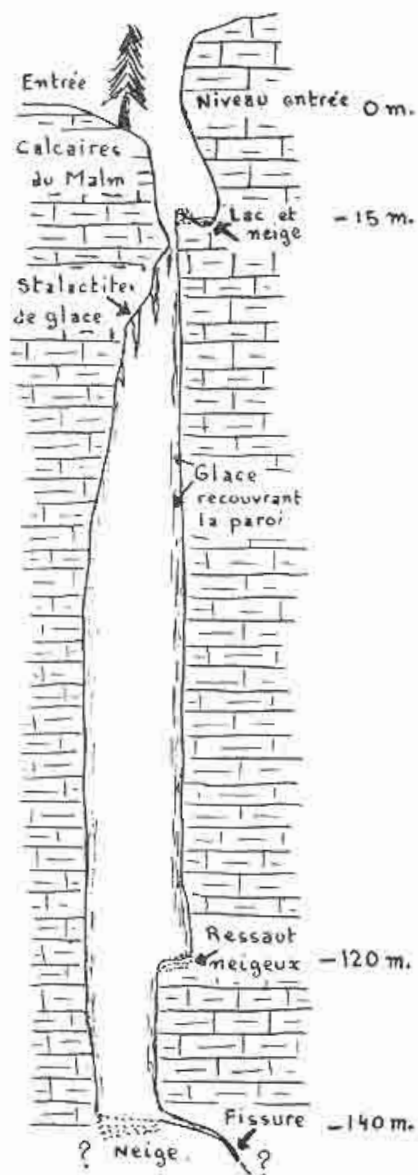
Les bassins (gours) de la grotte d'Archamps renferment parfois des petits cristaux de calcite qui se mettent à briller à la lumière des lampes : sont-ce ces éclats lumineux qui ont intrigué les chercheurs d'or et de trésors ?

(Photo G. Amoudruz)

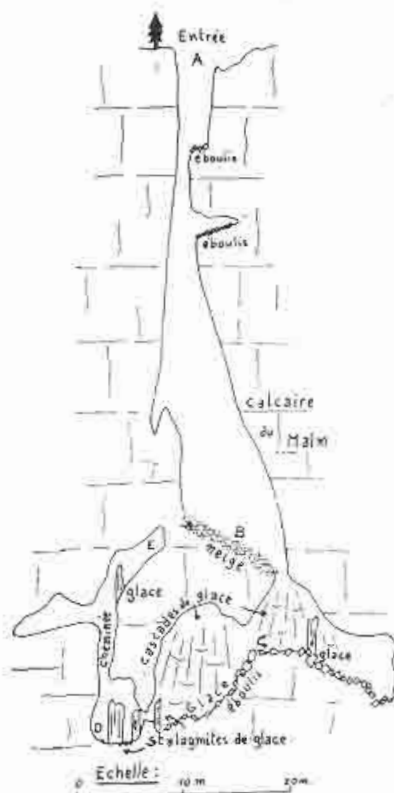
IVe PARTIE

Les refuges du diable dans les grottes savoyardes

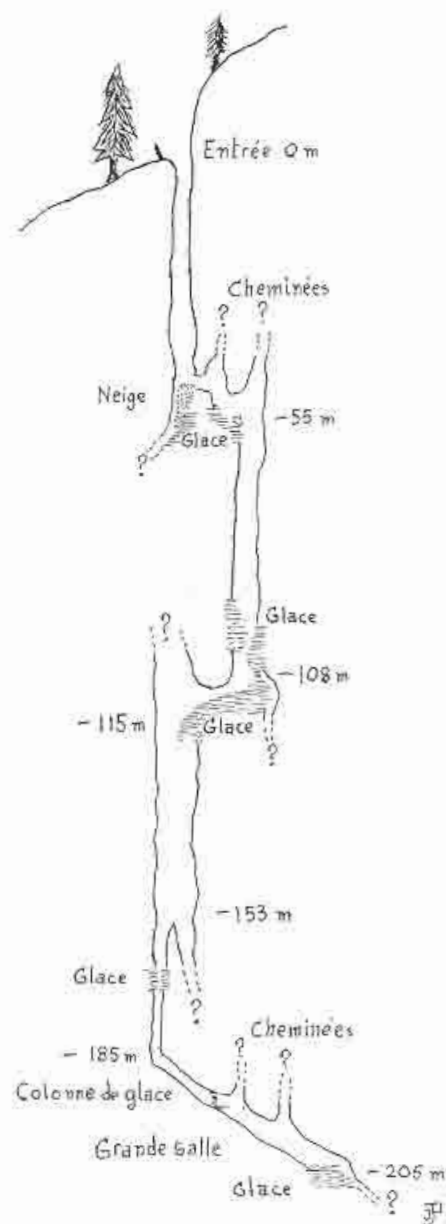
- 1 - Les diables du massif du Mont-Blanc ont regagné leurs grottes.
 - 2 - Les curieuses "Terres Maudites" de Morzine et leurs cavernes.
 - 3 - La poule d'or du diable.
 - 4 - Les forges souterraines de Vulcain à Seythenex.
 - 5 - Le bouc noir de la grotte de Balme.
 - 6 - La Chette et les Loups-garous.
 - 7 - La diabolique vache noire de la Tannaz-des-Boeufs.
-



« Aven René »
Coupe géologique d'après les levés
de Gérard Favre et André Pahud
S.S.S. Genève 1970



« Bois du Viset 18 »
Levé Michel Septfontaine, S.S.S. 1970



GOUFFRE PASCAL. Coupe schématique
d'après les levés Vigny-S.S.S. 070669
(dess. J.J.P. Août 1969)

Le gouffre de la Pointe d'Ireuse ou « Aven René », le B.V. 18 et le « Gouffre Pascal » (commune de Bellevaux) sont des exemples des nombreux abîmes du Haut-Chablais. Jadis objets de terreur, véritables refuges du diable auprès desquels ont évité de passer, ils ont été autrefois le point de départ de nombreuses légendes. L'étude systématique n'en a été commencée que dernièrement par de courageux spéléologues de Genève et de Bellevaux.

1. LES DIABLES DU MASSIF DU MONT-BLANC
ONT REGAGNE LEURS GROTTES ...

Un massif éruptif n'est pas favorable à la formation des grottes telles qu'on en connaît en pays calcaire. Cependant, on peut y rencontrer des fissures plus ou moins larges et profondes, des abris sous-roche et des chaos de rochers à l'intérieur desquels existent souvent des cavernes parfois assez grandes, dues à l'entassement irrégulier des blocs qui ont laissé des vides entre eux. C'est dans un souterrain de ce type que le célèbre faux-monnayeur valaisan Farinet avait installé un atelier près de Salvan.

Ces antres, ainsi que les vastes excavations que l'on trouve souvent à la base des glaciers, de même que les gouffres formés par leurs crevasses, n'ont pas été sans influencer le folklore régional: les habitants de ces montagnes ont bien des légendes à raconter, parmi lesquelles beaucoup se rapportent à la présence de ces grottes. Des trésors y sont cachés et que l'on ne peut découvrir que sous certaines conditions irréalisables... La voevre (ou vouire), un oiseau fabuleux qui se nourrit de l'or des gisements alpins, y niche... Des fées, naturellement, y habitent... et des diables aussi !

Autrefois, les grands massifs alpins apparaissaient inaccessibles, même aux populations qui en habitaient les abords. N'oublions pas que c'est grâce à Rousseau, puis à de Saussure, que les Alpes ont commencé à susciter de l'intérêt. La montagne, avec ses tempêtes, ses avalanches et ses éboulements faisait peur aux hommes. Il arrivait qu'on se perde dans les neiges ou dans le brouillard et parfois des maisons, sinon des villages entiers, étaient la proie de torrents en furie. Les sommets déchiquetés par les éléments étaient donc le pays par excellence des démons dont les demeures se trouvaient dans les anfractuosités des rocs. Mais ces démons occupent aussi volontiers les grands pâturages et les hautes vallées où ils exerçaient leurs maléfices sur les habitants terrorisés...

Dans nos hautes vallées, les prêtres étaient habilités à

prononcer des exorcismes destinés à chasser ces esprits malfaisants et à les obliger à se confiner en des territoires déserts, improductifs, malfamés ou inaccessibles. On les retrouve ces endroits, on peut les situer sur les cartes: ce sont généralement les lieux-dits "Malva", "Mauvais-Pas", ou "Malpas", les "Confins", les "Fins", les "Terres-Maudites", les "Monts-Malais" (ou "Malets"), les "Monts-Maudits", etc. Obligés de rester en ces lieux peu hospitaliers, les diables se vengent en faisant rouler des rochers sur les rares passants qu'ils cherchent aussi à égarer en dissimulant leur route sous un voile de brume... On comprend dès lors pourquoi tant de chapelles destinées à rassurer et à protéger les voyageurs ont été édifiées le long des passages au travers de ces montagnes hostiles que seuls moines et pèlerins n'hésitaient pas à franchir.

Aujourd'hui, les moyens de communications modernes ont porté un coup fatal à ces croyances dont il ne reste plus que des légendes que racontent les anciens du pays. Ainsi, dans le massif du Mont-Blanc, de nombreuses anfractuosités étaient habitées par des diables qui terrorisaient les habitants. Un vieux berger du Val Veni a dit un jour leur histoire à Emmanuel Berreau, un folkloriste valaisan:

"... Marchant péniblement, un pèlerin venait de Pré-Saint-Didier pour apporter la foi dans le coeur de nos rudes montagnards. Un grand silence régnait partout. Soudain, un bruit assourdissant de tonnerre et un éboulement épouvantable se produisit. Des blocs immenses roulèrent et semblèrent se précipiter sur le saint homme qui, appuyé sur son bâton, continuait calme et serein sa route en chantant des psaumes. Les blocs sifflaient autour de lui, mais s'arrêtaient à ses pieds, sans même les effleurer...

"Du haut de la montagne infernale des cris sinistres saluèrent le miracle ! Puis, second miracle, de la neige, image de pureté, se mit à tomber du ciel pourtant bleu, ce qui irrita d'autant plus les diables qu'elle éteignit leur feu. Ils regagnèrent alors leurs demeures infernales dans les cavernes uniquement éclairées par la lueur de leurs yeux qui tourmentent tellement les âmes perdues. La montagne maudite, de noire qu'elle était, se recouvrit d'un épais manteau blanc brillant au soleil de mille reflets et de jeux de

lumières scintillantes. En cet endroit, seule, pour rappeler l'abominable période diabolique, se dresse sombre et menaçante la périlleuse Aiguille-Noire de Peuterey, dernière demeure de quelques mauvais esprits..."("Nouvelliste Valaisan", 12 01 70).

Avec des variantes, on peut entendre bien des histoires semblables dans nos Alpes, mais on ne passe plus pour des audacieux téméraires ou de saints personnages lorsqu'on traverse des terres maudites: les diables, de nos jours, restent cachés au fond de leurs cavernes, ayant cédé leurs droits et leurs pouvoirs aux phénomènes naturels et aux météorologistes...

2. LES CURIEUSES "TERRES MAUDITES"

DE MORZINE ET LEURS CAVERNES

Selon la tradition, il fut un temps où tout le pays avoisinant la vallée de la Dranse de Morzine était hanté par des hordes de diables malfaisants qui y entretenaient terreur, discorde et désordre. La légende ajoute que les curés de Morzine, qui desservaient cette paroisse à une époque déjà lointaine, ont combattu sans trêve ces esprits méchants. Finalement les prêtres les ont obligés d'aller se confiner dans les rochers les plus arides de la région des Hauts-Forts, région qui, de ce fait, est devenue les "Terres maudites".

Quittons Morzine et remontons le vallon des Ardoisières. Nous allons maintenant suivre le sentier qui conduit au col et qui va nous mener au chalet dit le "Crot-au-Chien". Sur la droite, s'ouvrant au bas d'une petite paroi dans les lapiaz de la montagne des Hauts-Forts, voici la tanne des Efay, dite aussi des Efayes ou encore des Fées.

Elle débute par une fissure dans la roche, puis se continue souterrainement pendant 146 mètres en galerie descendante, recoupée de ressauts et de petits puits. Avec ses couloirs secondaires, cette grotte atteint une longueur totale de 200 mètres et se termine par une salle assez vaste. Mais on ne peut pas toujours y entrer facilement, car bien souvent de la neige en bouche l'orifice et parfois on ne peut y pénétrer qu'en se glissant dans l'étroit espace resserré entre la neige et le rocher: un gîte idéal pour les diables de Morzine...

Un peu en dessous de cette caverne, au fond d'une fissure du lapiaz, se trouve la "Source-à-Pierre" qui ne tarit jamais: c'est le seul endroit de ce territoire où l'on peut trouver de l'eau en période de sécheresse.

Non loin de là, nous dit le spéléologue Georges Amoudruz, dans la partie de la montagne qui domine le pâturage du Crot-au-Chien

(terme qui signifie le "Creux-du-Chien") et non loin du chemin qui conduit au col, on peut voir un autre refuge de ces esprits mauvais: c'est un gouffre, la "Tanne-des-Sonailles", dont l'entrée est protégée par une voûte qui en dissimule l'accès.

Cet aven débute par une fissure et se termine par une chambre ovale ayant 6 mètres de longueur dans sa plus grande dimension et dont le fond est occupé par un pierrier. Les dix premiers mètres du parcours descendent en biais et conduisent à un grand puits de 30 mètres de profondeur ! L'eau glacée de la fonte des neiges descend en cascates dans cet antre, ce qui est fort désagréable pour les explorateurs.

D'autres gouffres verticaux s'ouvrent dans cette partie de la montagne fissurée de lapiaz. Citons notamment la "Tanne-des-Grelots" (ou des Grelots) qui, assez proche de la précédente caverne, s'ouvre dans la crête, tout près du col aboutissant au lieu-dit "en Arare". Son entrée donne dans un petit tunnel horizontal. Si l'on pénètre dans ce dernier, il faut faire attention et être fort prudent car son extrémité se termine traîtreusement par un abîme qui, au dire des gens du pays, serait très profond...

C'est à la pluie et aux eaux de ruissellement que l'on doit la curieuse architecture des lapiaz de ces "Terres maudites". Chargée dans l'air d'acide carbonique, la pluie agit au cours des siècles par lente dissolution de la roche, un calcaire compact. Ce dernier, primitivement diaclasé par des mouvements orogéniques, a été ainsi parcouru par un fin réseau de très petites fentes: le phénomène de dissolution a été orienté par ce réseau, ce qui explique la régularité de certains lapiaz.

Ainsi, c'est au cours des millénaires que la "douce pluie" a pu graver profondément le calcaire, y dessiner de ravissantes cannelures, tailler de fines ciselures, creuser des fissures et même ouvrir des tranchées... Si de tels terrains sont extrêmement pittoresques, ils ne donnent, par contre, que de bien maigres pâturages, souvent décalcifiés, des "Terres maudites"...

3. LA POULE D'OR DU DIABLE

En Haute-Savoie, comme en beaucoup d'autres pays, le diable habite dans de nombreuses cavernes d'où il sort de temps en temps pour essayer de se procurer des âmes.

Pour beaucoup de gens, la grotte synthétise dans leur esprit le paganisme, le fantastique et le religieux. Et il n'est pas toujours nécessaire que l'anfractuosité soit nettement, topographiquement désignée, surtout si dans la même région il en existe plusieurs: la caverne démoniaque n'intervient alors que comme un mythe et n'a donc pas nécessairement d'existence propre car face à des rochers percés de nombreux abris, les phantasmes n'ont pas besoin de support précis.

C'est notamment le cas dans les Gorges du Fier où les eaux de ce sauvage torrent descendu des Alpes de Savoie ont creusé de nombreuses marmites, cuves parfois gigantesques ou très profondes. Dans ces endroits, les parois de rocher qui furent vivement taraudées par les eaux présentent des excavations aux formes et aux dimensions diverses: c'est dans ce fantastique paysage de légende que le diable a élu domicile.

Cependant, par ici, avant que ces gorges alors inaccessibles soient aménagées, en 1869, pour le tourisme, il n'y avait que de rares passants pour hanter ces parages, donc peu d'occasions pour Satan de se procurer les âmes convoitées... Mais le temps ne compte pas pour ce personnage mythique à l'inlassable patience !

Au Moyen Age, cette région qui a Lovagny pour centre (on y voit encore les vestiges d'un prieuré du XIIe siècle), avait un grand intérêt militaire, aussi y trouve-t-on de nombreux châteaux dépendant autrefois de la Châtellenie de Pontverre. Les Pontverre furent en effet l'une des familles féodales les plus puissantes de Savoie. Leur château de Chavaroche, visible encore à l'ouest de Lovagny, perché au-dessus du tunnel du chemin de fer, et celui des Rochers, dont les ruines dominant les Gorges du Fier, complétaient, avec le très beau château de Montrottier construit sur un mamelon isolé

entre la Grande-Fosse, un lit aujourd'hui abandonné du Fier, et le cours actuel de ce torrent, ainsi que le château du Petit-Grésy, les défenses stratégiques de ces lieux alors très importants.

Les ruines de l'antique château des Rochers (XIII^e siècle), ensevelies maintenant sous le lierre et les buissons, dominent la rive gauche du Fier. C'est là, dit-on, que le diable en quête d'un compagnon vient se promener chaque année durant la nuit de Noël.

Si par hasard quelque passant s'y aventure, il l'aborde fort aimablement et lui propose une partie de quilles, un jeu bien inattendu une pareille nuit et dans des parages aussi étranges que sinistres...

Le voyageur inquiet et fortement intrigué hésite, mais l'enjeu est une splendide poule en or massif, une véritable fortune qui scintille doucement à la lumière de la lune et du ciel étoilé: ça vaut vraiment la peine d'essayer une partie...

Il se laisse finalement tenter, le pauvre passant, joue avec ce riche et original inconnu aux manières si avenantes. Il ne tarde pas à perdre (naturellement c'était prévu !) et pleure sur le trésor envolé... Alors son redoutable partenaire le prend aimablement par le bras, comme pour le consoler, et l'entraîne tout doucement dans une des grottes du Fier où, assure-t-on, il possède un pied à terre: et voici, à cause de son amour pour l'or, une âme perdue et dont les gémissements seront à tout jamais étouffés par le tumulte des eaux qui se précipitent entre ces noirs rochers...

4. LES FORGES SOUTERRAINES DE VULCAIN

A S E Y T H E N E X

Non loin de Faverges, à droite de la route qui monte au col de Tamié, nous trouvons le village de Seythenex qui a donné son nom à des curieuses grottes et à une cascade qui occupe le fond d'un cirque où elle descend du haut d'une quarantaine de mètres. Deux cavernes s'ouvrent là et la plus grande, longue de 400 m. environ, est éclairée à l'électricité. Les touristes qui viennent la visiter parcourent environ 200 m. d'une galerie étroite de près de 2 m. de hauteur et dont la largeur dépasse rarement 1 m. Cette galerie est dotée de quelques ramifications supérieures auxquelles on accède par des échelles métalliques scellées dans la roche. Le visiteur arrive enfin devant un effondrement qui arrête sa course et au travers duquel on entend le murmure plus ou moins fort d'un ruisseau souterrain. Au delà de cette barrière, le spéléologue peut encore parcourir un long et pénible laminoir ne conduisant à rien de bien intéressant: ces grottes sont dépourvues de concrétions...

Bien avant que l'on procède aux aménagements touristiques en 1904, les gens du pays attribuaient à ces souterrains des longueurs extravagantes. Louis Revon rapporte ("Revue Savoisienne", 1875) qu'en 1875 un M. Serrand pénétra dans les "corridors interminables" de Seythenex et qu'il y découvrit un squelette ayant à ses côtés une lanterne. On pensa que le malheureux avait dû se perdre dans ce ténébreux labyrinthe alors qu'il cherchait un trésor gardé par des esprits malfaisants. Le Diable, en effet, possède des biens dans cet endroit dénommé aussi la Forge-de-Vulcain.

Ce nom se rapporte généralement à la caverne la moins profonde, mais dont la voûte haute d'une cinquantaine de mètres, la forme et les dimensions de la gueule lui ont valu cette appellation. Les grottes s'ouvrent à gauche d'une cascade qui s'échappe d'une fissure et qui va s'écraser bruyamment dans des rochers, ensemble qui fait également partie de la Forge-de-Vulcain. Le bruit de l'eau, les échos et les murmures souterrains ont fait beaucoup pour accréditer l'idée que des cyclopes travaillent en cet endroit.

Il n'est pas étonnant que la supposition de la présence d'une force mythique y ait pris naissance: nous ne sommes pas loin de Faverges. Or, autrefois, et dès le XIIe siècle, époque où ce lieu se nommait "Fabricae", il existait là des fonderies et de célèbres forges de cuivre et de fer. Ces industries utilisaient des martinets, c'est-à-dire de gros marteaux mus par la force hydraulique au moyen d'une roue à cames. Le bruit de la chute d'eau nécessaire au mouvement de cette machine, tout comme celui du travail de la forge était assimilable au tintamarre produit par une cascade et par des gouttes d'eau tombant de haut dans une nappe souterraine: il était donc facile d'imaginer des personnages légendaires s'occupant à façonner le fer au sein de la terre...

Au temps des Romains, le patron des forges était Vulcain, l'Héphaistos des Grecs. Le feu qu'il représente est l'élément bien-faisant qui, en permettant à l'homme de travailler les métaux, a fait progressé la civilisation. Aussi Héphaistos apparaissait-il comme le forgeron divin, le dieu artisan qui a créé des oeuvres admirables et enseigné les arts mécaniques aux hommes. Les Romains imaginaient également Vulcain comme le dieu de la foudre, du soleil et des incendies, tout comme aussi une des divinités du foyer et le représentent en compagnie du marteau, des tenailles et de l'enclume, attributs venant déjà de la Grèce.

Plusieurs siècles après la christianisation du pays, le patron de tous les ouvriers faisant usage du marteau fut saint Eloi (né en 588 à Chatelac, près de Limoges, mort à Noyon en 659). Cet habile orfèvre, nommé maître de la monnaie par Clotaire II, travailla également pour Dagobert Ier, bâtit aussi des hôpitaux, fonda des monastères et convertit les païens des régions de Gand et de Courtrai. Partout alors, les chrétiens luttèrent contre les divinités romaines qui s'étaient implantées dans nos cités et nos campagnes. Un dieu comme Vulcain devait donc être combattu et cela d'autant plus que travaillant sous terre ses forges étaient parfois assimilées à l'Enfer... Saint Eloi prit donc peu à peu sa place...

Comme les Grecs déjà, les Latins plaçaient les Enfers au centre de la terre et on y accédait par diverses ouvertures telles

que cavernes, lacs et marécages. C'est en ce pays souterrain qu'étaient reléguées les âmes des morts, dans le Tartare destiné aux méchants tandis que les justes habitaient dans les Champs-Elysées. Mais pour la religion chrétienne, ce fut le lieu destiné au supplice des damnés.

Et c'est ainsi que dans certaines régions, les ateliers de Vulcain devinrent des "Forges-du-Diable"...

5. LE BOUC NOIR DE LA GROTTÉ DE BALME

Dans la vallée de l'Arve, à quelques kilomètres en amont de Cluses, sur la rive droite, la célèbre grotte de Balme ouvre dans une paroi de rocher une vaste entrée et deux grandes fenêtres bien visibles de la plaine. Connue depuis bien longtemps (des fouilles ont révélé qu'elle fut habitée aux premiers siècles de notre ère), cette vaste caverne est à l'origine d'étranges légendes et de mystérieux maléfices. Par certaines nuits sans lune la gogue, cette assemblée de sorcières et de sorciers savoyards, y tenait ses assises en présence du diable qui se présentait là sous l'aspect d'un énorme bouc noir.

* * *

Une curieuse hérésie particulièrement tenace, solidement installée dans le Faucigny durant le 15^e siècle y faisait de grands ravages, nous dit l'abbé J.-M. Lavoirel dans son ouvrage historique "Cluses et le Faucigny", paru à Annecy en 1888. Il cite à ce sujet Saint Vincent Ferrier qui écrit à Genève à son général le 17 décembre 1403: "...Je me trouve à présent dans le diocèse de Genève où, parmi plusieurs autres superstitions criminelles qu'il faut combattre, il y en a une fort répandue et déjà consacrée par un ancien usage suivant lequel, tous les ans, après qu'on a célébré la fête du Corps de Jésus-Christ, les peuples s'assemblent de nouveau pour en solenniser une autre, sous le nom imaginaire de "Saint-Orient". Les religieux et tous les curés n'osent plus la combattre publiquement par la crainte des peuples qui, non contents de leur refuser à l'avenir leurs aumônes, attenteraient à la vie du prédicateur..."

De son côté, le R.P. Fodéré, auteur d'une Narration historique et topographique des couvents de Saint-François et monastères Ste Claire érigés en la province anciennement appelée de Bourgogne" (Lyon, 1619), assure que ces hérétiques "estoient des Vaudois (accusation un peu facile pour dénigrer une secte réformée !) et des sorciers et que le particulier lieu de leurs assemblées dites synagogues estoit une certaine concavité que ceux du pays appellent Barne,

qui se trouve dans les rochers de la vallée tirant depuis la ville de Cluses contre la paroisse de Passier, où il y avoit un puits et des sources de fontaines, où ces hérétiques exerçoient leurs sortilèges, et faisoient leurs festins et convives dans un vieil chateau nommé les Rosiers, rière la dicte paroisse de Passier..."

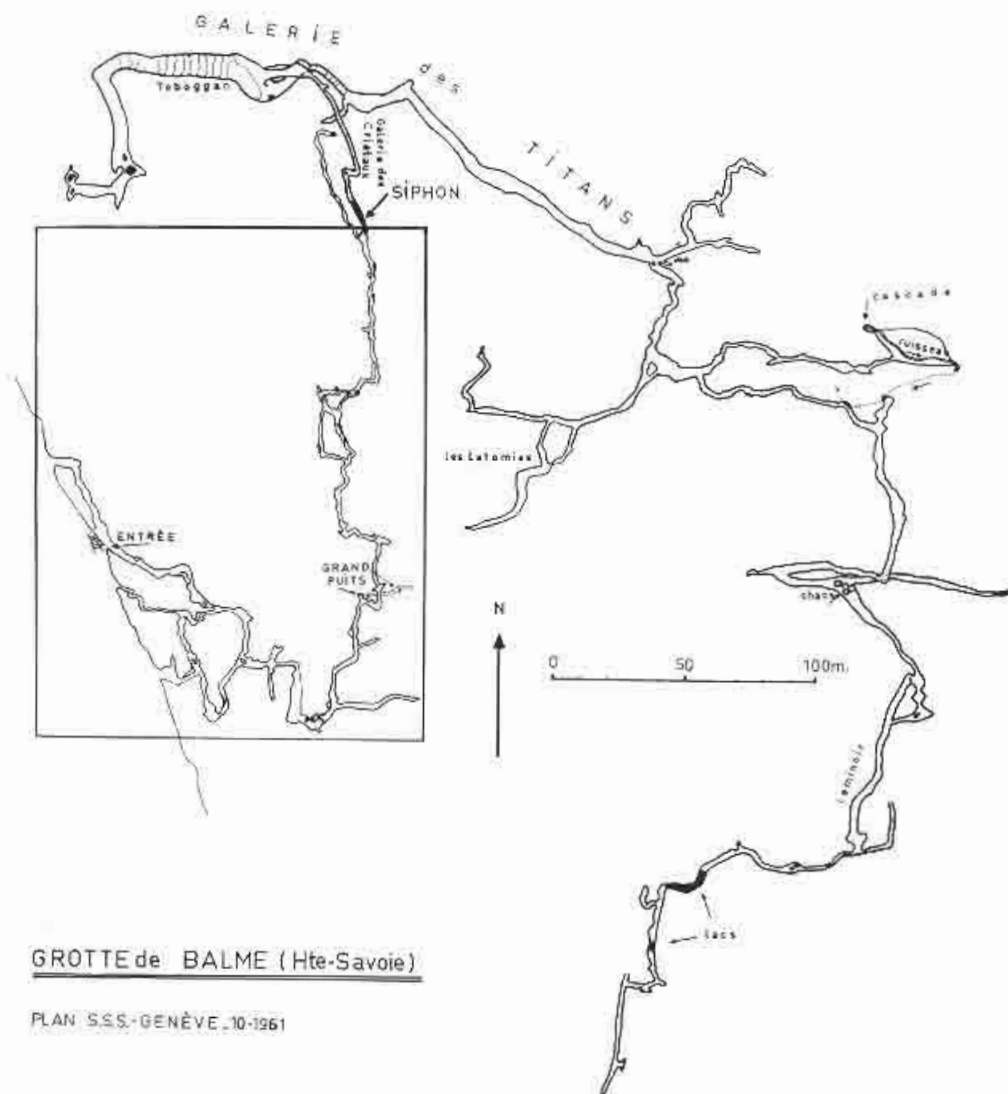
Autrefois, une croyance populaire voulait en effet que cette "Barme", qui n'est autre que la grotte de Balme, communiquait par-dessous la montagne avec le château des Rosiers.

Cette hérésie était, assurent les prêtres, un désordre "horrible, infâme, inqualifiable. Devant les tribunaux, les coupables avouaient avoir renié Dieu, rendu hommage au diable, sous des formes feintes, en fléchissant le genou devant lui, avoir commis des crimes abominables ..." Quelques-uns confessaient même avoir mangé des enfants au cours de ces synagogues (on a, il est vrai, retrouvé les ossements d'une jeune fille au fond du gouffre de la grotte de Balme).

Les adeptes étaient opiniâtres dans leurs croyances. En vain, on leur faisait de longs procès avec tortures à l'appui, en vain on les enfermait dans les souterrains du château de Châtillon, en vain on brûlait ou pendait devant eux leurs coreligionnaires sur la place du château... La peine de mort les attendait, par la potence ou par le feu après le jugement de l'Inquisiteur et leurs biens étaient confisqués au profit du trésor du souverain.

Cette étrange hérésie motiva l'établissement des Cordeliers à Cluses en 1471, ces moines ayant pour mission d'essayer de l'extirper. Mais ces assemblées, ces gogues ou synagogues, n'en continuèrent pas moins à exister et à se tenir dans de nombreuses cavernes de la Savoie... et cela, dit-on, jusqu'au début de notre siècle... A Balme, ces "assemblées maudites" se tenaient sous la présidence du diable personnifié assurait-on par un terrible bouc noir.

On attribuait naturellement aux membres de ces assemblées tous les méfaits possibles, accidents graves, épizooties, incendies, épidémies dont notamment la peste, terreur des populations. Cette



Les nouvelles découvertes de 1961. Le plan, à l'intérieur du rectangle, représente la partie connue jusqu'alors, partie dont le relevé topographique avait été fait par le professeur Le Royer en 1897.

dernière se répandit à Cluses à plusieurs reprises, en particulier en 1580 et en 1613, faisant de très nombreuses victimes. L'épidémie la plus grave eut lieu en 1619 et débuta le 27 juillet de cette année là par la mort de Pierre de Balme: quand on l'ensevelit, on trouva son corps "tacqueté de taches noires et assez larges". Ce fut l'effroi et le clergé se contenta d'accompagner de loin le cercueil au cimetière sans le laisser entrer dans l'église. La maladie se propagea rapidement, faisant de plus en plus de morts dans la petite cité dont 120 personnes dans les seuls mois de septembre et d'octobre...

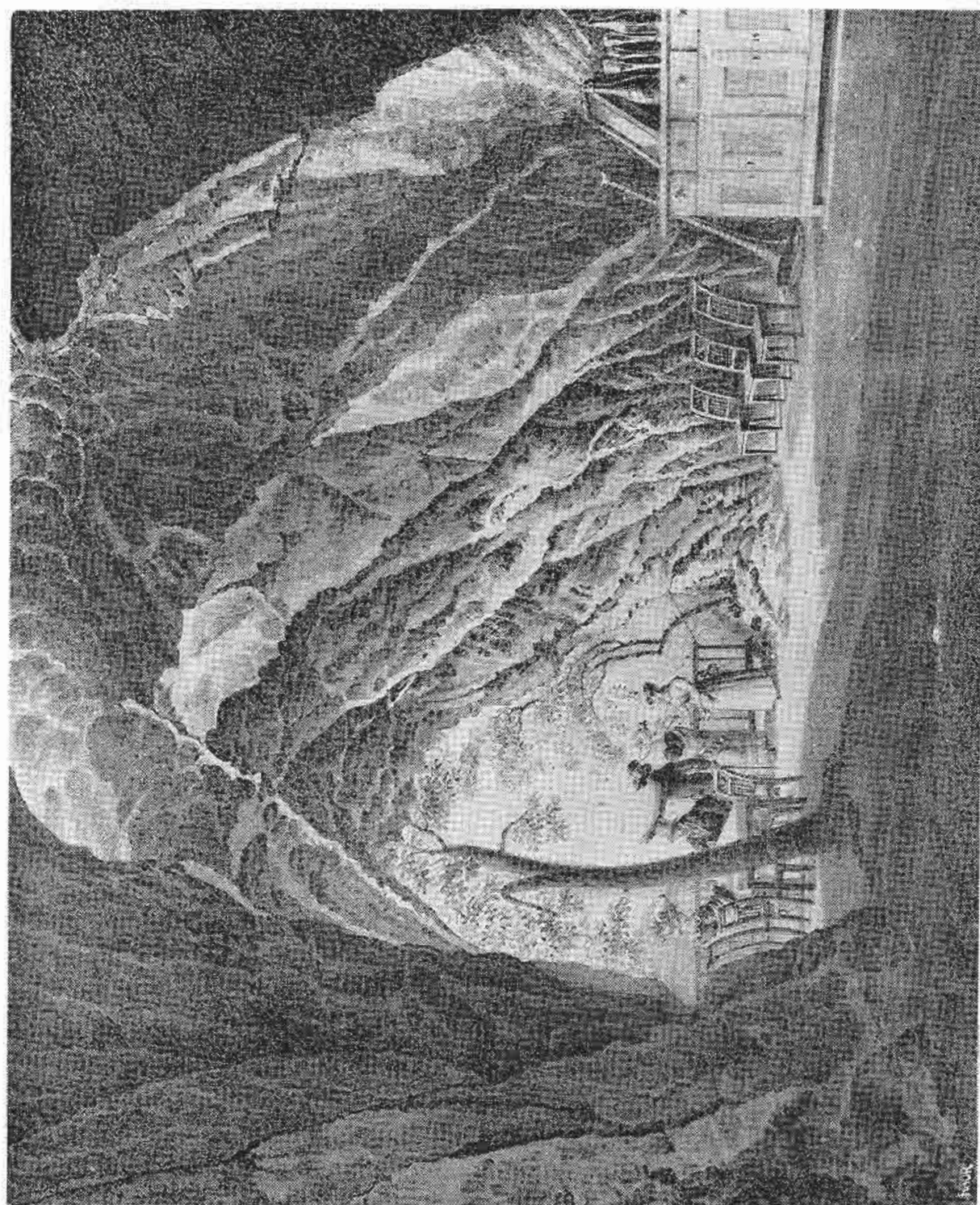
Pour éviter la contagion, les autorités prirent des mesures consistant à empêcher les rassemblements en lieux fermés et tout spécialement dans les églises, à ceinturer la ville de gardes et de soldats pour surveiller et même pour interdire le trafic des voyageurs. Pour essayer d'enrayer le fléau on eut recours à de vieilles coutumes superstitieuses qui devaient, pensait-on, neutraliser les maléfices et autres diableries que le peuple estimait venir de la grotte de Balme dans laquelle s'assemblaient toujours sorciers et sorcières sous la direction du bouc noir. C'est ainsi qu'à Cluses, et plusieurs fois, on entoura l'église et ses communs avec un "cha-pelet de cyre", soit un immense rat de cave, cette sorte de mince bougie en cire qui brûle fort lentement. Certains s'étaient bien rendu compte que l'épidémie était arrivée de l'étranger, transmise par des éléments de l'armée, des vivandiers revenus de lointaines contrées. Mais pour la population, il était plus simple de penser que les responsables des malheurs ne pouvaient être que les "hérétiques" se terrant dans les cavernes...

A part la peste et les guerres entre Sardes et Français, Cluses fut également la proie de plusieurs grands incendies qui l'anéantirent presque complètement mais dont cette ville se releva chaque fois avec courage. On comprend mieux pourquoi des cérémonies d'exorcisme eurent lieu dans la grotte de Balme pour en éloigner les démons souvent rendus responsables de bien des misères qui atteignirent cette cité et ses environs: dans ses "Voyages dans les Alpes" de Saussure fait allusion à un essai de conjuration du malheur qui se passa vers 1700 dans cette caverne.

C'est notamment au début du XVIII^e siècle qu'une telle cérémonie eut lieu au milieu de cet infernal souterrain, à l'endroit où s'ouvre un gouffre, le "Grand-Puits", repaire de l'abominable animal. H.-B. de Saussure, le premier explorateur scientifique de cette cavité dans laquelle il entra le 26 juin 1764, eut la bonne fortune de trouver à Cluses un vieillard qui était le dernier survivant d'un groupe de douze bourgeois de cette ville ayant décidé d'exorciser la grotte, mais qui y étaient également attirés par la cupidité car une légende parlait alors d'un trésor gisant au fond du Grand-Puits; tout en cassant le diable, on récolterait de l'or...

"... Il me dit que cette grotte étoit depuis long-tems connue dans le pays, que sa porte située au milieu d'un rocher escarpé, étoit d'un accès difficile; mais que dès qu'on y étoit parvenu, on entroit sans aucune difficulté dans une grande galerie qui pénétrait dans la montagne à une très grande profondeur; que cette galerie se divisoit en d'autres, et qu'on pouvoit les parcourir toutes sans danger: que seulement il falloit se garder d'un trou ou d'un puits, profond de plus de 600 pieds, dont l'ouverture se trouvoit au milieu du sol de la plus grande de ces galeries.

"Il ajouta, que c'étoit dans ce puits qu'il étoit descendu lui sixième, pour y chercher un trésor qui devoit s'y trouver suivant une ancienne tradition, confirmée par le bruit que rendoient les pierres qu'on y jettoit; car ces pierres, après avoir souvent frappé à droite et à gauche les parois tortueuses du puits, tombaient enfin sur quelque chose qui rendoit le son d'un monceau d'or ou d'argent monnoyé. Que déjà avant eux, diverses personnes avoient tenté de s'y faire dévaler avec des cordes; mais que dès qu'elles étoient à une certaine profondeur, un Bouc noir s'élevoit du fond de l'abîme, leur mordoit les jambes et les contraignoit à se faire bien vite remonter: que pour écarter cet infernal gardien du trésor ils s'associèrent douze bourgeois de Cluses, firent provision de reliques et de cierges bénis, mirent un arbre en travers sur l'orifice du puits, et six d'entre eux, soutenus par des cordes et dévalés par les six autres, descendirent avec ces saintes armes sans accident au fond du puits.



La grotte de Balme au XVIII^e siècle. Un café-restaurant y avait été aménagé et on peut voir là le fameux cor des Alpes dont la curieuse histoire a été relatée par Georges Amoudruz.

"Mais ils n'y trouvèrent que des cailloux brisés qui rendoient ce bruit trompeur, deux bracelets de cuivre et quelques ossements de Chamois, Que cependant à force de chercher ils avaient aperçu au fond du puits, un trou ou un passage très-étroit, par lequel ils avaient pénétré dans une espèce de salon spacieux, dont une moitié sous l'eau et le reste à sec; mais sans apercevoir la moindre trace de trésor; ensorte qu'ils étoient revenus bien confus, et avaient eu à leur retour la mortification d'essuyer les huées de toute la ville qui étoit allée à leur rencontre. Je lui demandai si cette salle profonde lui avoit paru faite de main d'homme; il me répondit qu'il le croyait ainsi, qu'ils avaient même vu un instrument de musique, semblable à un violon sculpté en relief sur le roc qui formoit un des murs de cette salle, et même des couleurs passées par dessus la sculpture.

"Ce bon vieillard me fit ce récit avec tant de simplicité et une si grande apparence de bonne foi, que j'aurois de la peine à le révoquer en doute. Il ne me dissuada point de visiter la caverne, mais il s'opposa fortement au désir que j'avois de me faire caler dans le puits; il me dit que c'étoit une entreprise très périlleuse, parce que la corde frottant contre les parois tortueuses du puits, se limoit et risquoit de se rompre, et qu'eux n'avaient échappé à ce danger qu'en employant de très gros cordages qu'ils avaient fait faire exprès, et dont je ne trouverois point à Cluse. Je fus fâché d'être obligé de renoncer à la vue de cette salle et de ce violon, mais je me rendis au conseil du vieillard, qui étoit pour moi une seconde Sibylle. Au défaut de flambeaux, je fis provision de cierges, et j'allai au village de Balme chercher un guide que le vieillard m'avoit lui-même indiqué..."

* * *

Le Diable sous la forme d'un bouc noir, des assemblées de sorcières, des bracelets de cuivre et des os de chamois, il n'en fallait pas plus pour engager le spécialiste du folklore savoyard à descendre dans le mystérieux puits !

Et c'est ainsi qu'en 1931 Georges Amoudruz, président du groupe des "Boueux" prédécesseur de la Société Suisse de Spéléologie, accompagné de MM. Buri, Tonella, Montandon et Maire, se rendit à Balme avec un lourd et embarrassant matériel d'entrepreneur (les légères échelles métalliques en élektro n'existaient pas encore). Ayant arrimé leurs engins, nos hommes descendent lentement dans le gouffre profond de 70 m... Quelques mètres avant d'arriver au fond, ils ont la surprise de découvrir dans une bouteille une carte de visite au nom d'Alexandre Le Royer, docteur ès sciences et maître de physique au Collège de Genève, qui avait dirigé à la fin du siècle dernier une expédition dans ces souterrains en vue d'y dresser un plan si remarquable qu'il est encore utilisé aujourd'hui. Ce carton relativement bien conservé, daté du 6 juillet 1897, porte ces mots écrits au crayon:

O Etranger téméraire qui foule le sol que nul n'avait foulé avant nous, si tu l'oses descends encore plus bas, et tu trouveras un cairn à gauche duquel se trouve une lettre avec nos noms et plus bas encore Le Royer s'est immortalisé en descendant jusqu'au fond du puits".

Un peu plus bas, en effet, Amoudruz découvre une deuxième bouteille contenant un papier avec les signatures des professeurs genevois Emile Chaix, Alexandre Le Royer et Eugène Pittard, ainsi que celle du Docteur Grisel, de Cluses, personnages éminents âgés alors d'une trentaine d'années. Ce document avait attendu 33 ans au fond de cet abîme: les visiteurs n'étaient pas nombreux à se rendre dans ce trou, alors que la grotte elle-même connaissait un grand mouvement touristique...

Une sorte de niche, celle que de Saussure appelle un salon, est remarquable par les cristallisations brillantes qui en recouvrent les parois. Si Georges Amoudruz n'y vit aucune trace du bouc noir, il récolta par contre des ossements dans le but de les étudier, car il ne pensait pas que les bracelets de cuivre aient été portés par un chamois !

A la lumière du jour, ces restes se révélèrent être ceux d'une jeune fille... Comment était-elle venue là ? A-t-elle été la victime d'un accident, d'un meurtre, ou d'une très ancienne et cruelle cérémonie de sorcellerie comme il y en eut, paraît-il, en ces lieux du XVe au XVIIe siècle ? On ne le saura sans doute jamais...

Un des membres de l'expédition, le spéléologue Montandon, dit alors à Amoudruz :

- "Donne-moi ces os: je veux les soumettre à mon oncle qui s'intéresse au spiritisme et à l'occultisme. Peut-être pourra-t-il entrer en communication avec l'esprit de cette personne et, dans ce cas, l'énigme serait résolue..."

Les reliques furent alors emballées dans une grande boîte à cigares et ainsi expédiées au Dr Raoul Montandon, un archéologue genevois bien connu et qui s'intéressa beaucoup aux choses de l'au-delà; il est notamment l'auteur d'un important ouvrage intitulé "la Mort cette inconnue".

Quelque temps plus tard, le neveu retourne la boîte à Amoudruz avec ces mots: "Je te renvoie la jeune fille. Sois respectueux avec elle comme je l'ai été moi-même. Mon oncle n'a malheureusement pas pu entrer en communication avec elle". Les os étaient probablement trop vieux et le mystère demeure toujours...

Non loin de ces restes macabres, les explorateurs avaient également trouvé un cor des Alpes. Celui-ci, en mauvais état avait été précipité dans le gouffre à la fin du siècle dernier. Avec un clou on y avait gravé: "Société vélocipédique des Eaux-Vives". Est-ce ces gens-là qui l'ayant trouvé abandonné dans la grotte et voulant immortaliser le nom de leur club l'on fait disparaître dans cet abîme qui passait alors pour beaucoup comme "insondable" ?

Ce cor a lui-même une curieuse histoire. C'est à la suite de la visite de H.B. de Saussure qu'on eut l'idée de livrer cette grotte au tourisme. En effet, dès cette époque, innombrables furent les promeneurs qui fréquentèrent cette "curiosité". Une sorte de

café-restaurant fut installé sous l'immense voûte qui domine l'entrée qui avait été aménagée. Un guide sonnait du cor des Alpes dont les sons éveillaient les échos souterrains et, à un certain moment, les visiteurs de marque (c'est-à-dire ceux qui payaient bien !) avaient droit à un coup de canon tiré de l'une des fenêtres ouvrant sur la paroi dominant la vallée...

On aimait beaucoup faire du bruit dans les grottes à cette époque. Ainsi Bourrit ("Description des Glacières, glaciers et amas de glace du Duché de Savoie", Genève, 1773) qui précéda de Saussure en ces lieux, s'était muni de grenades destinées à être lancées dans le Grand-Puits:

... "Après avoir considéré attentivement et toujours avec une nouvelle surprise, les beautés que ce lieu nous offroit, nous continuâmes notre marche; nous avons compté nos pas; quand nous en eûmes fait quatre cent, nos guides nous recommandèrent plus de précaution à l'approche d'un trou fort profond, qui est au milieu de la grotte; le retentissement de nos voix nous en avoit averti. Arrivés sur ses bords, nous osâmes mettre le feu à une grenade et l'y jeter. Surpris de n'en pas entendre immédiatement l'effet, nous allions nous disposer à répéter la même opération, lorsqu'après une minute et demie d'attente, nous fûmes frappés par le coup le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Heureusement pour nous que nous avions des flambeaux assez éloignés de l'abîme, qui résisterent à l'effet de la grenade qui éteignit ceux qui en étoient plus près; une épaisse fumée qui sort du fond en tourbillon peut aussi les éteindre; c'est au moyen de cette précaution que nous pûmes jouir sans risques de ce genre de plaisir"...

Durant un peu plus d'un siècle et demi, la grotte de Balme reçut beaucoup de visiteurs illustres qui en donnèrent des comptes rendus enthousiastes. L'écrivain genevois Rodolphe Töpffer ("Voyages en zig-zag", Paris, 1844) nous a laissé une description amusante de la promenade qu'il fit avec ses élèves en 1840: ... "Nous trouvons dans le pavillon de la grotte cette même dame qui depuis une quinzaine d'années exploite la curiosité des touristes

à l'endroit des stalactites, et nous nous livrons pour être exploités. - "Pour voir la grotte, c'est un franc par tête; quant à déjeuner, je n'ai rien, on cherchera à se procurer du lait; voici quelques oeufs et du pain... pas beaucoup : un franc par tête aussi". On trouve la chose un peu chère. - "Je suis Française, messieurs, et incapable..." (A cette époque la Savoie appartenait au royaume sarde ce qui explique la remarque de cette dame) - "Aurons-nous à manger, du moins ?" - "Je suis Française, messieurs;" et ainsi de suite. Nous allons voir la grotte.

... "Munis de flambeaux, nous nous enfonçons dans les profondeurs de la montagne en admirant, sous le nom de stalactites, des parois de roche qui affectent ça et là des formes arrondies. Ce qu'il y a de plus beau, sans contredit, c'est le spectacle que nous nous donnons à nous mêmes d'une longue file de gens errant sous ces voûtes, tantôt illuminées par l'éclat des flambeaux, tantôt crevasées, mystérieuses et prêtant à l'effroi... Nous rebroussons vers le jour, vers le déjeuner surtout, qui est du même côté.

"Tout est prêt. C'est une longue table dressée sous un dôme de verdure, et sur cette table un cercle d'énormes tasses vides, entourant trois petits pots à moitié remplis. Lait rare, oeufs rares, café rare... mais notre hôtesse est Française; c'est bien quelque chose. Pendant que nous sommes à l'oeuvre, voici venir un cabriolet qui emporte vers Chamonix deux touristes endormis, un monsieur et sa femme. - "Je suis Française, messieurs. C'est la grotte de Balme que vous voulez voir ? On va vous y conduire." Les deux malheureux ouvrent les yeux; on leur ouvre la portière, on les fait descendre, on les achemine droit sur les stalactites, avant qu'ils aient encore pu comprendre ce qui se passe, et pourquoi cette Française, et pourquoi cette longue table, et pourquoi ces gens qui font semblant de déjeuner autour de trois petits pots vides et de quatre oeufs cassés. Au bout d'une heure ils reviennent parfaitement harassés et on ne peut plus déçus. Ce plaisir leur coûte six francs ..."

Le soir, Töpffer et ses garçons s'installent dans un hôtel de Saint-Gervais-les-Bains. Là, une conversation s'engage

avec l'aumônier de la station et on parle de la caverne de Balme et de ses concrétions. L'homme d'église n'a jamais vu de stalactites, mais à la suite de la description qu'on lui en fait, il se représente parfaitement la chose: "C'est, dit-il, de la glace pétrifiée"... Et Töpffer d'ajouter: "...il y a des gens heureusement nés qui conçoivent avec promptitude et qui expriment avec aplomb".

Peu à peu la grotte fut pillée par les visiteurs qui emportaient des concrétions et par les exploitants qui vendaient sur place des stalactites et des cristaux. La calcite venant à manquer, on fit tout simplement venir du cristal de roche (les touristes ne sont pas nécessairement des minéralogistes !) provenant de gisements suisses ou savoyards et on vendait ce quartz comme originaire de Balme...

En 1898, on faisait payer 4 fr l'entrée, ce qui était cher pour une caverne ayant perdu beaucoup de son intérêt. De nouvelles grottes, plus belles, se mirent à lui faire une concurrence de plus en plus grande, si bien qu'au début de notre siècle l'exploitation en fut suspendue...

En 1930, maître Pernat, notaire à Cluses, se livra en cet endroit à des fouilles. Ces dernières, peu concluantes, lui permirent de trouver des débris de céramique que l'on crut être romaine, mais qui en réalité dataient du Moyen Age, du cristal de roche (restes des ventes aux étrangers) et une pièce métallique que l'on prit pour un plat gallo-romain. On allait publier un article scientifique sur ce dernier et le décrire à une séance de l'Académie lorsque Amoudruz s'aperçut à temps qu'il s'agissait de l'embouchure du fameux cor des Alpes !...

Il y a longtemps que l'on ne croit plus au Bouc Noir de B a l m e et que l'on ne parle plus de célébrer en présence de prêtres des cérémonies d'exorcisme... Les membres de l'expédition Le Royer avaient constaté qu'au fond du Grand-Puits on entendait un bruit continu de conque marine qui a pu impressionner de précédents explorateurs, mais ils ajoutent que le bouc noir de la tradition ne leur a point mordu les jambes...



Dans la grotte de Balme, des malheureux envoûtés par des maléfices viennent faire des offrandes au diable qui a pris ici, comme parfois en d'autres lieux, la forme d'un énorme bouc noir.

(D'après un cliché du « Messager de la Haute-Savoie ».)

6. LA CHETTE ET LES LOUPS-GAROUS

Le promeneur qui s'intéresse à la vie intime du pays a parfois l'occasion d'entendre, notamment dans nos montagnes, de bien étranges histoires...

C'est ainsi qu'on vous parlera, peut-être avec un peu de réticence, des réunions démoniaques et secrètes de la Chette qui se tiennent ici ou là dans certains alpages ou à l'entrée de grottes.

La "Chette" est une assemblée de sorcières connue également dans plusieurs villages savoyards sous le nom de "Gogue", ce qui est le cas en particulier pour la vallée du Risse.

Ces sortes de démons, racontait-on, qui hantent généralement les cavernes, tiennent la nuit des réunions en divers endroits du pays, réunions fort redoutées de ceux qui croient les entendre (sons musicaux variés, airs de clarinette, etc.) ou les voir ("lueurs étranges" dans la forêt ou parmi les rochers). Pour beaucoup, en effet, c'est le diable en personne qui préside, souvent autour d'un feu, tandis qu'au loin on perçoit un bruit de chaînes, de sonnaillles ou même de la musique.

Aujourd'hui encore, bien des personnes admettent l'existence de cette Chette et nous avons pu constater qu'à Genève aussi, certains en ont également peur ! Cependant, ce n'est généralement plus le cas pour la plupart des montagnards: pour eux le feu ne serait que la lueur des troncs ou de souches de bois rendus phosphorescents par des organismes microscopiques vivant dans la matière morte en voie de décomposition. Le bruit proviendrait d'oiseaux réveillés dans la nuit ou de cloches de vaches dans le lointain, dont le son serait déformé par l'écho.

A Mégevette, les assemblées de jeunes se tenaient parfois près des rochers de la Culaz pour y souper et chanter en s'éclairant avec des lampes: un passant qui voyait et entendait cela de loin avait vite fait de supposer et de dire au village que la Gogue, sortant des grottes, tenait là ses assises... On le voit, l'imagination était sans limites...

Des habitants de la vallée ont cependant raconté avoir vu en hiver, entre Onnion et Mégevette, un grand cercle de neige fortement piétinée. Chose curieuse, aucune trace de pas n'accédait à cet endroit: "il ne pouvait y avoir que la Gogue pour avoir fait cela !"...

Certains, dit-on, montrent encore des "pots de la Gogue" obtenus alors que par hasard ils avaient pénétré dans une de ces réunions nocturnes tenues dans un chalet. "Invité à boire avec les sorciers, le paysan reçoit un pot de vin et si, au moment de trinquer, il prononce, dans une phrase quelconque, le nom de Dieu, l'assemblée se disperse immédiatement et il reste seul avec son pot qu'il conserve en souvenir..."

Il existait près de Féternes de gros blocs erratiques laissés là par les anciens glaciers. Malheureusement, au siècle dernier, ils furent exploités pour la roche, bien que portant des cupules datant peut-être de la fin du néolithique. Des gens du pays nous ont dit que c'est à l'abri de ces rochers que se tenaient les assises de la Chette. La pierre ayant servi à la construction de l'église, les démons durent se retirer dans les gorges de la Dranse...

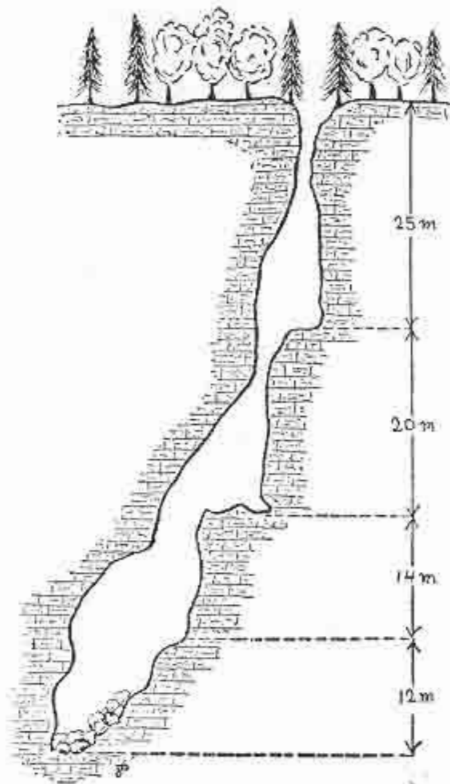
* * *

Les histoires de revenants et de maisons hantées ne sont pas plus rares ici qu'ailleurs ! Il fut un temps pas très éloigné où l'on demandait à la gendarmerie d'intervenir contre ces apparitions, ce qui fut le cas en 1938: un brigadier fut requis contre un revenant qui frappait de grands coups sur la toiture d'une maison d'Onnion !

Bien des Rissiens, tout comme les paysans des vallées voisines, croyaient aussi à la réalité des loups-garous. Pour eux, le loup-garou est une personne qui, ayant accumulé trop de péchés impardonnables dans sa vie est refusé dans l'autre monde. Elle est alors transformée en loup et vient sous cette forme hanter les lieux de ses précédents méfaits, puis retourne se reposer dans une des grottes de la région pour reprendre, un peu plus tard, sa perpétuelle errance.

"Une rencontre avec ces êtres diaboliques est non seulement terrifiante, mais aussi présage d'un grand malheur...".

Le terrible loup-garou, semant autour de lui une peur affreuse, se promène généralement à la nuit tombante dans le pays jusqu'au jour où il sera tué par un chasseur: si la balle de ce dernier a été bénie par le curé du village, l'animal fabuleux sera sauvé de la damnation. Sinon, il ne tardera pas à renaître sous la même forme...



Coupe de la Tanne à Béman.
Levé G. Amoudruz.

Par où a-t-il bien pu passer le chat tombé dans ce gouffre et retrouvé sur les bords du Brevon en compagnie d'une clarine ?...



Voyageur solitaire
attaqué par un loup-garou sorti d'une caverne à la nuit tombante...
(Dessin Maurice Sand, 1857)

7. LA DIABOLIQUE VACHE NOIRE
DE LA TANNAZ-DES-BOEUF

Un nommé Bravet s'étant emparé, sans les payer, de bons pâturages situés dans la Montagne-des-Boeufs en Chablais, il fut maudit...

Cependant, se moquant bien de cette réprobation, il se fit l'ami d'un dragon qui lui montra une mine d'or au fond du gouffre de la Tannaz-des-Boeufs: l'animal fabuleux se nourrissait d'or en léchant les rochers. Il laissa une part au réprouvé qui devint ainsi riche et puissant.

Mais à sa mort, Bravet fut transformé en vache noire !...

Alors, cette dernière, faisant de l'entrée de la grotte sa retraite, se mit à hanter les pâturages en y semant une horrible panique. Pour conjurer le sort ainsi jeté sur leurs troupeaux les bergers frappaient la roche de trois coups de bâton, ce qui avait pour résultat de faire disparaître l'étrange vache noire.

Cette curieuse histoire, Georges Amoudruz l'a souvent entendue raconter par les vachers de ces montagnes. Après l'avoir notée, il résolut d'explorer l'abîme en question, ce qui n'avait encore jamais été fait. Dirigeant une équipe de la Société Suisse de Spéléologie, il organisa une expédition dans le Haut-Chablais.

Elle est bien peu connue du tourisme, cette région limitée par la Montagne-des-Boeufs, le Mont-Billat et la Grande-Pointe-des-Journées ! Comment atteindre cette grotte des Fées, dite aussi le Gouffre des Boeufs, qui s'ouvre par là à plus de 1500 m d'altitude ? On peut y arriver en partant de Vailly, la commune propriétaire de cette étonnante caverne, en passant par Le Lavouet et Quatapan, un nom inattendu. On y accède aussi de La Vernaz, chef-lieu d'une commune logée dans l'angle du Brevon et de la Dranse de Morzine, un village bien à l'écart sur la bretelle qui relie les routes de Thonon-Saint-Jeoire et Thonon-Morzine. De là il faut monter jusqu'à Outannaz, puis se rendre dans le pâturage des Boeufs.

Au sommet de ce dernier et à la base d'une paroi de rocher s'ouvrent deux grottes dites des Fées. La plus petite, à l'Est, de section assez vaste, s'enfonce dans le sol en formant une succession de salles séparées les unes des autres par des redents. Cette descente nous conduit à une fissure terminale se trouvant à 48 m plus bas que le niveau de l'entrée: là règne une température glaciale...

A 25 m à l'Ouest une vaste entrée accueille les visiteurs: nous sommes dans la grotte des Boeufs (ou Tannaz-des-Boeufs). Une belle galerie horizontale, large de 3 m et de même hauteur nous conduit, après un parcours d'une quinzaine de mètres, à un gouffre vertical qui s'ouvre brusquement sous nos pieds ! ... Malheur au touriste qui s'avance sans lumière suffisante dans ce souterrain: brusquement le sol se déroberait sous ses pieds et il ferait une chute à pic de 25 m pour aboutir sur un pierrier...

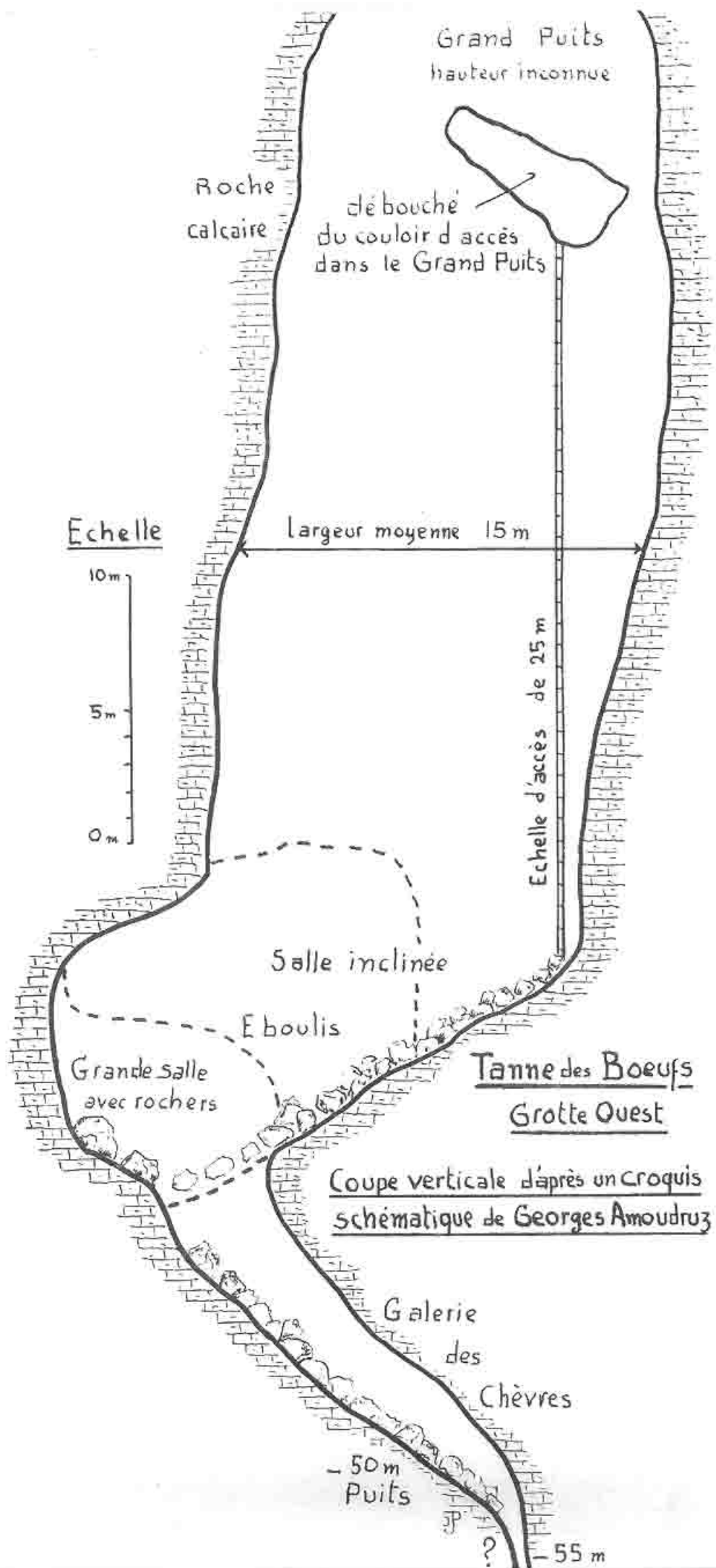
Utilisant des échelles métalliques souples, Amoudruz et ses compagnons prirent pied sur ce sol rocailleux et incliné qui forme le plancher d'une belle chambre de 18 m de largeur. De là nous pénétrons dans une vaste salle haute de 8 m, longue de 21 m et large de 15 m donnant accès à divers recoins, loges, réduits, ainsi qu'à de nombreux puits verticaux: une sorte de labyrinthe !

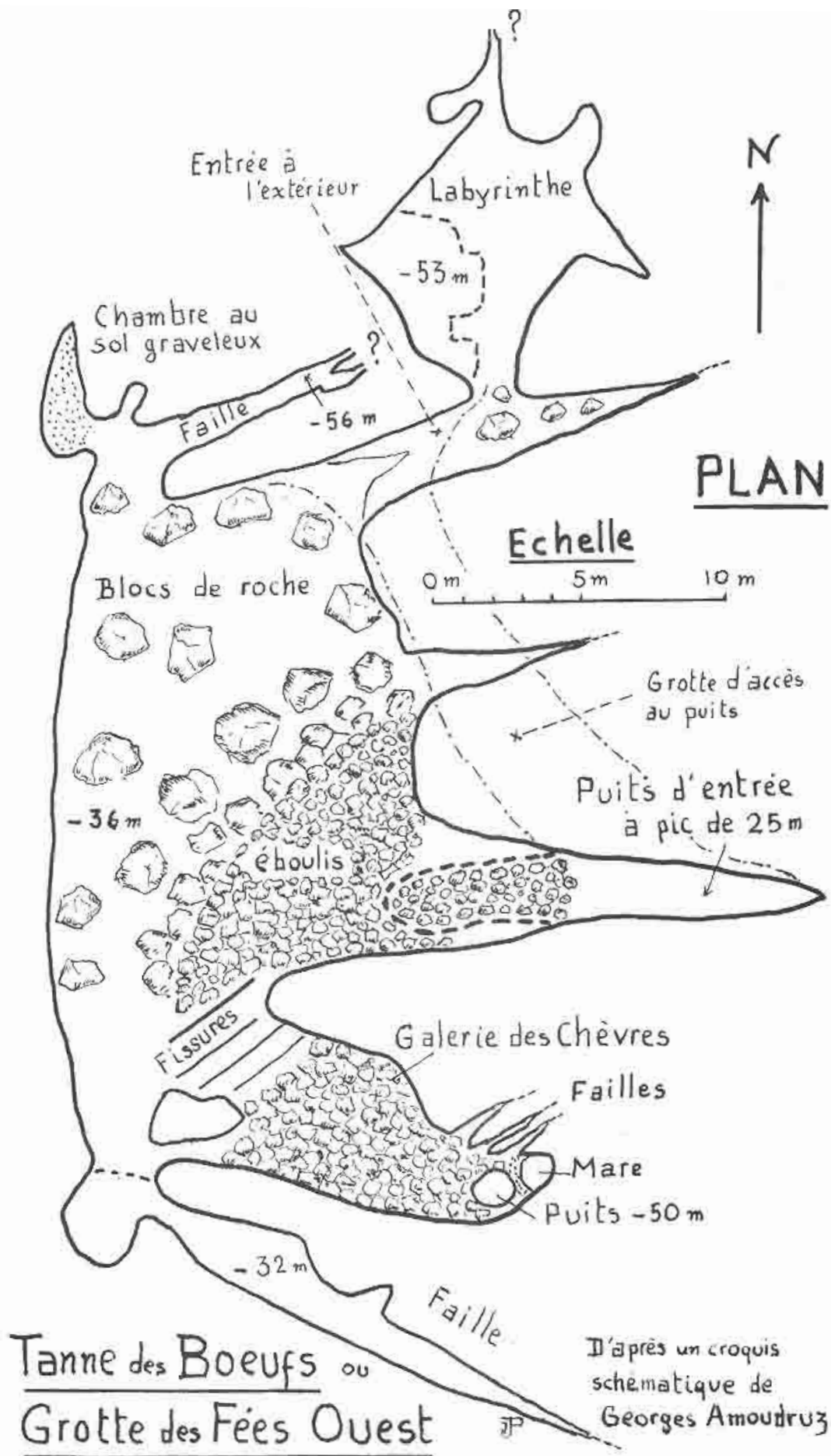
Mais continuons à descendre en empruntant un passage que les explorateurs ont baptisé "Galerie des Chèvres" à cause de la découverte des ossements de ces animaux tombés dans l'abîme.

Plus bas la voie devient de plus en plus étroite, la faille s'amincit, un corps humain ne peut plus s'y introduire: nous sommes à 55 m au-dessous de l'entrée et, là en bas, il fait vraiment bien froid, tout comme dans la grotte voisine. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il n'y a pas de concrétions remarquables dans cette caverne. Seul le travail de l'eau par érosion tourbillonnaire est visible dans ces calcaires recoupés de failles du Mont-Billat. C'est également par un système de failles que les deux grottes communiquent entre elles.

Et la célèbre vache noire ? On ne trouva pas trace, naturellement, de cet animal fabuleux, pas même d'ossements !

Une autre légende a également pris naissance dans ce pays. Au-dessus des chalets des Boeufs on voit une paroi de rocher qui ferme le pâturage: c'est le Bec-des-Filles, ainsi nommé à cause d'une dramatique aventure. Un homme, un véritable satyre, poursuivait avec assiduité trois filles de l'endroit. Un jour, terrifiées, elles se réfugièrent au sommet de cette pointe, pensant ainsi lasser le terrible individu. Mais voyant ce dernier les rejoindre, elles se lancèrent du haut de la falaise, toutes trois se tenant enlacées: elles seraient tombées dans un gouffre dit la Tanne-aux-Filles, caverne qui n'a pas encore été explorée...





Ve PARTIE

Fées et Féeries souterraines

- 1.- Des moutons et des fées.
 - 2 - La mystérieuse grotte de la fée Géva dans la vallée de l'Arve.
 - 3 - Le petit page du Fier pleure toujours au fond de sa grotte...
 - 4 - La grotte des 3-Fées, à Féternes, est liée à un curieux folklore.
 - 5 - La bouleversante histoire des chats infernaux de Féternes.
 - 6 - Le trop malin berger de la vallée du Risse.
 - 7 - La Tanne à Bidon et les fées de Saint-Gervais.
 - 8 - Dans une caverne, des cuves prédisaient l'abondance ou la disette aux habitants de la Savoie et du Dauphiné.
-

1. DES MOUTONS ET DES FEES

Dans la région on donne souvent aux grottes de Mégevette les noms de Tannes aux Faves ou de Grottes aux Fées.

Le mot "fave" signifie "mouton" dans le Valais et en Savoie. Dans la montagne, les "Trous-di-Fave" sont des endroits où sont tombés des moutons, ou aussi dans lesquels on a précipité des moutons morts d'une épizootie, par exemple. Les "Grottes-aux-Faves" sont généralement des abris où viennent se réfugier ces animaux en cas d'orage ou tout simplement pour se mettre à l'ombre lorsqu'il fait trop chaud.

La consonnance a permis de transformer facilement le mot fave en fée, ce personnage féminin doué d'un pouvoir surnaturel qui convenait mieux à l'imagination poétique que les représentants d'un troupeau bêlant... Beaucoup de "Grottes aux Fées" ne sont donc, à l'origine, que des cavernes-refuges dans lesquelles venaient temporairement s'abriter les moutons.

Mais bien entendu, toutes les "Grottes aux Fées" de ces pays n'ont pas cette même origine ! En de nombreux cas et depuis des temps immémoriaux la tradition populaire a fait de bien des cavernes le lieu d'habitat de ces êtres fantastiques dont la vie mystérieuse est parfois liée à celle de certains habitants et même à l'histoire de la région, comme c'est le cas, par exemple, à Féternes en Chablais.

A Mégevette notamment, nombreuses sont les légendes où interviennent les fées et les revenants.

La variété de ce folklore s'explique en partie par le fait que jusqu'à la construction de la route moderne, avec tunnels, dans les gorges du Risse, permettant de rejoindre Saint-Jeoire, la vallée était relativement isolée, les villages étant atteints par la montagne qui, autrefois, effrayait beaucoup les gens: "... il faut par nécessité grimper ces hauts rochers par grande circuition, méandres et environemens, non sans grand danger de sa personne et mesmement es lieux qu'ilz appellent les passages, lesquels sont en temps d'hyver tellement clos et inaccessibles que l'on ne peult sortir ny entrer d'ailleurs pour l'intempérance hyvernale, et indisposition de l'air..."⁽¹⁾

(1) Paradin, G. "Cronique de Savoye"
A Lyon, par Iean de Tournes, et Guil. Gazeau. 1552.
Avec Privilège du Roy pour six ans.

2. LA MYSTERIEUSE GROTTE DE LA FÉE GEVA DANS LA VALLEE DE L'ARVE

Une légende savoyarde nous dit la curieuse histoire d'une fée qui, éprise d'un homme l'entraîne dans une mystérieuse caverne de la vallée de l'Arve en espérant en faire son époux.

Le baron Hugues de Sallanches se préparait à célébrer ses noces avec la charmante Sibylle de Bonneville lorsqu'il fut victime d'un étrange accident de chasse. Tombé de son cheval du haut des rochers, il parvint finalement et sans mal dans une grotte occupée par une fée nommée Géva. Cette dernière, amoureuse du baron, avait préparé, avec l'aide de ses elfes servants, le piège qui devait amener Hugues dans sa demeure souterraine, tandis que le cheval du noble Savoyard retournait seul au château.

Dans son immense et luxueuse caverne, Géva invita son hôte involontaire à un délicieux repas, car elle savait que les humains considéraient qu'une bonne table était indispensable à la bonne entente d'un ménage. A l'issue de cette agape féérique, le baron demanda à pouvoir rentrer en son château de Sallanches afin de revoir au plus vite sa fiancée qui devait être bien inquiète de sa disparition. Mais Géva, jalouse, lui fit alors servir une divine boisson à laquelle il ne put résister, un philtre dont la propriété était de faire perdre la notion du temps à qui l'absorbait...

A Sallanches comme à Bonneville on était dans la désolation et malgré toutes les recherches on ne retrouva pas trace d'Hugues dont on se mit à porter le deuil.

Sibylle, rongée de tristesse, se promenait un jour dans la campagne lorsqu'elle vit venir au devant d'elle une vieille femme en guenilles. Elle voulut lui faire l'aumône, mais l'autre l'arrêta aussitôt en lui disant: "Je suis la fée Géva et je suis bien plus belle que toi ! Mais tu m'as ravi ma chance d'amour car j'aime Hugues de Sallanches et il ne pense qu'à toi !"

- "Hugues, il est vivant !" s'exclama Sybille.

- "Oui, il est vivant et il a passé trois mois dans ma caverne. Mais il ne vit que pour toi: sans toi, il serait aujourd'hui mon époux..."

Et, furieuse, la fée d'ajouter : "Tu le retrouveras, ton Hugues, mais lui ne te retrouvera jamais car je vais te transformer en marmotte et marmotte tu resteras ! Et la neige fleurira quant ta forme première reviendra..."

Ainsi fut fait.

Enfin libéré par la fée, Hugues quitta la grotte et revint en son château. Ne trouvant plus Sibylle, il pensa à une nouvelle malédiction de Géva... Il se mit alors à chercher sa bien aimée dans toutes les cavernes du pays, menaçant même de faire sauter tous les rochers percés de grottes, mais en vain...

Au cours de ses pérégrinations il rencontra une mignonne marmotte qui ne tarda pas à le suivre partout. Il se prit d'affection pour elle et l'adopta. Mais cette dernière était désespérée de ne pouvoir se faire reconnaître de celui qu'elle aimait.

Un jour, la gentille marmotte errant tristement dans le parc de son ami vit passer près d'elle une petite fée qui lui parut si sympathique qu'elle n'hésita pas à lui confier son épouvantable aventure. Elle lui dit ce qui était arrivé à son fiancé et à elle-même par la faute de la méchante et jalouse Géva. Emue, la fillette qui était la petite fille de la reine des fées et qui, de ce fait, connaissait le langage des bêtes, promit d'intercéder auprès de sa grand-mère.

Celle-ci, pour rompre le charme, fit fleurir la neige et ce jour-là les Savoyards eurent la stupéfaction de découvrir, perçant la couche blanche, des fleurs d'une espèce jusque-là inconnue: on les appela par la suite des perce-neige...

Tout comme dans de nombreux contes, Sibylle reprit sa forme première et put enfin épouser le baron Hugues qui renonça à poursuivre ses recherches souterraines et ne chercha plus à retrouver la grotte de Géva. On dit que les fêtes données pour le mariage du baron de Sallanches et de Sibylle de Bonneville furent telles que les mots manquent pour les décrire. Jean Portail, dans ses "Contes et légendes de Savoie", ajoute que l'on assure que la reine des fées en personne était au cortège et qu'elle apposa son auguste signature sur le registre de la sacristie, registre qui de péripétie en péripétie aurait finalement abouti chez un notaire de Douvaine...

3. LE PETIT PAGE DU FIER PLEURE TOUJOURS AU FOND DE SA GROTTTE...

Remarquable affluent du Rhône, le Fier, descendu des Alpes de Savoie, passe en des lieux si fantastiques qu'ils ont suscité des récits bien étranges...

Entaillées dans le massif d'urgonien, cette roche propice à la formation de grottes, les gorges du Fier offrent au tumultueux cours d'eau un étroit passage fait de successions de marmites et d'énormes cuves. Le sentier qui les traverse s'insinue entre de hautes parois dans lesquelles s'ouvrent ici ou là de vastes cavernes dominant la rivière.

Le Fier prend sa source au Mont-Charvin, dans la chaîne des Aravis, à 2120 mètres d'altitude, "au sein d'un minuscule lac alpin, enchassé comme un joyau d'azur, dans des rocailles et des gazons". Il collecte au passage les eaux des vallées de Thônes et de Thorens, celles plus tranquilles du lac d'Annecy et reçoit près de Rumilly l'appoint important du Chéran qui roule des paillettes d'or que les Genevois ne craignaient pas d'aller chercher jusqu'au fond d'une grotte. Ensuite, il passe au-dessous de Lovagny, un pays connu pour ses mines d'asphalte, et du célèbre château de Montrottier, un des beaux spécimens de l'architecture médiévale savoyarde. Là, il s'est scié, au détriment de la roche calcaire qui prétendait arrêter sa route, ses profondes et remarquables gorges. Plus loin, il entre dans le sauvage défilé du Val-de-Fier où les Romains n'hésitèrent pas à tracer une voie de communication malgré de grandes difficultés techniques. Il en ressort enfin pour aller se jeter dans le Rhône, en aval de Seyssel.

Pendant des siècles, le parcours dans les gorges est resté inaccessible à cause des hautes parois lisses qui les enserrent, et ce n'est qu'en 1868, lors d'une séance de l'Académie Florimontane, que fut émise l'idée d'y aménager un passage. C'est ainsi que l'année suivante un parcours fort pittoresque fut établi dans ce défilé que l'on put alors admirer en suivant une galerie longue de 252 mètres surplombant le torrent coulant, par endroits, à 35 mètres au-dessous des passants. A l'aval, la sortie de la galerie débouche sur un extraordinaire chaos de roche étonnamment burinée par le travail des eaux; nous sommes dans

la Mer-des-Rochers. En amont des gorges, à quelques centaines de mètres de ces dernières, la rivière pénètre dans l'Étroit du Pont des Liasses, près de la gare de Lovagny. Là, les eaux profondes d'une quinzaine de mètres, s'écoulaient entre de hauts murs rocheux et dans d'énormes cuves, marmites aux formes curieuses.

Le paysage sombre et tourmenté de toute cette partie du Fier, véritable coup d'épée dans des roches que dominent des châteaux médiévaux, est bien fait pour exciter l'imagination populaire rendue ainsi, et depuis longtemps, favorable à l'élaboration de récits fantastiques...

Un certain jour, nous dit la légende, à la suite de combats malheureux, le noble seigneur de Pontverre dut précipitamment s'enfuir de son castel qui, d'un instant à l'autre, allait être cerné par les ennemis ! Sautant sur son meilleur cheval il se sauva le plus rapidement qu'il put... mais pour aller où ? La seule voie non gardée était l'"horrible fossé" du Fier ! Le seigneur affolé descendit au galop les pentes de Montrottier, essayant d'échapper aux hommes d'armes qui avaient décidé de le mettre à mort. A pied, et courant à perdre haleine, son plus jeune page, qui lui était resté fidèle, parvint à le rejoindre grâce à un raccourci...

Mais voici la coupure du Fier ! Sans hésiter, le noble sire de Pontverre enleva son cheval et d'un seul bond le fit sauter par-dessus la bouillante rivière. Le garçon, profitant de l'occasion et sans perdre un seul instant, s'était cramponné à la queue du destrier et fut ainsi enlevé dans les airs à la suite de son maître... Mais ce dernier, un homme cruel, rendu furieux par l'audace du gamin qui risquait de retarder sa fuite, lui trancha les poignets d'un coup de sabre ! Le malheureux page roula alors dans les rochers, tomba dans le précipice et se noya dans les eaux de ce sombre défilé...

On raconte dans le pays que depuis cette aventure si tragique on entend parfois au cours des longues nuits d'hiver, une voix plaintive et douce, s'élevant du fond des gorges en se mêlant au rugissement des flots sauvages se heurtant aux rochers : c'est le petit page de Pontverre, caché dans une grotte, qui continue à se lamenter et pleure de douleur...

Afin de perpétuer le souvenir de cette horrible aventure et en mémoire du jeune garçon, une fée lui éleva un mausolée au milieu de la Mer-des-Rochers: cette Pierre-aux-Fées est un énorme roc ressemblant un peu à un dolmen car il est posé sur trois blocs plus petits. Ce monolithe formé de conglomérats se trouve dans un chaos rocheux usé et façonné par les eaux qui ont si bien travaillé la roche qu'on peut y voir toutes sortes de marmites, de couloirs, de rigoles et de fentes. Là, le Fier s'est apaisé et il s'écoule plus tranquillement pour aller, bien plus bas, se perdre dans le Rhône.

4. LA GROTTTE DES 3-FEES, A FETERNES,
EST LIEE A UN CURIEUX FOLKLORE

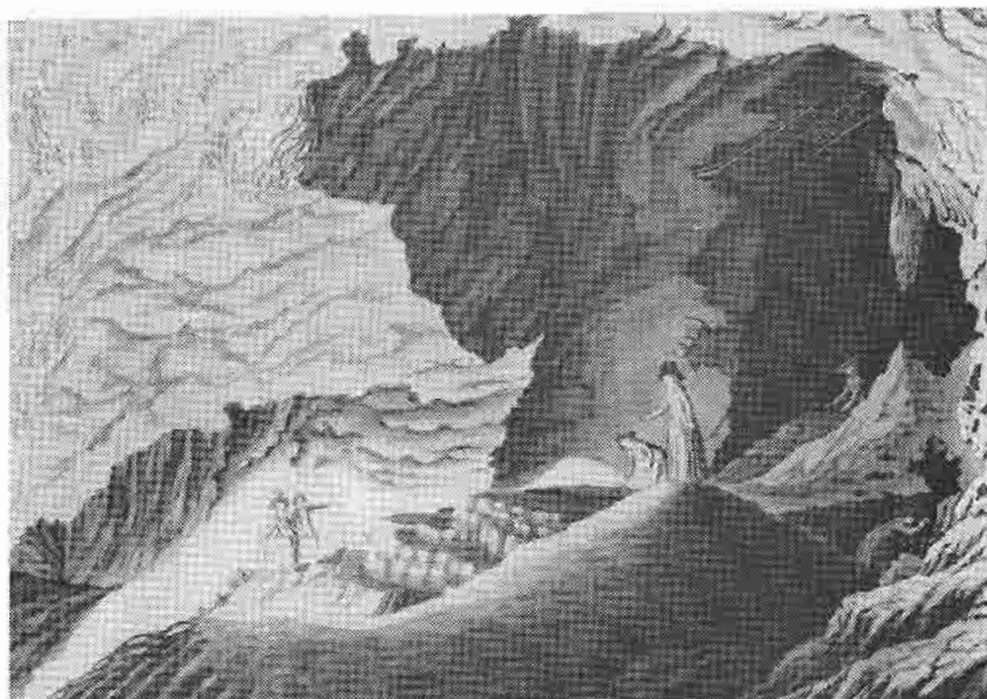
Quels sont les rapports qui existent entre le village de Féternes en Chablais aux riches souvenirs historiques et la caverne des 3-Fées ? Pour les Féternois ils sont intimément liés aux trois fées qui avaient entassé d'énormes richesses dans cette grotte. On nous dit aussi, dans le pays, que le nom même de l'endroit viendrait de ces trois sorcières (fadae ternae) qui, célèbres paraît-il dès avant les Romains, auraient bien pu être des druidesses...

Ici plusieurs légendes font allusion à de l'or et à des trésors. Voici tout d'abord l'histoire des feuilles mortes changées en or telle qu'on nous la conte à l'ombre d'un énorme tilleul: "Les filles très sages de Féternes pouvaient aller rendre visite aux fées de la grotte dans le but de leur apporter des vivres, soit du pain, du lait ou de la viande. Elles prenaient avec elles un petit sac contenant des feuilles mortes, bien belles et sans trous. Arrivées à l'entrée du souterrain, elles déposaient sur de grosses pierres les feuilles et les cadeaux, puis s'en allaient faire quelques pas dans les bois. Quelques minutes plus tard, repassant devant la grotte, elles y trouvaient leur petit sac dans lequel les feuilles mortes avaient été remplacées par des pièces d'or ! Bien contentes, elles remontaient le dur chemin conduisant au village. Mais, arrivées chez elles et regardant dans leur sac, elles constataient avec terreur que les magnifiques pièces d'or s'étaient transformées en feuilles mortes semblables à celles qu'elles y avaient mises en partant ! N'avaient-elles pas été assez sages ou les cadeaux apportés aux fées avaient-ils été jugés insuffisants ?" Le vieux paysan qui nous a dit ce conte penche pour la seconde hypothèse...

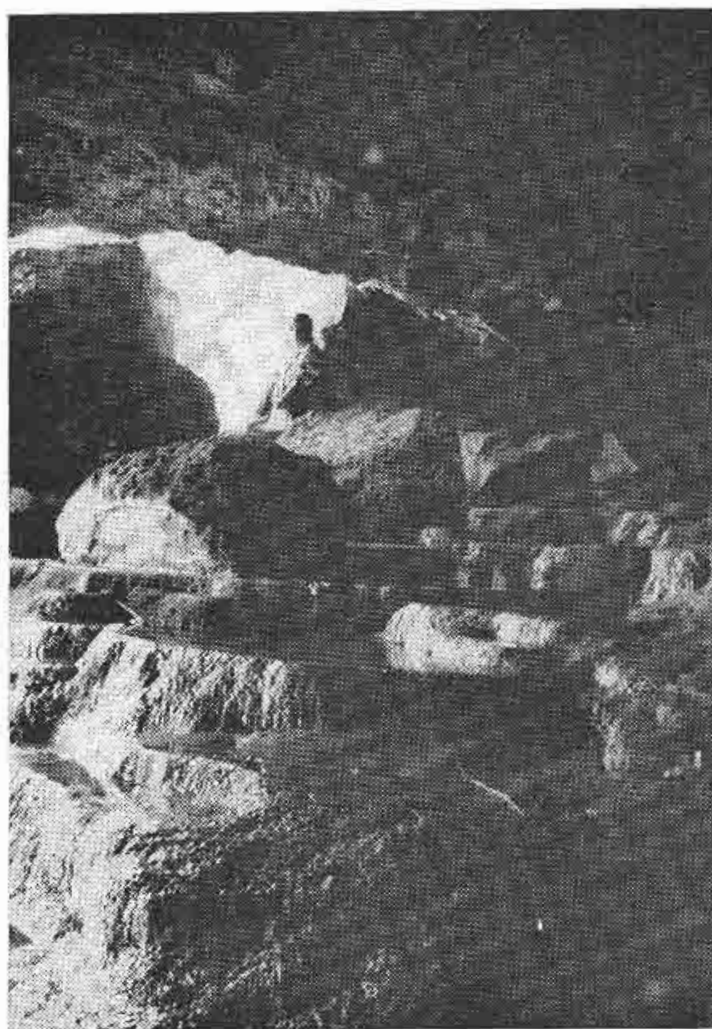
On raconte aussi dans le pays que des gens avaient fait faire, il y a très longtemps de cela, une statue en or représentant un veau (c'est là probablement une réminiscence de l'histoire du veau d'or de l'Ancien Testament). A la suite des troubles déclenchés par la Révolution, on décida de cacher cette pièce de grande valeur pour la soustraire à la convoitise des vagabonds assez louches qui hantaient le canton : "Alors, Monsieur, on a "encroûté" ce veau tout en or quelque

part dans la commune, peut-être dans la grotte ou dans le souterrain, ou encore dans les gorges de la Dranse. Mais, bien plus tard, quand le calme et la sécurité sont revenus, on s'est aperçu que tous ceux qui avaient procédé à cet enterrement étaient morts sans dire leur secret ! De ce fait, personne ne sait où cette sculpture est enfouie. On a bien cherché, mais en vain jusqu'à ce jour... Et pourtant, ce serait bon à trouver, un veau tout en or !"

La plus extraordinaire des légende qui se disent à Féternos est bien celle des chats infernaux de la grotte aux Fées. Des personnages historiques sont mêlés à cette très étrange histoire où apparaissent des chats fabuleux. Pourquoi ces animaux enchantés interviennent-ils si nombreux dans les récits se rapportant à cette caverne ? Nous nous sommes demandé, en parcourant cette région forestière et tourmentée où abondent taillis, fourrés impénétrables, abris sous-roche et petites grottes, s'il n'y aurait pas eu là à une certaine époque des chats sauvages. Ces animaux, beaucoup plus gros, ont pu laisser une profonde impression sur les habitants se promenant dans ces gorges sauvages qui en auraient fait alors tout naturellement les dangereux auxiliaires des fées...



L'entrée de la grotte des Fées (Féternes), telle qu'on se la représentait autrefois. Les jolis petits bassins sont des gours, sortes de vasques étagées, remplies d'une eau miraculeuse où venaient boire les malades qui osaient braver les « rocs inabordables » et la terrible « forêt d'épines » dont parle Voltaire au XVIII^e siècle.



Les gours de la grotte des Fées de Féternes.

(Photo G. Amoudruz)

5. LA BOULEVERSANTE HISTOIRE DES CHATS INFERNAUX DE FÉTERNES

A quelques kilomètres de Thonon, dominant la Dranze, le très vieux village fortifié de Féternes (jadis Fisterna) dont les deux châteaux faisaient partie de l'ancien diocèse de Genève, a une histoire fort intéressante et compliquée. C'est pour ce bourg, notamment, qu'Amédée de Savoie obtint non sans peine de l'évêque de Genève, en 1306, le droit d'établir un marché public dans le château de cet endroit... Mais cette commune est aussi l'objet - et ce sera là notre propos - d'une extraordinaire légende liée à la curieuse grotte des Fées qui s'ouvre dans les grandes falaises de conglomérats surplombant la belle rivière chablaisienne. On nous dit dans le pays que le nom même de l'endroit vient de trois fées (fadae ternae) qui, célèbres dès avant les Romains, auraient bien pu être des druidesses. Georges Amoudruz a relevé dans la tradition populaire une histoire selon laquelle le château de Féternes communiquerait avec la grotte au moyen d'un souterrain créé par un groupe de fées...

Ces dernières avaient entassé, dit-on, dans une partie encore non retrouvée de la caverne en relation avec le tunnel mystérieux, d'énormes richesses confiées à la garde d'une troupe de génies infernaux ressemblant à des chats monstrueux. Au cours des temps bien des aventures étranges se passèrent avant que disparaissent, une certaine nuit, les trois fées de Féternes. D'après la tradition, après la mort apparente de ces magiciennes, les fameux chats ne tardèrent pas à retrouver leurs corps qu'ils enterrèrent dans la partie secrète de la grotte, à côté des trésors... Une clé, à laquelle est attachée une formule magique permettrait à celui qui la trouverait d'entrer en possession de ces inépuisables richesses, à condition toutefois de braver la colère d'une légion de matous furieux ! Beaucoup l'ont essayé à leurs dépens, dit en 1861, Raverat, auteur d'un ouvrage sur le pays, qui avoue s'être abstenu d'entrer dans la caverne, de peur de déranger inutilement ces félins...

Dans son travail sur "Rodolphe de Blonay ou la chronique du château de Fées-Ternes" ("L'Allobroge" 1840) Léon Ménabre nous raconte des choses étonnantes où histoire et légende sont curieusement associées dans un drame affreux. En l'an 1284, avant de mourir, Amé de Seythenex,

vidôme de Genève, confia sa fille Aymonette qui était d'une rare beauté à la demoiselle de Ballayson, sa tante. Plus tard, Aymonette épousa le vieux sire de Féternes, mais ne tarda pas à devenir l'amie d'un jeune seigneur de mauvaise réputation, Ripert d'Arbigny, qui, après avoir jeté le froc aux orties, épousa la fiancée de son frère, après avoir assassiné ce dernier. Se livrant à la sorcellerie, Ripert voulut entrer en possession des trésors de Féternes.

Il avait appris qu'une des fées, Febis, avant sa mort, avait laissé un arrière-petit-fils, issu d'un fils illégitime qui fut la souche des seigneurs de Féternes. Avant d'expirer, la magicienne fit savoir au jeune garçon que la grotte contenait d'immenses richesses et communiquait avec le château par un souterrain dont elle lui remit la clé accompagnée d'une formule magique. Mais cet héritier, attaché à la foi chrétienne, ne voulut pas s'en servir, pas plus que ses descendants.

Ripert, sachant ce talisman aux mains d'Aymonette, l'obligea à pénétrer avec lui dans la caverne où il la mit en présence des animaux fabuleux, tandis que lui-même, se transformant en chat, s'éloigna en poussant des miaulements lugubres. La malheureuse s'évanouit de terreur et, lorsqu'elle reprit ses sens, elle vit les trois chattes gardiennes du souterrain...

- Récite la formule, dit la chatte grise.

- Et tu vivras dix siècles, dit la chatte rousse.

- Et après ton trépasement, tu seras la quarte fée du caveau, dit la chatte noire.

- Récite la formule, dirent-elles ensemble.

Désespérée, Aymonette se signa... et tout disparut !

Cependant, Ripert, revenu de sa transformation, voulut réveiller l'amour d'Aymonette en faisant la cour à sa rivale, Agnès de Blonay, l'héritière de Maxilly, tout en attirant son époux Rodolphe de Blonay, châtelain de Saint-Paul, dans un traquenard. En évoquant un ancien procès il fit venir le jeune de Blonay à Féternes et le soir venu, il déclencha brusquement ses amis infernaux, et, se transformant une fois de plus en un énorme chat, tenta de barrer la route à Rodolphe tandis que s'enflammait la forêt... Mais de Blonay réussit d'un coup d'épée à pourfendre l'animal: tous les chats s'enfuirent alors en criant "Ripert est mort !"

Le lendemain, Rodolphe de Blonay et sa femme prirent un esquif et allèrent jeter la clé du souterrain au large de Meillerie...

Une autre version de cette bouleversante histoire nous est donnée par F. Wry ("La Haute-Savoie". 1865). Après avoir parlé de l'énorme trésor dissimulé dans le fameux souterrain, il nous dit qu'un noble du pays, Robert d'Arbigny (Ripert) favori de l'héritière directe des fées de l'endroit, se mit à entretenir de "coupables relations" avec des esprits ténébreux représentés par des chats !

Trouvant sans doute que cette situation, pour le moins étrange, n'était pas encore assez compliquée, ce compère des félins s'éprend d'Alix de Blonay (Agnès) fille du seigneur de Maxilly... Pour arriver à ses fins, Robert d'Arbigny attira son rival à Féternes sous un prétexte quelconque, puis il lança les chats contre son hôte, de manière à lui couper toute retraite. Nous entrons alors en pleine féerie: la forêt s'embrase, des spectres apparaissent et des légions de chats poursuivent le malheureux seigneur en pleine fuite. Les animaux fabuleux le talonnent jusqu'à son château, essayant même d'y pénétrer avec lui. Il y en avait un notamment, un énorme aux yeux flamboyants que le fuyard, se retournant à temps, réussit à abattre juste sous la poterne: à ce moment seulement la phalange de chats s'éloigna en criant: "Robert est mort !"...

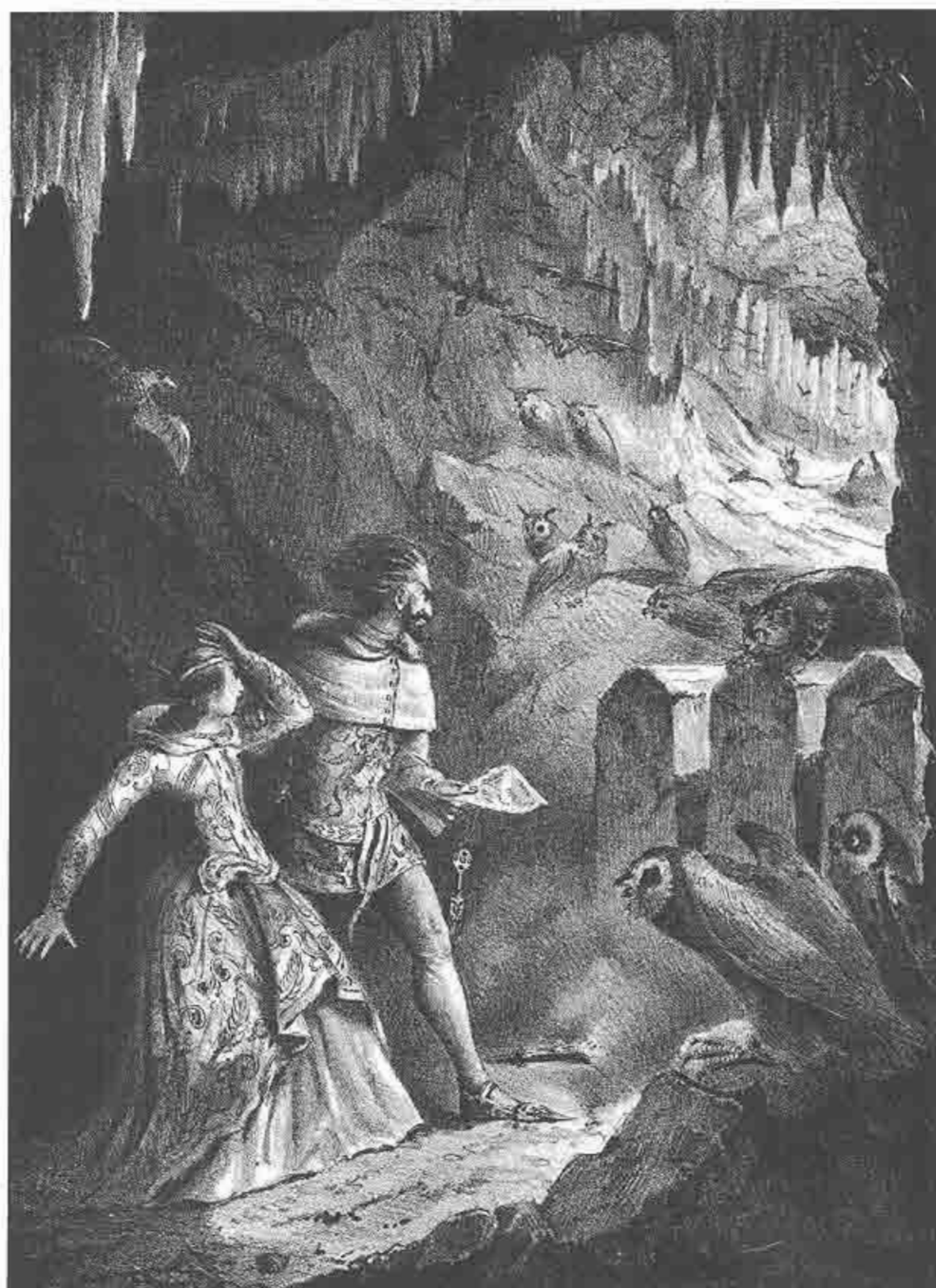
Rentré chez lui exténué, le châtelain y trouva sa femme épouvantée, tenant un beau chat blanc sur ses genoux. En voyant survenir le baron, l'animal s'enfuit brusquement par la fenêtre en criant à son tour: "Robert est mort !"... Quelle épouvantable nuit !

A l'aube, les soldats faisant leur ronde trouvèrent le corps de Robert d'Arbigny étendu en travers de la poterne... A la suite de cette effroyable aventure, les chats s'en allèrent et les clés du trésor disparurent dans la Dranse: bien des gens, depuis cette affaire, ont essayé de les retrouver... mais en vain !

Et les recherches n'ont pourtant pas manqué ! On peut voir dans la grotte divers trous et des travaux de sondage dont le but était de découvrir l'hypothétique et mystérieux souterrain... Est-ce à ces acharnés chercheurs d'autrefois que l'on doit ces noms évocateurs donnés à diverses parties de la grotte: les jolis bassins en escaliers auxquels les spéléologues donnent le nom de gours se

nomment les Chaudières des Fées. Aux deux tiers de la caverne on trouve une obscure cavité qui n'est autre que le Four des Fées au-dessus duquel pend une grosse stalactite dite le Lard des Fées. Ailleurs une crevasse forme la Cheminée des Fées...

Bien qu'ils aient fouillé un peu partout dans cet endroit les amateurs de fortunes cachées en furent toujours pour leurs frais ! Et pourtant, et à plusieurs reprises, des trésors datant de l'époque romaine ont été retrouvés dans cette commune de Féternes ! Comme quoi l'histoire, l'archéologie et le folklore peuvent parfois se mêler...



"Récite la formule !" dit la chatte grise
à Ripert au fond de la grotte de Feternes

Lith. C. Pegeron
"L'Allobroge" 1840

6. LE TROP MALIN BERGER DE LA VALLEE DU RISSE

Les fées qui habitent dans les grottes de Mégevette passent pour perpétuellement jeunes et très belles. Un berger du village, tout plein d'imagination, désirait en voir une de près, et même, il voulait essayer de s'en emparer pour en faire son épouse !

Pendant longtemps il se creusa la tête pour trouver un piège susceptible de lui permettre de réaliser ce désir original.

Sachant les fées très curieuses et amoureuses des jolies choses, il fit, avec toutes ses économies, l'emplette d'une ravissante paire de petits souliers de satin rose qu'il fallait lacer avec soin pour qu'ils tiennent bien au pied.

En grand secret, il les porta sur un pont de bois traversant le Risse dans un endroit fort peu parcouru. Là, il les cloua solidement, puis alla se cacher dans les environs.

Sortant de sa caverne, une fée ne tarda pas à se présenter sur ce pont. Voyant les mignonnes chaussures, elle ne put résister à l'envie de les porter et y introduisit ses pieds, puis serra soigneusement les lacets autour de sa jambe. Voulant faire quelques pas pour les essayer, elle ne le put naturellement pas !

Emergeant alors brusquement de son buisson, le malin berger se précipita sur sa proie, mais la jeune personne, par le fait qu'elle était fée, réussit à se sauver, laissant le pauvre gars sur sa faim... tandis qu'elle disparaissait à l'intérieur de la montagne.

7. LA TANNE A BIDON ET LES FEES DE SAINT-GERVAIS

Dans la région de Saint-Gervais-les-Bains, les grottes et les abris sous roche se trouvant dans le Prarion, le Mont-Joly ainsi que près des rives du Bon-Nant dans la magnifique vallée de Montjoie, ont été il y a bien longtemps et durant des siècles les demeures des fées. Peut-être en reste-t-il toujours ?... Car les elfes aiment hanter les lieux charmants où les rayons de lumières jouent dans l'eau et font briller les feuillages, s'arrêtant sur des rocs moussus, éclairant des forêts profondes...

On parle encore dans le pays des "Tanières des Fées" et on prétend que la reine des eaux et ses génies avaient fixé leurs refuges dans les cavernes de la gorge du Bon-Nant, non loin de la belle cascade du Crépin haute d'une soixantaine de mètres. Ces personnages mythiques étaient généralement considérés comme bienfaisants et ne semblaient pas se mêler aux occupations des habitants. Ils se plaisaient, dit-on, à parcourir les forêts tranquilles "animées du doux gazouillis des oiseaux et venaient s'ébattre sur les rives fleuries des ruisseaux, puis se reposaient sur la mousse tendre, sous la bruine fraîche des cascades". Divers noms de lieux-dits en ont perpétué le souvenir.

Il est naturel que les gens aient fait des fameuses "Cheminées des Fées", ces pyramides naturelles que l'on rencontre dans de nombreux terrains morainiques de nos Alpes, des constructions dues au travail d'enchanteurs qui seuls pouvaient se permettre d'édifier de telles architectures semblant bien mystérieuses à beaucoup, les géologues n'ayant pas encore dit leur mot à cette lointaine époque... On sait aujourd'hui que ce phénomène est le résultat des effets mécaniques de l'eau de ruissellement qui, agissant dans des dépôts argilo-sableux morainiques en pente, ne peut entraîner les gros blocs erratiques parsemés dans l'ensemble de la formation: elle n'enlèvera que des boues, des sables et des graviers. Les gros rochers protègent donc la terre sous-jacente et c'est ainsi qu'apparaissent peu à peu des éléments en relief qui, le terrain s'abaissant toujours par érosion, deviennent de plus en plus importants, donnant finalement naissance à ces élégantes aiguilles surmontées de leur "chapeau" protecteur.

Quoiqu'il en soit, on assure à Saint-Gervais qu'une grande colonne isolée est la cheminée d'une demeure souterraine appartenant à de méchantes fées, condamnées, pour leurs méfaits, à vivre éternellement dans les ténèbres... Or, fait curieux mais assez courant, la légende se mêle ici au fait historique !

En effet, non loin de là et à proximité de la "Cheminée des Fées", nous dit Lucien Guy (contes et légendes du Faucigny), se trouve une grotte à laquelle on accède en descendant un étroit couloir, et qu'on appelle la "Tanne à Bidon": selon la tradition, elle était le repaire d'un célèbre brigand, nommé Bidon, qui un jour disparut subitement et sans laisser aucune trace.

Est-ce la proximité du repaire de ce bandit avec la "Cheminée des Fées" qui a fait peu à peu accrédi- ter dans le pays l'idée que les êtres fabuleux qui habitent par là ne pouvaient être que des esprits pervers et méchants ?...

Par contre, dans un abri situé dans le bois des Amerans qui couvre le versant inférieur du Mont-Joly, vivait jadis une très bonne fée, "brillante comme une étoile du ciel", qui guidait le voyageur attardé, ramenait les troupeaux égarés, et luttait contre les sorciers maléfiques. A ce sujet, un texte de Jules Monod dans le "Guide de Saint-Gervais-les-Bains", nous apprend que cette aimable fée appelait parfois les enfants du pays au moyen de sa lyre d'or. Ils accouraient alors de tous les côtés et, devant eux, "elle dansait dans le nimbe de ses blonds cheveux qui lui faisaient comme une auréole d'astres, et sous ses pieds les feuilles sèches des bois s'envolaient en tourbillonnant. Les enfants s'emparaient de ces feuilles volages et les mettaient précieusement dans leurs poches, car il savaient que, de retour à la maison, ils trouveraient autant de belles pièces d'or toutes neuves, sonnantes et trébuchantes..."

Des feuilles sèches transformées en or, voilà un type de légende fréquent, avec des variantes, dans nos montagnes. Mais généralement, punition d'une trop grande curiosité ou de pensées mauvaises, l'or n'arrive pas à destination, se retrouvant sous forme de feuilles mortes. Les enfants de la vallée de Montjoie ont plus de chance car ils sont encore purs et sensibles au merveilleux...

8. DANS UNE CAVERNE
DES CUVES PREDISAIENT L'ABONDANCE OU LA DISETTE
AUX HABITANTS DE LA SAVOIE ET DU DAUPHINE

Un très original système de prévisions agronomiques indispensable aux populations de la Savoie et du Dauphiné avait été imaginé par une fée qui avait élu domicile dans une grotte de la vallée de l'Isère.

La fée Mélusine, personnage fabuleux qui pouvait se métamorphoser partiellement en serpent, a été considérée par les romans de chevalerie comme l'aïeule et la protectrice de la maison de Lusignan et la légende veut qu'elle le soit aussi de la maison de Sassenage en Dauphiné. Cependant, en dehors de ces régions, elle était également connue dans beaucoup de pays, notamment en Angleterre, en Bretagne et, d'une manière générale, sur tout le littoral océanique.

La légende dit que Mélusine et ses deux soeurs Palatine et Melias étaient les filles d'Ehrias, un roi d'Ecosse, et de la fée Pressine. Ehrias ayant trahi sa femme, ses filles voulurent venger leur mère en enfermant leur père dans des rochers. Mais Pressine, pas d'accord, se fâcha et punit ses filles... Et c'est ainsi que Mélusine est changée chaque semaine en sirène, corps de femme dont les bras peuvent se transformer en ailes et queue de serpent. Le bonheur terrestre lui est pourtant permis à condition que l'époux qu'elle se donnera ne la vit jamais sous l'étrange aspect de sa métamorphose au cours de laquelle elle se voit obligée de se cacher dans les forêts ou d'éli-re domicile dans les grottes.

La tradition populaire a fait de Mélusine une fée bâtisseuse à qui l'on doit nombre de châteaux et d'églises.

Etendant considérablement son rayon d'action, Mélusine s'installa aux confins de la Savoie non loin des bords de l'Isère, dans les vastes cavernes dites de Sassenage. De là, son influence va se faire sentir dans toute la région en y instituant un système de présages fort utile aux paysans et particulièrement à ceux dont les cultures s'étendent dans la vallée de l'Isère, aussi bien en Savoie qu'en Dauphiné.

Reprenant un ancien texte de Sylvain de Boissieu qui fait parler Mélusine, Sylviane Chaussamy écrit: "... Voici l'ancre que je choisis pour ma retraite, et afin de ne point paraître ingrate envers les peuples qui habitent cette contrée, je veux que mes cuves, où je me baignerai dorénavant, aient le don de présager la fertilité des années avec tant de certitudes que les nations en connaîtront la vérité. Tous les ans à pareil jour que je suis arrivée aux montagnes de Sassenage, ces deux cuves répandront tout à coup des eaux en abondance. Celle-ci marquera la fertilité des moissons, celle-là des vendanges..."

Les vastes grottes de Sassenage, en Isère, ont été aménagées pour le tourisme et c'est non loin de l'entrée qu'apparaissent les deux cuves circulaires creusées par les eaux: c'est dans ces dernières que Mélusine se baignait et c'est là qu'avaient lieu les extraordinaires présages au sujet desquels l'historien Chorier donne, en 1661, cette description: "Ces creux sont vides toute l'année et il n'y paraît de l'eau que le jour des Rois. Ce jour-là l'eau surmonte l'empêchement qu'elle semble avoir combattu durant si longtemps pour y pénétrer, et ce qui est le plus surprenant c'est, le jour suivant, de ne l'y point voir. On en tire un présage de l'abondance des blés et du vin. Plus ils sont remplis, plus ils promettent de bonheur... Quel esprit conduit si fidèlement cette eau en ces lieux pour y être un oracle qui y parle sous énigme ?

Il est vrai que l'aspect des cuves change suivant les saisons et l'abondance des pluies sur le Vercors, mais la tradition voulait que l'annonce eût lieu à date fixe: "le 6 janvier, les curieux allaient visiter les cuves de Sassenage pour juger de la fertilité ou de la stérilité de l'année, selon qu'elles étaient ce jour-là plus ou moins remplies d'eau, coutume qui paraît remonter à une époque éloignée, peut-être même au culte de Cérès, déesse de l'agriculture et des moissons. Cérès était communément appelée Eleusine, du nom d'Eleusis, ville d'Attique où se célébraient les mystères de ce nom. Ne serait-il point possible que la déesse d'Eleusis soit devenue pour nous, dans la mythologie du Moyen Age, la fée Mélusine ou plutôt Méleusine qui passait pour habiter ces grottes et que les cuves ainsi consultées

soient le seul souvenir qui se rattache en ce lieu à l'ancienne déesse, nourrice des hommes ?" (Sylviane Chaussamy: "Mélusine", cahiers de l'Alpe, 1970).

Aujourd'hui, les touristes viennent nombreux visiter les Cuves de Sassenage où les guides leur montrent les bains de Mélusine, la table de pierre sur laquelle elle mangeait son pain et son fromage, son parloir, sa cheminée..., mais les paysans n'y grimpent plus la veille de la fête des Rois pour voir si les deux bassins circulaires de l'entrée vont leur promettre l'abondance ou la disette: Bacchus et Cérès sont bien oubliés...

VIe PARTIE

Curieux voyages souterrains

- 1 - L'étrange voyage d'un chat et d'une clarine dans un gouffre savoyard.
 - 2 - La vache et le taureau de la Tanne à Mousselier.
 - 3 - Et l'attelage s'effondra dans un gouffre...
 - 4 - Mystérieux trajets souterrains des eaux savoyardes sous le Léman.
 - 5 - Le cortège du roi Hérode venait se désaltérer à la Fontaine de César, résurgence d'une eau souterraine du Salève.
 - 6 - La lotte et les grottes du Léman.
 - 7 - De la caverne du Tenare au bord du Léman.
 - 8 - Anguilles et sangsues du Léman poursuivies en justice...
-

1. L'ETRANGE VOYAGE D'UN CHAT ET D'UNE CLARINE
DANS UN GOUFFRE SAVOYARD

- "La Tanne à Béman ? C'est terriblement profond... Allez voir ! - nous explique un montagnard en nous désignant l'entrée d'un aven.

- "Et il s'y passe des choses bien étranges... Savez-vous qu'un chat qui se promenait par là y est tombé accidentellement ? Il ne s'est pas fait de mal, car les chats savent choir sans rien se casser. Mais il lui fut impossible de ressortir de cet abîme... Pendant des jours et des jours la pauvre bête a cherché un passage... Oh, elle ne devait pas avoir faim, car c'est là-dedans que les paysans jettent les bêtes crevées qu'il serait trop long et trop pénible d'enterrer dans notre sol de pierres. Ce chat qui devait s'ennuyer finit par trouver une fissure dans la roche, car on l'a vu sortir indemne, mais fort effrayé, bien loin de là, au fond de Lepuyer-sur-le Brévon..."

- "Selon vous, il y aurait donc une communication entre le bas du gouffre et la vallée ?

- "D'après l'histoire du chat, on peut penser que oui, mais bien sûr on n'y a jamais été voir. Mais il y a une autre histoire qui permettrait aussi d'y croire: c'est celle de la sonnaïlle de la vache. On raconte dans le pays qu'il y a bien longtemps une vache s'est laissé engloutir dans ce trou. Evidemment elle était trop grosse pour suivre le chemin du matou où elle se serait coincée, et puis elle s'était probablement rompu les os... Toujours est-il qu'au cours de la chute elle avait perdu sa sonnette. Or, à quelque temps de là on a retrouvé cette clochette dans le Brévon, à peu près au même endroit où on disait que le chat était sorti..."

Des choses, des animaux, des attelages entiers même, qui tombent dans la bouche d'un abîme pour reparaître plus tard et bien loin, ce sont là des sujets de légendes fréquents en Savoie. En effet, cette idée de disparition d'un être vivant ou d'un objet dans l'inconnu des entrailles de la terre pour en ressortir dans une vallée, parfois très

lointaine, est fort répandue: elle satisfait à la fois à un besoin inné de mystère et au désir d'une explication rationnelle.

Mais allons le voir de près, cet antre dans lequel un chat et une sonnette firent un si étrange voyage. La vallée de Bellevaux est considérée comme l'une des plus gracieuses des Préalpes chablaisiennes. Située à une vingtaine de kilomètre de Thonon, elle est parcourue par le Brévon, affluent droit de la Grande-Dranse, qui s'est creusé dans les schistes du Flysch et dans les divers étages du Jurassique, un chenal assez profond aux pentes abruptes, couvertes de hêtres et de sapins.

Quittons Bellevaux, passons au-dessous de Jambaz-deçà sans prendre la route de la très curieuse Abbaye du Vallon, abandonnée aujourd'hui, où des moines métallurgistes traitaient, il y a bien longtemps, des minerais de fer provenant des montagnes voisines. Traversons le village de Jambaz-delà pour arriver enfin au col de Jambaz (1227 mètres) qui a porté aussi le nom de col de Dorjon, endroit dominé par le Rocher de la Motte (1665 m.) qui se dresse sur l'autre versant.

Prenons enfin un sentier qui, au-dessus de ce col va nous conduire aux chalets de Béman (ou Bémont, comme certains l'écrivent). A cinq minutes de là, un peu plus haut, dans la forêt, s'ouvre un gouffre: c'est la Tanne à Béman qui fut complètement explorée pour la première fois par un groupe de chercheurs appartenant à la Société suisse de spéléologie, sous la direction de Georges Amoudruz.

Nous voici maintenant au bord de cet antre. Nous le voyons s'ouvrir en forme d'entonnoir ovale descendant verticalement pendant 25 mètres. Les échelles métalliques souples permettent d'atteindre un petit replat où s'amassent des restes de squelettes. De là, un nouveau saut de 20 mètres et nous arrivons sur un sol chaotique où gisent de nombreux ossements. Est-ce le fond ? Non ! Un nouvel à-pic nous amène à un ressaut du rocher 14 mètres plus bas: là aussi on marche sur des restes d'animaux... Il faut descendre encore une douzaine de mètres pour aboutir enfin à un pierrier fortement incliné dans une grande salle terminale de 20 mètres de longueur et 10 mètres de largeur.

En 1934, des paysans voulant se débarrasser d'une énorme vache crevée la traînèrent jusqu'au bord de l'abîme. Mais craignant que l'animal ne reste accroché à quelques rochers durant sa chute, ils lui taillèrent les jambes à coups de hache ! Deux ans plus tard, lors du relevé topographique de cet horrible dépotoir, Amoudruz et ses compagnons retrouvèrent ces restes mutilés en voie de lente décomposition...

Et les eaux de pluie qui pénètrent là-dedans lavent ces cadavres gonflés de grosses bêtes mortes de maladies généralement contagieuses, se chargent de microbes variés et agressifs, et ressortent quelque part dans la vallée sous forme de sources claires et limpides, les infiniment petits ayant fait le trajet souterrain sans dommage, n'attendant plus, pour proliférer, qu'une installation bien au chaud dans l'estomac du passant qui s'est désaltéré à la rafraîchissante fontaine...

Arrivés au fond du gouffre, les explorateurs cherchèrent d'éventuelles communications avec l'extérieur. Ils n'en trouvèrent point... Seules de très étroites fentes permettent aux eaux d'infiltration de se perdre au milieu des roches. Si ces eaux peuvent reparaître dans quelques résurgences, il aurait été bien impossible à un chat ou à une sonnette de suivre le même chemin...

2. LA VACHE ET LE TAUREAU DE LA TANNE A MOUSSELIER

Dans les montagnes du Haut-Chablais, des bergers nous ont dit que des grands parents leur avaient raconté l'étonnante aventure arrivée il y a très longtemps dans les pâturages où ils gardent leurs troupeaux. Dans la région de la Dionaz où l'on trouve encore de vastes forêts, un jeune et magnifique taureau poursuivait de ses assiduités une belle vache d'ailleurs consentante. Les deux animaux folâtraient dans la prairie, complètement indifférents au paysage et aux terrains environnants et ils ne tardèrent pas à s'éloigner des chalets.

Sans qu'ils s'en doutent, leurs jeux les conduisirent auprès d'un gouffre dans lequel ils se laissèrent choir bien involontairement ! Impossible naturellement de les remonter au jour, du reste cette chute avait été certainement mortelle. Pendant un temps, les montagnards parlèrent beaucoup de ce drame qui avait coûté gros au propriétaire des ruminants, puis on l'oublia...

Mais, les mois ayant passé, et même les années, voici qu'on retrouva sur les rives du Brévon, la rivière qui prend sa source dans le massif du Roc d'Enfer et rejoint la Dranse près de Bioge, des sonnaillles que l'on reconnut être celles des 2 animaux qui avaient si tragiquement terminé leur vie au fond d'un aven. C'était là un prodige dont on discuta énormément et on en déduisit que le fond de l'abîme était en relation souterraine avec le Brévon et que le voyage de ces objets avait pu se faire grâce à des crues violentes dues à la fonte des neiges ou à d'abondantes pluies printanières.

Bien des années plus tard, fort intrigué par cette histoire, le maire du pays, M. Mousselier, essaya de descendre dans le gouffre qu'il avait pu repérer à la suite des récits des paysans. Mais faute d'équipement il y renonça et fit part au spéléologue et folkloriste Georges Amoudruz de cette étrange affaire. Ce dernier en prit bonne note, marqua le lieu sur une carte sous le nom de Tanne à Mousselier tel que cet aven avait été baptisé par les habitants, mais il n'eut pas l'occasion d'y organiser des recherches.

Ce n'est que dernièrement qu'une expédition de la SSS dirigée par l'instituteur Pascal Ducimetière a permis pour la première fois de descendre au fond de cette tanne et d'en dresser le plan détaillé. Etant montés aux Granges de Labray, les spéléologues prirent un chemin où seules peuvent monter des jeeps, qui les conduisit à la Dionaz. Après avoir traversé des pâturages, ils entrèrent dans la forêt et tout de suite trouvèrent l'aven qui, dans un terrain de lapiaz, s'abîme dans les calcaires du Malm. Ayant solidement installé une échelle métallique souple, ils s'engagèrent, par une ouverture de 3 m. de diamètre environ, dans le gouffre profond de 14 m. Là, appuyé contre la paroi repose le tronc d'un arbre qui y est tombé ou qu'on y a introduit on ne sait quand. Sur le sol d'éboulis ils découvrirent les ossements d'une vache, mais aucun reste de taureau...

Cette descente présente-t-elle des difficultés ? "Non ! - répondit Pascal Ducimetière - nous avons même réussi à y faire pénétrer une bergère qui était fort intriguée par la curieuse histoire des animaux tombés là-dedans au cours de leurs ébats.

Le fond de l'aven est occupé par une grande épaisseur de matériaux détritiques et d'éboulis au travers desquels s'insinuent les eaux venues de la surface et qui se perdent ainsi à l'intérieur du sol. Il était donc impossible aux cloches de la vache et du taureau (mais où a-t-il passé celui-ci... dont on n'a pas retrouvé les os?...) de parcourir le long et difficile chemin séparant cet hypogée des rives du Brévon ! Mais l'idée de cet étrange et mystérieux cheminement reste encore bien ancrée dans la mémoire de quelques vieux montagnards qui perpétuent ainsi d'intéressantes légendes...

TANNE à MOUSSELIER

(Haute Savoie)

Coordonnées Carte IGN Samoëns No 1

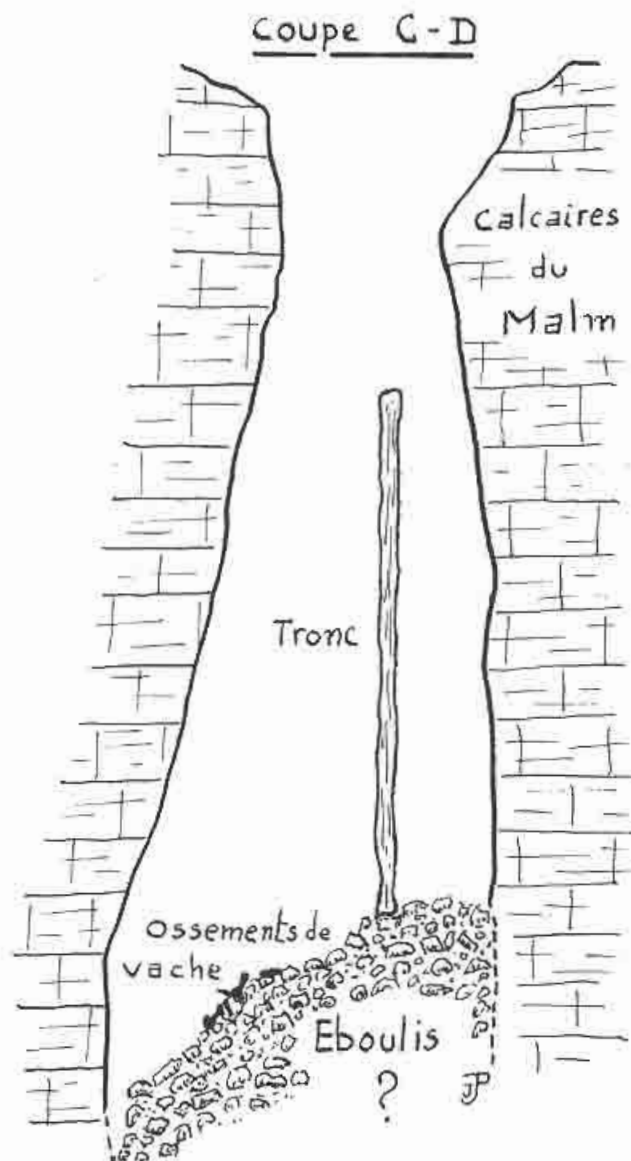
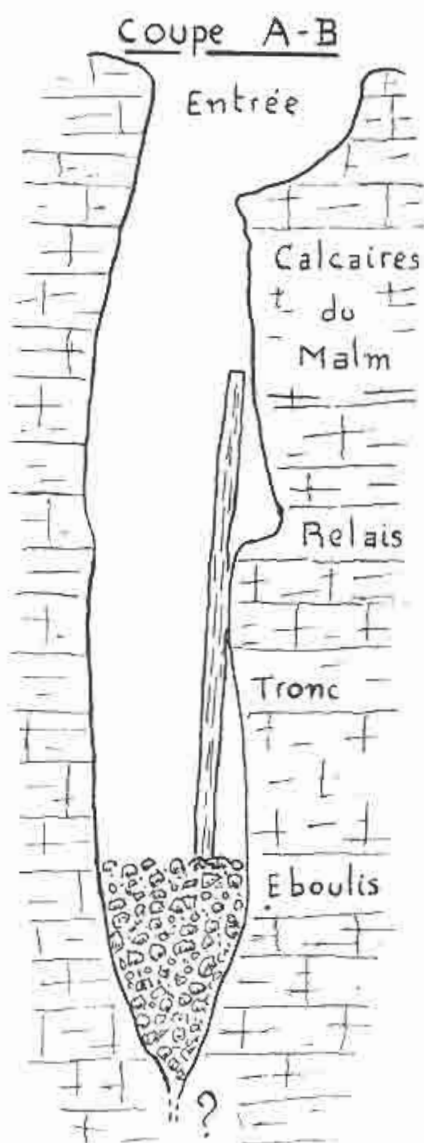
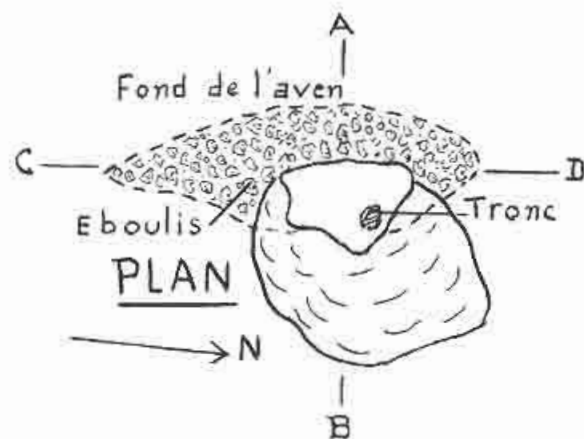
I : 20.000

X = 924.960 Y = 143.305

Z = 1540 m P = 14 m

Levé SSS 200766 par P. Ducimetière

Echelle : 0 1 2 3 m



3. ET L'ATTELAGE S'EFFONDRA
DANS UN GOUFFRE...

Dans la vallée du Risse, au cours du 17^e siècle, vivait un certain Etienne Coudier, dit Tianne Guedry, originaire de Mégevette. L'abbé Baud nous rapporte, au sujet de cet homme, une bien curieuse histoire qui lui a été racontée il y a une cinquantaine d'années par les vieillards du pays.

Tianne était un mécréant qui préférait aller à la chasse ou aux champignons le dimanche au lieu de se rendre à la messe, ce qui à l'époque était considéré comme un grave manquement aux usages et un très mauvais exemple pour les fidèles. Ramasser des champignons le rendait également suspect car dans le pays les cryptogames étaient considérés comme des poisons et le fait que Tianne les mangeait tout en blasphémant le faisait passer pour un être tant soit peu diabolique, une espèce de sorcier probablement capable de bien des maléfices.

Or, un certain dimanche, le troisième dimanche du mois d'août, précise-t-on, cet homme partit avec son employé couper du bois dans la grande forêt de la Dionnaz qui domine le Brevon de Vallon. Il passa le temps de la messe à remplir son traîneau de bois avec l'aide de son domestique. Alors qu'ils étaient sur le chemin du retour et regagnaient la vallée du Risse, tout à coup le cheval s'arrête et dresse l'oreille: là-bas, dans le fond du val, au clocher de Mégevette, on sonnait la Consécration. En réponse à l'invitation de la cloche, Tianne furieux de ce retard claque son fouet et lance un horrible blasphème...

C'est alors que sous les yeux terrifiés du domestique qui se trouvait à quelques pas de là, la terre s'ouvrit brusquement et un affreux gouffre engloutit chien, cheval, traîneau et conducteur et ceci dans un fracas épouvantable de bris de bois, de grelots, de jurons et d'abolements !

Le témoin consterné se sauva dans la plaine pour chercher du secours. On alla aussitôt à la recherche du profanateur, mais on ne

retrouva ni l'attelage, ni le conducteur, ni les animaux... Le Haut-Chablais est riche en gouffres qui ne sont pas toujours faciles à trouver ou à retrouver, et d'ailleurs en ce temps-là il n'était pas question de les explorer. Jusqu'ici, cette histoire est plausible: bien des avens s'effondrent brusquement lorsque l'épaisseur de la roche qui forme leur toit est devenue trop mince par suite de l'érosion. Mais la légende va naître...

Au printemps suivant, à la fonte des neiges, un ruisseau qui descend de la Diomaz et va se jeter dans le Brevon un peu en amont de l'Econduit et en face de l'ancienne abbaye du Vallon, rejeta sur ses rives le harnais du cheval, le soulier d'un homme et le collier d'un chien: "...c'était là les tristes épaves de Tianne Guedry", nous dit l'abbé Baud qui a narré cette aventure dans "l'Almanach paroissial" d'Onnion de 1932. On retrouve là cette croyance assez répandue dans le pays qui veut que des animaux ou des objets tombés dans un gouffre profond réapparaissent au jour après un trajet souterrain mystérieux parfois très long.

L'année suivante, le troisième dimanche du mois d'août, des bergers qui gardaient les troupeaux furent attirés par d'étranges bruits semblant sortir d'une dépression du terrain. S'étant approchés, ils entendirent des sons de grelots, des jurons et des aboiements. Effrayés, ils alertèrent des montagnards qui vinrent courageusement observer ce phénomène vraiment très étrange. Pas de doute, c'est la voix de Tianne que Dieu a puni et qui se lamente au fond d'un gouffre... Dès ce moment, personne n'osa plus s'aventurer de nuit dans cette région. Mais on y vint en curieux le jour pour constater qu'à l'heure de la Consécration on percevait distinctement, au milieu d'un fracas de branchages qui se cassent, de pierres qui s'entrechoquent et de coups de hache, les grelots d'un cheval, la voix d'un homme qui criait "hue !" et les abois d'un chien, puis tout retombait dans un silence impressionnant.

Cette histoire servit de leçon aux profanateurs du dimanche. M. Cyrille Monge, de Mégevette, a déclaré à Georges Amoudruz que, depuis ce drame on ne passe plus le dimanche, avec les bêtes dans le pâturage du Raty: on pensait que les éboulements tombant du haut de la montagne

dans un passage dangereux qui se trouvait à la base d'une paroi de rocher, haute de 150 m. allant des chalets des Charmettes à la Tête de Fogly, en passant sous l'arête des Fogly, étaient une punition pour ceux qui n'allaient pas à la messe. Et c'est alors que les gens de Mégevette, se souvenant de la disparition de Tianne et de son attelage, décidèrent que le bétail ne serait déplacé que les jours de la semaine.

4. MYSTERIEUX TRAJETS SOUTERRAINS DES EAUX SAVOYARDES SOUS LE LEMAN

Une curieuse et tenace légende, admise encore aujourd'hui par beaucoup de gens, veut que des eaux provenant de la Savoie se rendent au pied du Jura en passant sous le Léman...

C'est ainsi qu'un radiesthésiste notoire expliquait gravement que l'eau de la station thermale de Divonne les Bains (Ain) provenait du massif du Mont-Blanc en empruntant sous le lac des conduits souterrains où "elle se transportait grâce à un système de siphon naturel". Il ajoutait que sa fraîcheur n'avait pas d'autre origine !

Et tout dernièrement, un familier de la Versoix, cette petite rivière genevoise qui prend sa source au pied du Jura, soutenait que les eaux de cette dernière proviendraient de la rive gauche du Léman par siphonnage sous le lac. Cette allégation se baserait sur le fait que l'eau de cette rivière serait troublée lorsqu'un orage éclate en Savoie, et aussi que l'analyse aurait démontré une similitude entre la composition de l'eau de la Versoix et une eau du Chablais... mais sans savoir laquelle !

Il est curieux de constater combien il est difficile, pour certains, d'admettre un phénomène naturel simple comme celui d'une source prenant naissance au pied d'une montagne ou sourdant tout naturellement au contact d'une couche de terrain imperméable. On préfère imaginer tout un réseau compliqué de conduits invisibles amenant cette eau de fort loin dans des conditions particulièrement extraordinaires et défiant souvent les lois de la physique !

Et les auteurs de ces étranges théories ne tiennent, évidemment, aucun compte des formations géologiques qui s'opposent à leurs idées...

Nous avons eu l'occasion de nous intéresser aux grands éboulements qui dévastèrent la route et la ligne du Simplon entre Saint-Maurice et Evionnaz dans le Valais voisin. Or, à cette époque, un célèbre radiesthésiste annonçait péremptoirement que la Dent Jaune (ou la Cime de l'Est), dans le remarquable massif des Dents du Midi,

était creuse, qu'elle pouvait donc se remplir d'eau, qu'à un moment donné cette dernière débordait entraînant ainsi des masses énormes de boues et de débris qui, empruntant le cours abrupt du torrent de Saint-Barthelémy, viennent recouvrir la plaine du Rhône au Bois Noir.

Mais d'où provient-elle toute cette eau qui remplit la Dent Jaune dont l'altitude est de 3.187 m. (la plupart des sommets de ce massif dépassent 3.000 m.) ? Tout simplement de ce réservoir inépuisable qu'est le Léman (altitude 375 m.) et cela par un gigantesque siphon souterrain... Et cet homme qui avait fait de solides études supérieures affirmait ça avec toute la puissance que lui donnait sa notoriété, oubliant cette force appelée atmosphérique qui s'oppose à une aspiration d'eau de plus de 10 m. de hauteur... alors qu'entre le Léman et la Dent Jaune il y a une dénivellation de 2.812 m. !

Inutile d'ajouter que les ingénieurs chargés des travaux de protection contre un possible retour de cette catastrophe n'ont pas tenu compte de cette "révélation" !

Pour en revenir aux promenades sub-lémaniques des eaux de notre région, nous nous souvenons avoir entendu, lors d'une étude géologique de la source magnésienne d'Hermance, une conception très curieuse sur l'origine de cette dernière: elle provenait tout simplement du Jura et même plus précisément de la région de Divonne les Bains, croisant tout bonnement, sous le Léman, et sans s'y mélanger l'eau du Mont-Blanc se dirigeant, elle, vers la coquette station du Pays de Gex !

Bien entendu, les géologues n'admettent pas, étant données la configuration et la nature de la cuvette lémanique, l'existence de tels passages. Il existe bien ici et là, le long des rives, des sources sous-lacustres, mais elles se déversent directement dans l'eau du lac car elles ne peuvent faire autrement: elles seraient bien en peine d'emprunter des souterrains inexistantes !

On peut bien démontrer comment et d'où ces eaux prennent naissance, comment les calcaires fissurés du Jura absorbent immédiatement les pluies dont l'eau s'accumulant sur des niveaux imperméables ressort par des résurgences parfois considérables, ou encore

comment des eaux locales après s'être minéralisées au contact de certaines roches retrouvent le jour sous forme de petites sources... C'est tellement plus beau et si mystérieux de les faire venir de très loin en les obligeant d'accomplir d'extravagants trajets bien propres à frapper l'imagination !

Et elle a la vie dure, la légende des eaux en provenance du Chablais et du Faucigny se rendant aussi bien sur la rive suisse du Léman que dans le territoire du Pays de Gex en suivant d'étranges et tortueux canaux s'insinuant sous les alluvions du lac !...

5. LE CORTEGE DU ROI HERODE

VENAIT SE DESALTERER A LA FONTAINE DE CESAR,
RESURGENCE D'UNE EAU SOUTERRAINE DU SALEVE...

En Haute-Savoie, de très curieuses histoires se rapportant à des visions apocalyptiques se retrouvent en diverses régions. C'est ainsi qu'en Genevois, tout près de Veyrier, au pied du Salève, on voit sortir d'une voûte ancienne l'eau claire d'une résurgence alimentant une cressonnière et un vaste étang sur lequel viennent parfois se reposer des canards sauvages. C'est la fontaine de César où furent retrouvés des vestiges romains.

Tout d'abord on peut se demander ce que vient faire ici l'empereur romain qui occupa Genève en 58 av. J.-C. ? On ne le sait pas... Mais toujours est-il que César, pour s'opposer à l'exode des Helvètes, fit couper le pont du Rhône et fortifier la rive gauche de ce fleuve jusqu'au Vuache, tandis que des patrouilles circulaient du Salève au Mont de Sion pour surveiller le pays. Se sont-elles, en passant, désaltérées à la claire source de Veyrier ? Pourquoi pas... On pourrait imaginer que ce pourrait être là une des raisons qui ont fait donner à cette fontaine le nom de César. Chez nous, la période romaine dura de 120 av. J.-C. à 443 ap. J.-C., soit un peu plus de cinq siècles et demi. Durant le premier siècle régnèrent douze empereurs romains qui furent désignés comme étant les "douze Césars" par l'historien Suétone, auteur d'un recueil des biographies de César à Domitien, le dernier des douze, mort en 96. La fontaine de Veyrier doit peut-être aussi son nom à l'un de ces princes...

Un autre souverain romain hante également le pied du Salève ainsi que d'autres endroits du pays des Allobroges. Il s'agit du roi Hérode, de Judée, dont le fantastique cortège passe et revient sans répit en ces lieux...

Arrivant de Bossey, ou peut-être de plus loin encore, une ombre surgissait près de Veyrier. "Elle était de ténèbres et lente à se parfaire. L'apparition se précisait, s'animait et, soudain, on devinait un chevalier et sa monture dont la silhouette inquiète tourmentait déjà l'ombre de la montagne. Ce fantôme, chacun l'avait

reconnu; tous, de père en fils, l'avaient vu. Sa tête morte, comme dansante, disait-on, sans cesse le précédait...

" Hérode... Hérode... soufflaient les téméraires ! Par dessus buissons et clairières, une chevauchée diabolique commençait. Par instants, on eut dit que dans un élan désespéré le fantôme allait enfin s'emparer de sa proie; deux bras immenses se roidissaient vers cette tête fuyante, mais, comme une pierre lancée soudain dans la nuit, cette tête lui échappait, entraînant vers Etrembières hommes et bêtes dans un galop de plus en plus fou à travers la nuit. Mais lorsqu'Hérode, sa tête tourbillonnante et son destrier surgissaient à la lueur verdâtre de la lune, ceux qui guettaient n'attendaient pas le retour de cette chevauchée infernale..." (H. Bressler-Gianoli: "Les îles genevoises", Julien, 1933).

Dans le pays, des vieillards racontent que ces cavaliers altérés faisaient parfois halte un instant auprès de la fontaine de César avant de reprendre leur éternelle chevauchée...

De très anciennes légendes nous apprennent en effet que, certaines nuits, d'étranges cortèges aériens passent au-dessus des routes et des villages: ce sont des sorciers et des sorcières qui se rendent en foule à un sabbat qui se tiendra à un carrefour de chemin en un lieu désert, dans une grotte ou dans une habitation abandonnée. "Voilà la Gogue qui passe", disent les paysans épouvantés qui se hâtent de rentrer chez eux.

Certains assurent avoir été bousculés par des membres de la Gogue et jetés par eux dans un fossé voisin, et ils y croient fermement, bien que des enquêtes aient démontré qu'il s'agissait d'ivrognes ayant trop fêté la dive bouteille et, s'étant laissé choir sur le bord de la route, s'y étaient endormis, faisant là d'horribles cauchemars et qui, au réveil, restaient persuadés d'avoir assisté à l'épouvantable défilé...

Au cours des siècles, des récits bibliques s'étant plus ou moins confondus avec les histoires de la Gogue, il en résulta en diverses régions l'idée que cet équipage satanique était conduit par le roi Hérode, lequel expiant ses forfaits, suivi par sa cour et ses chevaliers, courait sans trêve et sans repos après sa tête qu'il

essayait vainement de rattraper. En Faucigny, nous dit G. Amoudruz, les gens pensaient que cette bizarre cavalcade qui avait lieu à la Toussaint était celle du baron Hubert lancé à la poursuite d'un sanglier indomptable. Des rumeurs se faisaient entendre dans les airs: c'était une sorte de musique faite de sifflets, de fifres, de sons de cloches et de bruissements. Cette chasse sans fin se poursuivait au travers du pays et y revenait régulièrement chaque année.

A propos de bien des cavernes, et en particulier à Féternes, à Balme ou à Mégevette, nous avons entendu des récits se rapportant à cette Gogue et l'on assure aussi que les grands cercles d'herbe plus verte que l'on voit dans certains prés et où poussent des champignons, sont appelés "ronds de sorcières" parce qu'une nuit, les gens de la Gogue, fatigués de leur chevauchée insensée, étaient venus se reposer là ou y avaient dansé...

On sait aujourd'hui que ces extraordinaires nuées de sorcières, de cavaliers ou de chasseurs sont des visions issues de l'imagination populaire effrayée, et nées il y a bien longtemps à la suite du bruit et du frémissement de l'air dus au passage des grandes migrations d'oiseaux et en particulier d'oies sauvages... Le bassin du Léman, en effet, est un lieu de passage privilégié pour ces vastes déplacements en groupe qui ont pu, en faisant vibrer l'air de la nuit, causer tant de frayeurs à nos ancêtres.

6. LA LOTTE ET LES "GROTTES" DU LEMAN

L'idée que beaucoup de lacs sont en communication entre eux par des grottes ou par des souterrains est à la base de nombreuses légendes. Certains pêcheurs nous ont même dit qu'ils croyaient encore fermement à l'existence de ces tunnels inconnus, seul moyen, selon eux, d'expliquer la présence dans le lac de poissons originaires d'autres nappes d'eau.

Cette croyance en d'immenses abîmes reliant souterrainement de vastes étendues d'eau est fort ancienne. Elle a même été vivement soutenue à l'époque par des savants renommés et persuadés d'être dans le vrai: l'histoire de l'arrivée de la lotte dans le Léman en est une belle illustration.

Curieux poisson que cette lotte à l'étrange physionomie ! Ainsi que le fait si bien remarquer le naturaliste genevois Emile Dottrens, elle fait penser à un monstreux têtard avec sa tête aplatie et son corps visqueux dont les écailles sont peu apparentes. Pouvant atteindre 50 cm de longueur (exceptionnellement un mètre !), elle porte un unique barbillon qui pend sous la mandibule et qu'elle agite au fond de son repaire pour attirer les petits animaux dont elle fait sa proie.

Ce poisson dont la chair excellente est un régal n'est pas originaire de notre grande nappe d'eau. Venant du Rhin et du lac de Neuchâtel, comment a-t-il fait pour pénétrer dans le Léman ? C'est là un problème fort intéressant et qui a intrigué bien des savants.

A quelle époque et par quels moyens la lotte a-t-elle fait ce voyage bien imprévu ? Pour le savoir, essayons tout d'abord de remonter dans le temps.

En 1581, le syndic Jean Du Villard, de Genève, s'est donné la peine de dresser une liste détaillée, accompagnée d'une "carte descriptive" très bien dessinée de tous les poissons vivant dans le Léman. Or, la lotte ne figure pas dans cette nomenclature.

Antérieurement à ce travail, un professeur de l'Académie de Lausanne, Conrad Gessner, nous a laissé un remarquable ouvrage sur les

poissons du pays. Etabli en 1568, ce texte ignore la présence de la lotte dans le Léman alors qu'il en parle à propos des lacs de Suisse et de Savoie.

A son tour le célèbre doyen Bridel nous donne l'extrait d'un acte d'Amédée comte de Savoie, du 23 avril 1376, établissant le prix du poisson sur le marché de Villeneuve. Sur cette liste il est parlé de tous les poissons comestibles, mais il n'est pas fait mention de la lotte.

Elle ne figure pas non plus dans le "Tribut du Prieuré de Saint-Jean", à Genève en 1150.

Ce poisson était donc inconnu dans nos eaux...

Ce n'est qu'en 1685 que la lotte est citée pour la première fois par le voyageur anglais Burnet. Ce théologien parle de la voracité, semblable à celle du brochet, d'un poisson appelé Moutail et qui n'est autre que la lotte nommée aussi Moteile ou Moutelle "dans la langue du païs". Ce vorace animal ne se voit que depuis six ans dans le Léman, nous dit Burnet qui ajoute: "... selon toutes les apparences il y est tombé par des canaux souterrains du lac de Neuchâtel et de quelques autres lacs de la Suisse, où il s'est vu de tout temps".

Abraham Ruchat, en 1714, puis Léonard Baulacre en 1746, estiment également que la lotte a dû être introduite dans nos eaux en 1685. Mais comment ?... Tout simplement en s'introduisant dans des grottes situées certainement dans le sous-sol entre les deux grands lacs !

Les "canaux souterrains" et les grottes dont parlent tous ces auteurs n'existent évidemment pas et les lottes n'ont pas eu à se comporter en spéléologue pour venir chez nous ! Alors ?...

Aurait-elle passé par le Nozon, au Milieu-du-Monde, à Pompaples, par ce ruisseau dont les eaux s'écoulent à la fois vers le Rhône et vers le Rhin ? Non, car si la lotte avait utilisé ce passage artificiel créé au XVe siècle (et même peut-être beaucoup plus tôt) sa présence aurait été constatée dans notre lac assez rapidement après cette époque. Ce ne fut donc pas le cas puisqu'elle n'est signalée

dans nos eaux qu'à partir de la fin du XVII^e siècle: elle a donc suivi une route alors inconnue, mais certainement pas souterraine !

Dès 1638, le canal d'Entreroches réunissant au moyen d'écluses la Thièle (lac de Neuchâtel) à la Venoge (lac Léman) est mis en chantier. A partir de 1640 il atteint le bassin du Rhône : la jonction entre les deux lacs est réalisée. Près d'Eclepens, les eaux de la Venoge sont en partie détournée afin d'alimenter le secteur du canal traversant la cluse du Mormont. Les eaux du bassin lémanique peuvent ainsi s'accumuler contre l'écluse d'Entreroches, au bord de la plaine de l'Orbe. Lorsque les quatre bateaux composant un convoi venant de Cossonay étaient prêts pour ce passage, on ouvrait les vannes de l'écluse de chasse et les chalands s'en allaient poussés par le flot vers Yverdon.

Les poissons pouvaient donc profiter de cette occasion pour passer, et ils ne s'en faisaient pas faute ! F.A. Forel, le grand spécialiste du Léman, nous dit qu'à l'ouverture de l'écluse, la fille du directeur du canal plaçait souvent une grande hotte en travers du courant et la retirait bientôt remplie de poissons...

Après 190 ans de service, cette voie d'eau a été abandonnée, sa rentabilité s'étant amenuisée au point d'être devenue insuffisante. Mais la lotte en a profité pour venir jusqu'au Léman où elle a trouvé des conditions de vie si convenables qu'elles lui ont permis de proliférer pour la plus grande joie des pêcheurs. Il faut donc abandonner la légende, si romantique soit-elle (mais les géologues n'en veulent pas !), de vastes cavernes, aussi longues que mystérieuses, assurant une bien étrange relation entre les deux grands lacs séparés par une différence d'altitude de 57 m et distants de 36 km l'un de l'autre...

7. DE LA CAVERNE DU TENARE AU BORD DU LEMAN

Héraclès, le héros mythique de la Grèce antique, adopté par les Romains sous le nom d'Hercule, est aussi une divinité celte (Ognios). Pour les Grecs, les héros immortels jouaient le rôle de trait d'union entre les hommes et les dieux en intervenant auprès de ces derniers dans les moments difficiles. Plus que tout autre, Héraclès, considéré comme la personnification de la force, était connu comme l'ami, le conseiller des hommes, leur protecteur. C'est lui qui préside à l'éducation hellénique et, après avoir été le dieu de l'effort physique, il est le dieu qui chante le triomphe en s'accompagnant de sa lyre.

Grand voyageur et remarquable aventurier, Héraclès a même réussi à pénétrer dans les Enfers, ce vaste refuge des âmes qui, séparées de leur corps, avaient terminé leur existence terrestre. Chargé de s'emparer de Cerbère, le monstrueux gardien de ce pays souterrain, il se fit d'abord initier à Eleusis, puis se dirigea vers le cap Tenare (aujourd'hui cap Matapan, situé à l'extrémité sud du Péloponèse) où une célèbre grotte donnait accès à ce monde infernal. Les Enfers, en effet, communiquaient avec la surface de la terre par plusieurs issues directes, c'est-à-dire par des cavernes très profondes et par de grands gouffres.

Après avoir terminé victorieusement sa mission, et ayant pu par la même occasion délivrer Thésée, le héros grec à demi légendaire qui s'était imprudemment fourvoyé dans ce monde souterrain, Héraclès organisa diverses expéditions dont l'une le conduisit en Gaule. Là, entre autres aventures, il combattit les Ligures à l'aide de pierres que Zeus avait fait pleuvoir du ciel et qui couvrirent la plaine de la Crau... Est-ce à ce moment qu'il vient chez nous ? Pour le savoir, adressons-nous maintenant à la mythologie romaine.

Il y a deux mille ans, un auteur grec, Diodore de Sicile, s'est donné la peine de rassembler, au temps de César et d'Auguste, tout ce qu'on pouvait alors connaître de la géographie et de l'histoire, aussi bien en ce qui concerne la tradition que les faits précis. C'est ainsi, notamment, qu'il suit le périple d'Hercule autour

de la Méditerranée... Le célèbre demi-dieu a-t-il profité de ce voyage pour visiter le Chablais et le Pays de Vaud ?

On pourrait le croire en lisant un gros ouvrage paru en 10 volumes à Fribourg de 1749 à 1753, intitulé "Histoire des Helvétiens plus connus sous le nom de Suisses". Son auteur, le baron d'Alt, homme fort érudit, avoyer (conseiller d'Etat) de la ville et de la République de Fribourg, nous emmène sur les bords du Léman en compagnie d'Hercule: "Ceux qui ont cru que les Helvétiens dérivent de Helvétus font descendre ce Prince d'Hercule qui, après l'incendie de la malheureuse Troie, ayant passé les Alpes, s'embarqua sur le lac Léman, et vint aborder de l'autre côté, au port que l'on croit être aujourd'hui celui d'Ouchy (le fils de Jupiter aurait quitté la rive chablaisienne dans la région d'Evian ou de Thonon).

Il trouva la situation du pays fort agréable, ajoute l'auteur, "quoique inculte alors et rempli de forêts, ce qui le détermina à y fixer sa demeure...

"Ayant fait abattre les bois, il fit d'abord construire un fort, qu'il nomma Arpentras, du nom de son fils. Un des successeurs d'Hercule, Lemanus, donna son nom au lac. Eructonius lui succéda et, étant mort sans enfants, il laissa la Province à trois frères du sang d'Hercule, Helvétus, Sequanus, et Allobrox.

"L'aîné poussa sa passion pour la belle Aventia jusqu'à une espèce de fureur, ce qui déplut tellement à ses cadets, que dans un transport de colère l'un d'eux, après l'avoir chargée d'injures, eut la hardiesse de lui donner un soufflet ! Cette femme, irritée au-delà de toute expression, contre son agresseur, et infiniment sensible à un affront si cruel, ne s'occupa plus que du soin d'en tirer vengeance. Elle en chargea Helvétus, et l'obligea à se séparer de ses frères...

"Sequanus et Allobrox y consentirent. Allobrox eut pour partage la Savoie, Sequanus la Bourgogne, Helvétus garda tout le pays qui est entre les lacs Léman et Brigantinus (aujourd'hui Constance). Comme ses deux cadets avaient donné leurs noms aux provinces qui leur appartenaient depuis leur séparation, il donna de même le sien à celle

qui lui était tombée en partage. Il bâtit ensuite la fameuse ville d'Avenches à l'honneur et gloire d'Aventia et qui devint la capitale du pays des Helvètes."

Que penser de ce récit ?

Ce mythe, suppose l'historien Gonzague de Reynold, est probablement en relation avec la destruction de Troie qui a tellement impressionné le Moyen Age et il a pris corps grâce à la tradition appuyée sur des faits: "... La belle Aventia nous rappelle qu'il y avait sur la colline d'Avenches une source sacrée, divinité dont les Celto-Romains d'Aventicum ont fait la déesse protectrice de leur cité." Et l'histoire des trois frères qui se disputent n'est pas sans analogie avec les conflits entre les Allobroges, les Helvètes et les Séquanais...

Quant à Hercule et son influence dans la région, des fouilles entreprises dans l'ancienne colonie romaine d'Augst, entre le Rhin et le Jura, nous montrent que le culte de ce demi-dieu était tout spécialement pratiqué dans ce pays... Pour ce qui est du Léman, l'appellation de notre lac provient d'un très vieux mot ligure: c'est le nom du dieu Lemanus, protecteur de notre grande nappe d'eau.

Ainsi qu'on le voit, la tradition et les faits historiques sont souvent fort imbriqués et parfois bien difficiles à séparer ! Dans le cas particulier, nous assistons à une des rencontres de l'érudition gréco-romaine et des traditions venues du nord de l'Europe et notamment des Germains: il en résulte une sorte de fusion entre le monde considéré comme barbare et le monde antique, fusion qui permet quelquefois de remonter à la source et d'expliquer ainsi l'origine de curieuses légendes...

8. ANGUILLES ET SANGSUES DU LEMAN
POURSUIVIES EN JUSTICE...

En quoi les anguilles, bien que dites souvent "sous roche", peuvent-elles nous intéresser ici ?

Tout simplement parce qu'elles vivent à l'intérieur des eaux et que ces dernières font partie de la Lithosphère. Par conséquent tout ce qui est au-dessous de la surface de celle-ci appartient au monde hypogée. Et ces poissons d'un type si particulier ont alimenté bien des légendes et ont été chez nous de curieuses discussions et d'étranges croyances.

* * *

Au XVe siècle, une curieuse invasion de sangsues se produisit sur les bords du Léman, dans les ruisseaux et les marécages adjacents. Ces petits animaux s'attachaient aux chevaux qui venaient boire, aux hommes qui se baignaient, aux oiseaux qui se posaient sur l'eau, aux poissons qui périclitaient.

Il fallait absolument faire quelque chose !... Mais quoi, sinon un bon procès à ces sangsues ?

En 1451, sur l'ordre de Georges de Saluces, conseiller du duc de Savoie, évêque de Lausanne, une procédure fut ouverte contre ces bestioles dans le but de les expulser de la région lémanique.

Mais une telle procédure était assez compliquée. Tout d'abord, il était nécessaire d'envoyer sur les lieux infestés un sergent ou un huissier chargé d'annoncer aux sangsues qu'elles étaient assignées à comparaître personnellement au jour et à l'heure dite par devant le magistrat chargé de l'instruction "aux fins de s'ouir condamner à vider dans un bref délai les fonds usurpés, sous peine de droit."

Naturellement, les sangsues ne tinrent aucun compte de cet avertissement pourtant très solennel. Alors on renouvela par trois fois cette assignation pour que la contumace fut mieux établie.

L'historien savoyard Léon Ménabréa nous dit à ce sujet que l'on se conformait en cela à la pratique générale des tribunaux, suivant laquelle "nul n'était réputé contumax qu'après trois citations régulières".

Devant l'inutilité de ces démarches, l'évêque estima alors qu'il serait convenable "qu'on se procurât quelques-uns de ces vers aquatiques et qu'on les mit en présence du magistrat". Cela fait, dit-il, le délégué de l'évêché avertira "les dites sangsues, tant celles qui seront présentes que les absentes, d'abandonner les lieux qu'elles ont témérairement envahis, et de se retirer là où elles soient incapables de nuire, leur accordant à cet effet trois brefs délais d'un jour l'un, formant en tout trois jours pleins, et ce sous la clause que, passé ce terme, elles encourront la malédiction de Dieu et de sa céleste cour."

Les "vers aquatiques" ne tenant aucun compte de cette procédure pourtant bien faite pour les aider à se défendre, le procès eut lieu, les accusateurs exigeant le départ immédiat des animaux malfaisants, leur expulsion ou à défaut leur excommunication. Les défenseurs, désignés par le tribunal, objectaient qu'on était en présence d'êtres dépourvus d'intelligence et que, par conséquent, ils ne pouvaient encourir aucune espèce de condamnation et que, selon les vues du Créateur, la terre appartenait aux bêtes aussi bien qu'aux hommes, tous avaient un droit égal à tous ses bienfaits.

A la suite de ces plaidoiries, le juge nomma des experts pour vérifier une fois de plus l'état des lieux et pour constater l'ensemble des dommages... Et les avocats de critiquer l'opération, obtenant après d'interminables plaidoiries que l'on offre un territoire convenable où pourraient se réfugier les sangsues et y rester sans plus aller se répandre dans les eaux du Léman et de ses affluents.

Des mois se passèrent en expertises et contre-expertises avant que l'on se décide à prononcer une sentence d'excommunication, les vers aquatiques ayant refusé de se présenter aux audiences et surtout de prendre possession des propriétés qui leur avaient été offertes...

Or, au cours de ce temps de palabres, les sangsues en énorme excédent disparurent en grande partie, l'équilibre de la nature ayant repris ses droits... et tout le monde en fut bien satisfait.

L'évêque savoyard n'était pas le premier qui avait dû fulminer contre des animaux hantant les eaux du Léman. Plus de deux siècles auparavant, Guillaume de Champvent, qui occupa le siège épiscopal de Lausanne de 1273 à 1301 se vit obligé de sévir contre une masse extraordinaire d'anguilles qui "infestaient cruellement le lac Léman".

A la suite d'une procédure en bonne forme et après les avoir convoquées sans succès par devant le tribunal, il se vit obligé de les reléguer "en un endroit du lac d'où elles n'osèrent dès lors plus sortir" : l'opération fut certainement considérée comme une réussite, un très grand nombre d'anguilles ayant disparu pour rejoindre très normalement la mer... Et chose curieuse, l'anguille est devenue excessivement rare, depuis cette époque, dans les eaux de notre lac...

VIIe PARTIE

Cavernes et Mysticisme

- 1 - Le mysticisme est né dans les cavernes.
 - 2 - L'offrande au gouffre.
 - 3 - En Savoie, un lait miraculeux est venu d'une grotte lointaine.
 - 4 - Dans les Dranses, la grotte de l'Eglise rappelle une étonnante aventure.
 - 5 - La curieuse histoire du sanctuaire souterrain du Jourdy.
 - 6 - Histoire miraculeuse de Pétronille enfermée dans un rocher.
 - 7 - Un émule de Moïse dans une caverne des Bauges.
 - 8 - Les grottes du Reposoir ont servi de cachettes religieuses.
 - 9 - Au XIIe siècle, un vin miraculeux était servi dans une caverne...
 - 10 - Répliques savoyardes de la célèbre grotte de Lourdes.
 - 11 - L'eau remarquable de la grotte de la Cheminée.
-

1. LE MYSTICISME EST NE DANS DES CAVERNES

De solides galets lancés contre la falaise par les furieuses vagues d'une mer démontée peuvent se briser... Des pierres dures soumises à la gigantesque pression des glaciers éclatent parfois, tout comme certaines roches le font sous l'action du gel... Et il est possible que ces éclats naturels aient attiré l'attention de nos premiers ancêtres qui eurent l'idée de s'en servir comme objets coupants avant de penser à en fabriquer, d'abord de très grossiers, puis, au cours de bien des centaines de milliers d'années, de mieux en mieux finis et de plus en plus utiles...

C'est cette recherche et cette fabrication, nous fait remarquer Franck Bourdier, qui ont introduit dans le psychisme humain les éléments qui lui ont donné une originalité propre par rapport au psychisme animal. "L'outil, capable d'extérioriser la force de l'individu, et la pierre de jet qui transporte cette force au loin et dans la direction voulue, ont constitué les bases d'une physique dynamique, sans doute grossièrement simpliste, mais qui reste encore la nôtre. Avec l'emprise de la main sur la matière inerte, à la biopsychée de l'animal s'est superposée, surtout chez le mâle humain, la technopsychée. La taille par éclats a pu suggérer la notion de force agissant selon son intensité et sa direction; le geste précis du tailleur de silex maîtrisant la matière inerte, geste imité par ses enfants, a constitué le langage gestuel, père du dessin, de l'écriture et enfin de la pensée scientifique" ("Préhistoire de la France", 1967).

Un galet montrant des incisions profondes, des découvertes d'ocre rouge et de boulettes d'argile donne à penser à cet auteur que le rituel qui se développera au moustérien et au paléolithique supérieur semble apparaître dès le Riss, il y a 200 000 ans.

Dans bien des mythologies actuelles, l'os est considéré comme le symbole de la résurrection. Il en était déjà de même au Würm ancien, il y a environ 75 000 ans ! Les ossements les plus vénérés furent

peut-être ceux de l'ours comme l'indiquent les découvertes, faites dans la grotte du Regourdou près de Lascaux, de coffrages dallés contenant les os de cet animal. L'ours, en effet, premier maître de la grotte, s'endormant en hiver dans ce tiède souterrain et se réveillant au printemps fut peut-être le symbole du renouveau saisonnier de la nature... Dès 1833, déjà, le pasteur genevois Buchet avait signalé avoir trouvé dans la grotte de Mialet (Gard) des ossements d'ours alignés dans des sortes de compartiments en pierres plates.

La théorie d'un culte de l'ours a été développée par un préhistorien suisse, Emile Baechler, à la suite de ses découvertes dans les grottes du Wildkirchli, du Drachenloch et du Wildenmannlisloch. Vivement attaquée par divers auteurs, notamment par F. Ed. Koby qui estime que la position de ces restes est due à des charriages naturels et par Jean-C. Spahni, lequel à propos de sa remarquable découverte du moustérien dans les grottes d'Onnion (Haute-Savoie) parle du "prétendu culte de l'ours", cette théorie semble toutefois valable à la suite de trouvailles faites dans la caverne du Regourdou. Aujourd'hui encore ce culte se retrouve dans les civilisations arctiques, tout comme dans la vieille mythologie classique où les ourses femelles sont à la fois des constellations au ciel et les servantes de Zeus, fils du Ciel et de la Terre, né dans une grotte...

Quoi qu'il en soit, et spécialement grâce aux observations faites à Techik-Tach en Russie, on peut admettre que c'est au moustérien qu'apparaissent les sentiments religieux: l'homme de cette époque (dont, aujourd'hui, on connaît de nombreux représentants retrouvés dans des cavernes) s'est élevé bien au-dessus des simples besoins végétatifs. Il fut un être religieux: il donna des sépultures à ses morts et crut à un au-delà. Certains restes de cet homme du Neandertal retrouvés dans des grottes-sanctuaires révèlent ce sentiment: à côté du cadavre soigneusement inhumé, les survivants avaient placé des outils, des armes, des aliments. Celui qui venait de quitter le monde visible retrouverait ainsi, dans un autre monde dont on supposait l'existence, de quoi continuer la vie matérielle

qu'il avait eue sur la terre...

Bien plus tard, peut-être 35 000 ans avant notre ère, au paléolithique supérieur, l'art va intervenir dans le rituel. Venant d'Orient, une nouvelle race, beaucoup plus belle, apparaît, l'homo sapiens dont nous sommes les descendants. A son contact les tribus moustériennes vont disparaître: est-ce à la suite du génocide le plus énigmatique que l'on connaisse ou n'ont-elles pas pu s'adapter aux grands froids du Würm ? Toujours est-il qu'elles périrent sans laisser de descendance...

Né à l'aurignacien, l'extraordinaire et si remarquable art des cavernes est à son apogée au magdalénien (15 000 ans avant Jésus-Christ). Beaucoup de savants y ont vu la preuve de croyances totémiques ou de rites magiques de chasse ou de fécondité. On a même interprété cet art comme l'expression du symbolisme d'une mythologie. Certains, cependant, n'ont cru y voir qu'un plaisir gratuit, l'art pour l'art... Ces diverses interprétations sont probablement toutes valables, car rien n'empêche de supposer que cet art, comme celui que l'on peut encore admirer chez plusieurs peuples primitifs actuels, est le résultat de nombreuses préoccupations différentes...

2. L'OFFRANDE AU GOUFFRE

Très tôt l'homme a dû diviser schématiquement l'univers en deux domaines principaux: celui du réel où il se meut et celui échappant à sa connaissance. Naturellement, ce dernier était jadis plus considérable car il abritait alors aussi bien les dieux, les esprits, les âmes des ancêtres ou celles encore à naître. Ce domaine de l'Inconnu englobait aussi les phénomènes terrifiants de la nature. Orages et foudre, éruptions volcaniques et tremblements de terre, tempêtes, éboulements et autres cataclysmes ont particulièrement frappé l'imagination des peuples, comme ils continuent d'ailleurs à le faire de nos jours.

L'Inconnu et le Connu n'ont pas de limite fixe et ils sont évidemment inséparables. "Dans les religions dites primitives et, dans une mesure moindre mais sensible, dans les grandes religions, la nature manifestée est engendrée, organisée, par le non-manifesté qui lui est antérieur. De ce thème général découle, par exemple, la notion d'un chaos préexistant au monde visible caractérisé par une organisation progressive. Une fois cette optique rétablie, il est plus aisé de comprendre des phénomènes qui deviennent désormais logiques, tels la création mythique du monde, l'existence de contrées imaginaires ou l'influence des mythes sur certaines guerres et migrations" (Raymond Christinger: "Notions préliminaires d'une géographie mythique", "Le Globe", Genève, 1965).

C'est aux traditions populaires que nous devons de pouvoir pénétrer dans les mystérieuses régions mythiques de notre terre grâce à certaines portes aménagées par la nature: les eaux, les grottes et les montagnes.

Plonger dans un lac ou s'introduire dans une grotte était le moyen d'entrer aux Enfers ou dans d'étranges demeures; gravir un haut sommet était aussi une façon de se rapprocher de l'Inconnu... qui pouvait se montrer terrifiant ! On comprend alors que bien peu de gens s'y risquaient, ce qui explique pourquoi l'alpinisme et la spéléologie sont des activités modernes.

Les eaux, en particulier les lacs et les étangs, ont suscité tout un folklore. Nombreux, par exemple, sont les contes où il est question de génies, de fées, de palais enchantés ou de sirènes habitant le milieu liquide. Dans les campagnes on met en garde les enfants contre les dangers que peuvent représenter les carpières "sans fond" et les puits mystérieux et maléfiques, ceci bien sûr dans le but d'éviter des accidents, mais il s'y mêle aussi parfois une certaine crainte atavique.

Dans tous les pays des légendes nous parlent de villes disparues au fond des eaux ou des abîmes et il y est souvent question de villages engloutis dont on entend parfois sonner les cloches ou pleurer les habitants. En Chine, certaines sources mythiques "jouent le rôle de l'Invisible qui absorbe le passé et laisse couler le devenir": ces eaux souterraines sont les demeures des morts où les forces vitales, retenues prisonnières, s'en échappent au printemps. De même que les eaux, les grottes, les gouffres, les crevasses et les volcans donnent accès à cet empire invisible où habitent les dieux et les esprits, certains bons, d'autres mauvais. Descendre aux enfers, c'est pénétrer dans l'Inconnu invisible; pour C.J. Jung, c'est plonger dans l'inconscient.

On conçoit que très vite on a cherché à neutraliser ce monde souterrain assez inquiétant, doué de pouvoirs fabuleux. Parmi beaucoup d'autres, une légende savoyarde relatée par Lucien Guy nous montre la puissance de ces êtres considérés comme épouvantablement dangereux: le ravissant lac Vert (région de Servoz) servait de bain à d'aimables fées qui s'y prélassaient sans le moindre vêtement. De vilains gnômes, des esprits pervers, habitant les cavernes d'alentour, les épiaient et leur firent souvent des avances qui restèrent toujours sans succès. Furieux, ils secouèrent alors la montagne qui s'écroula dans le lac... (Un formidable éboulement eut effectivement lieu en cet endroit en 1751).

Comment obtenir les bonnes grâces de ces individus fantastiques sinon en leur accordant des oblations ? Les offrandes (on en fait toujours !) aux sources, à certains cours d'eau, aux rivières souterraines des grottes et des gouffres ne sont en général pas destinées à l'élément liquide en soi, mais aux entités invisibles résidant sous la surface.

Depuis la plus haute antiquité on a ainsi honoré les divinités. Les Celtes, par exemple, ont jeté des dons précieux dans les eaux de lacs, de rivières ou de sources. Les Romains et bien d'autres peuples ont fait de même.

En Haute-Savoie, nous dit l'archéologue Jean-Claude Périllat, on a découvert en Chablais deux endroits où a été pratiqué indiscutablement le culte des sources par l'offrande de monnaies. Tout d'abord à Thonon la source de la Versoie d'où l'on a exhumé en 1882 de nombreuses monnaies romaines frappées sous les empereurs Adrien, Antonin, Marc-Aurèle et l'impératrice Faustine-la-Jeune. Pas très loin de là, à Marclaz existe une eau ferrugineuse dans la source de laquelle on a découvert, au cours de travaux de réfection exécutés au début du siècle, des pièces de monnaie, datant également du temps des Romains, émises sous Auguste, Aélius et Antonin. D'autres sources savoyardes ont été utilisées à l'époque gallo-romaine, notamment Bromine, près d'Annecy (eau sulfureuse) et Menthon où des bains ont été aménagés et fréquentés du temps de Vespasien, cependant on ne sait pas si elles furent l'objet de cultes et d'offrandes... Mais depuis cette époque, les Savoyards dont la vie fut particulièrement dure et rude et chez qui l'argent était rare, ne jugèrent plus utile de jeter leurs sous dans des gouffres ou dans des sources...

En Amérique, nous ne citerons que le fameux gouffre de Chichen-Itza (Yucatan, Mexique) où des fouilles subaquatiques terriblement compliquées et difficiles permirent de remonter de véritables trésors. Le terrain calcaire de ce pays est percé de nombreux avens, les "cénotes" dont beaucoup ont servi de réceptacle aux offrandes les plus variées qu'y jetaient les prêtres des Mayas. C'est ainsi qu'on a sorti du Puits Sacré de Chichen-Itza, profond de plus de 40 m dont le plus grand diamètre atteint 60 m, plus de 4000 objets d'or, de cuivre et de jade, du copal, des statues de pierre, plus de 200 récipients divers et les ossements de 250 victimes sacrifiées à Chac, le dieu de l'eau et de la pluie... Et il doit y rester encore beaucoup de choses !

En Europe, comme ailleurs, on continue à faire des cadeaux aux sources, à certaines grottes, aux eaux souterraines et aux fontaines.

La source de la Seine reçoit tellement d'argent que la Ville de Paris y a fait poser une grille cadenassée pour empêcher les gens de ramasser la monnaie qu'elle se réserve pour ses finances !

A Donaueschingen, le fond de la source du Danube est constellé de marks que de joyeux garçons vont de temps en temps chercher en plongeant...

Tous ceux qui ont visité des grottes touristiques et navigué sur des rivières souterraines, comme à Padirac, par exemple, ont pu être étonnés de voir ça et là, au fond de l'eau, de véritables amas de monnaies... que les guides savent fort bien récupérer durant la morte-saison.

Nous nous souvenons avoir vu en Dordogne, au milieu d'un chaos de rochers, un petit gouffre qui avait donné lieu à une légende dans laquelle il était question d'un amour malheureux. Les gamins de l'endroit qui y conduisaient les touristes leur annonçaient gravement qu'il fallait jeter un peu d'argent dans cet antre et que cela leur porterait bonheur... Les gars connaissaient un étroit passage souterrain sinuant entre les blocs jusqu'au bas du gouffre et le soir ils s'y introduisaient pour aller ramasser les sous.

Autrefois, dans certaines grottes, et nous nous souvenons l'avoir encore vu faire à Archamps, près de Genève, il était d'usage de coller une pièce de monnaie dans l'argile de la caverne: c'était une sorte de "droit de passage" qui était ainsi acquitté en reconnaissance de ce que l'exploration s'était bien passée. Était-ce là une sorte de réminiscence du péage versé à Charon, ce nocher des Enfers, fils de l'Erèbe et de la Nuit, qui faisait passer aux âmes des morts, moyennant une obole, les fleuves souterrains du royaume infernal ?...

Ces pratiques, et nous n'en avons donné que quelques exemples, probablement nées de convictions religieuses et de magie, remontent à la préhistoire, à une époque où la grotte, tiède en hiver et relativement riche en eau libre, représentait pour les hommes du Paléolithique les entrailles de la Terre-Mère portant sur ses parois mamelonnées de concrétions les ébauches des êtres qui renaîtront au prin-

temps. Plus tard, la mythologie fit de ces lieux le séjour des morts et l'habitat de plusieurs dieux, tandis que la magie les peuplait d'une infinité de démons. Devenues aujourd'hui du folklore, il n'en reste pas moins que ces traditions viennent d'un substratum de la mentalité humaine si profond qu'il semble nécessaire de le faire remonter bien au-delà de l'histoire...

* * *

Faire des dons à une divinité souterraine que l'on aime ou que l'on craint, en déposer dans un temple avec une intention purement religieuse, ce sont là des actes que l'on retrouve aussi bien dans le temps que dans l'espace. Mais des offrandes souvent importantes, sont données aussi avec l'espoir d'infléchir le Destin.

Dans "La lumière qui s'éteint...", Rudyard Kipling montre bien ce besoin de sacrifier un objet précieux avec l'espoir de se concilier la Destinée: "...Dick tira de sa poche la petite pièce donnée par Maisie et la contempla pieusement, comme s'il eut tenu dans le creux de sa main l'oeuvre la plus précieuse et la plus rare, le gage merveilleux du bonheur à venir... A la manière d'un païen, il adressa mentalement une prière au destin. Il élevait entre ses doigts la petite pièce d'argent au-dessus du fleuve, en demandant que, si quelque malheur devait menacer leur vie, tout le poids en retombât sur lui, sur lui seul, et que Maisie fût toujours préservée. Cette humble monnaie blanche, qu'il n'eût point troquée contre un sac d'or, il l'offrait en sacrifice pour attendrir les dieux. La Tamise la garderait comme le don le plus magnifique offert en holocauste... La pièce tomba sans bruit, Dick, libéré momentanément de toute crainte, regagna sa maison en sifflant..."

Les Grecs estimaient que l'homme peut mécontenter les dieux de deux manières: en offensant la loi morale il encourt leur colère, en atteignant à un excès de bonheur et de richesse il excite leur jalousie. Dans ce cas, il peut espérer les apaiser en sacrifiant une partie de son bonheur, mais ça ne réussit pas toujours...

Il y a 2500 ans, Polycrate, un célèbre tyran de Samos, possédait une fortune qui devint vite légendaire dans toute la Grèce. Un jour, effrayé de la chance inouïe qui le suivait dans toutes ses entreprises, il voulut prévenir la jalousie des dieux en jetant dans la mer un anneau magnifique, en or ciselé et orné d'une pierre précieuse. Hélas, quelques jours plus tard un pêcheur lui offrit un beau poisson dans le ventre duquel on retrouva l'anneau ! Polycrate comprit alors que son sacrifice n'avait pas été accepté et que le malheur allait s'abattre sur lui. Cela ne manqua pas ! Un roi de ses ennemis le fit tomber dans une embuscade... Il fut pris, condamné à être écorché vif puis à mourir sur une croix, ce qui fut fait à Magnésie en 522 avant Jésus-Christ.

Aujourd'hui encore, beaucoup de gens, pourtant chrétiens, ont tendance à toujours culpabiliser le bonheur : ces hommes-là, liés à la société de consommation, ne peuvent s'empêcher de considérer la réussite (matérielle et morale) que comme quelque chose de volé au destin et qu'une punition doit nécessairement suivre... C'est là un archétype qui remonte bien haut dans l'instinct humain et que le Christ a voulu combattre en apportant le vrai bonheur : oser être heureux !

Mais le fait de jeter des dons dans les gouffres n'a pas toujours pour but une conjuration du Destin en vue d'un avenir meilleur, ni de donner des offrandes à des divinités mythologiques auxquelles on ne croit plus guère, ni de se livrer à une quelconque superstition... Et cela d'autant plus que ces dons, bien que nombreux ne sont généralement pas importants. On le fait alors pour s'amuser, pour faire comme les autres, dans certaines conditions pour montrer son adresse, comme, par exemple, envoyer une plaque dans la gueule du gros crapaud de fer de certains jeux de palet... Mais allez savoir ce qu'en pense le subconscient...

3. EN SAVOIE, UN LAIT MIRACULEUX EST VENU D'UNE GROTTES LOINTAINE

Dans la vallée du Borne, Entremont possède les restes d'une célèbre abbaye de la Bienheureuse Marie d'Entre-les-Monts fondée en 1225 par Amédée, comte de Genevois, rebâtie et agrandie en 1668, puis supprimée en 1770...

Ce qu'il en reste sert de presbytère et l'on peut y voir, notamment, un cadran solaire avec la devise "Pereunt et imputantur" (elles disparaissent et nous sont comptées). Sur l'un des vantaux de la porte de l'église est peint un fer de mulet accompagné de l'inscription "Haec nota in antiqua erat", 1723 (cet animal était déjà connu dans l'Antiquité), ce qui est une allusion à la légende de l'âne apportant les reliques à l'église abbatiale. A l'intérieur se trouve une statue en bois doré (époque renaissance) de Notre Dame d'Entremont, dite aussi Notre Dame de Tous-les-Saints à cause du grand nombre de reliques de saints que l'abbaye possède, reliques auxquelles fait justement allusion le fer représenté sur la porte de l'édifice.

Cette madone de Tous-les-Saints n'est autre que Sainte Colombe, vierge et martyre mise à mort vers 273, sous Aurélien, l'empereur romain dit "Main de Fer", soit deux ans avant l'assassinat de ce dernier par un de ses anciens esclaves. La statue porte sur la poitrine une ampoule qui, selon la tradition, contient du lait de la Vierge-Marie, raison pour laquelle beaucoup de jeunes mères désirant avoir un peu plus de lait viennent auprès d'elle dans l'espoir d'un miracle. Notre Dame d'Entremont est également invoquée pour la guérison des enfants nerveux, ou qui bégayaient ou encore souffrant des yeux. Autrefois cette Vierge était portée en procession le 15 août et en 1855 le pape Pie IX fit accorder une indulgence à perpétuité à ceux qui venaient prier en cette église du 15 août au 8 septembre.

Ce "lait de la Vierge" que Notre Dame d'Entremont porte sur elle provient d'une curieuse caverne de la Terre Sainte. A Bethléem, non loin de la grotte où naquit Jésus, se trouve une anfractuosité qui a donné lieu à de nombreuses légendes. Selon un mythe fort poétique, Marie qui allaitait l'Enfant s'était installée dans ce souter-

rain où elle avait trouvé la paix et le repos. Quelques gouttes de lait s'échappèrent de son sein, tombèrent dans le refuge et donnèrent à la pierre une remarquable couleur blanche.

C'est à ce miracle que cet endroit doit son nom de "Grotte-du-Lait". Une pieuse croyance populaire veut qu'une gorgée de l'eau calcaire qu'on y trouve favorise la sécrétion du lait non seulement chez les femmes, mais aussi chez les femelles des animaux domestiques. Nombreux sont les gens qui se rendirent en ce lieu souterrain dans l'espérance que pouvait leur donner cette eau miraculeuse.

Naturellement le commerce ne fut pas insensible à ce phénomène ! Cette pierre, vivement mélangée avec de l'eau, donne un liquide laiteux qui était vendu fort cher et était également exporté au loin.

Cette curieuse roche est un minéral assez complexe. Il s'agit généralement de mondmilch (lait de lune), concrétion calcaire poreuse et légère qui forme une boue blanche avec l'eau. Autrefois on la considérait comme un excellent médicament commercialisé sous le nom de "nihilum album". Elle renferme parfois un peu de salpêtre (nitrate de potassium) et a été souvent confondue avec les efflorescences de ce dernier. Dans une grotte de Bad Gastein (Autriche), le professeur von Grauvogel a trouvé une roche ressemblant au mondmilch, mais de composition différente, à laquelle il a donné le nom de "lapis albus". C'est une pierre blanche riche en acide silicique mélangé à du feldspath de soude et à du mica ("Bad Gasteiner Badblatt", 1951). Or, il a été remarqué par les médecins de cette station que ce minéral pouvait avoir une action favorable dans le traitement de diverses maladies (goître, scrofule, tuberculose des os, etc.). Pour le spéléologue Anton Lübke ("L'homme dans les profondeurs de la terre", Plon 1955), il y aurait un rapport entre cette pierre blanche et celle que l'on trouve dans la Grotte-du-Lait. Cependant, il ne faut pas négliger non plus l'effet psychologique que pouvaient avoir ces minéraux provenant de lieux souterrains mystiques.

La pierre blanche exploitée dans la Grotte-du-Lait avait une si grande renommée qu'elle prit, il y a bien longtemps déjà, le chemin de l'Europe, et c'est ainsi qu'un peu de cette substance aux vertus miraculeuses s'est retrouvée dans la vallée savoyarde d'Entremont.



Notre-Dame d'Entremont, dite aussi Notre-Dame de Tous les Saints, n'est autre que sainte Colombe dont la statue en bois doré (époque Renaissance), installée dans l'église d'Entremont, porte en son sein une ampoule du « lait de la Vierge » provenant de la Grotte du Lait, près de Bethléem.

4. DANS LES DRANSES,
LA GROTTE DE L'EGLISE
RAPPELLE UNE ETONNANTE AVENTURE

La Dranse, cette belle rivière chablaisienne, a ouvert sa voie dans une très remarquable formation géologique connue sous le nom de "conglomérat des Dranses" qui s'est constituée durant la période glaciaire et post-glaciaire.

Sur près de 8 km, la rivière coule entre de hautes falaises de plus de 100 m. de hauteur ! C'est à environ 1,5 km. avant Bioge qu'elles sont le plus impressionnantes. Par endroits l'érosion les a découpées en pyramides, en aiguilles. Elle y a même creusé des cavernes, de nombreuses petites grottes dissimulées ici ou là et même un vaste abri sous-roche. Aux hautes eaux la rivière pénètre dans ce dernier et en ressort en se brisant à des blocs gigantesques de ces conglomérats tombés des parois. Là, la Dranse se trace en mugissant un passage parmi ces rochers qui encombrant son lit. Cet antre, c'est la grotte de l'Eglise située sur la rive gauche du cours d'eau, en contre-bas du pont de l'Eglise.

- La grotte de l'Eglise ? Pourquoi ce nom ? Nous sommes ici dans un endroit inhabité, un chaos d'énormes rochers qui, bien que pittoresque est plutôt hostile... Que vient faire une église en ce lieu ?

- Ce terme vient, nous dit-on, d'un moment de la curieuse histoire de l'Oncle Jacques, un aventurier ecclésiastique systématiquement pourchassé par la gendarmerie à l'époque de la Révolution.

Né le 29 novembre 1751 à Urine, près du Biot, Jacques Bouvet, après avoir fait des études - Thonon et à l'Université de Turin, fut nommé à l'âge de 30 ans professeur de théologie au collège de Rumilly qu'il abandonna quelques années plus tard pour rejoindre son Chablais natal. A cette époque, les paysans savoyards étaient encore "tail-lables à miséricorde" par leurs seigneurs, mais ils pouvaient s'en affranchir: c'est ce que firent, par exemple, les gens de Reyvroz près de Thonon au moyen d'une somme de 12.250 livres du Piémont. Outre les prestations féodales ils avaient encore à payer la dîme

à l'église et dans le cas particulier à l'abbaye d'Aulphs et à la sainte Maison de Thonon. Cette situation n'avait pas été sans faciliter la pénétration dans le pays des idées nouvelles venues de France, ce qui explique la facile occupation de la Savoie par le général Montesquiou et ses hommes.

En Chablais, en 1792, sur soixante et une communes représentées à Chambéry, une seule osa se déclarer contre l'annexion révolutionnaire ! Il s'agissait du Biot dont Jacques Bouvet était alors député ainsi que l'indique cette description: "Bouvet Jacques, prêtre, Le Biot, Chablais, république indépendante" !...

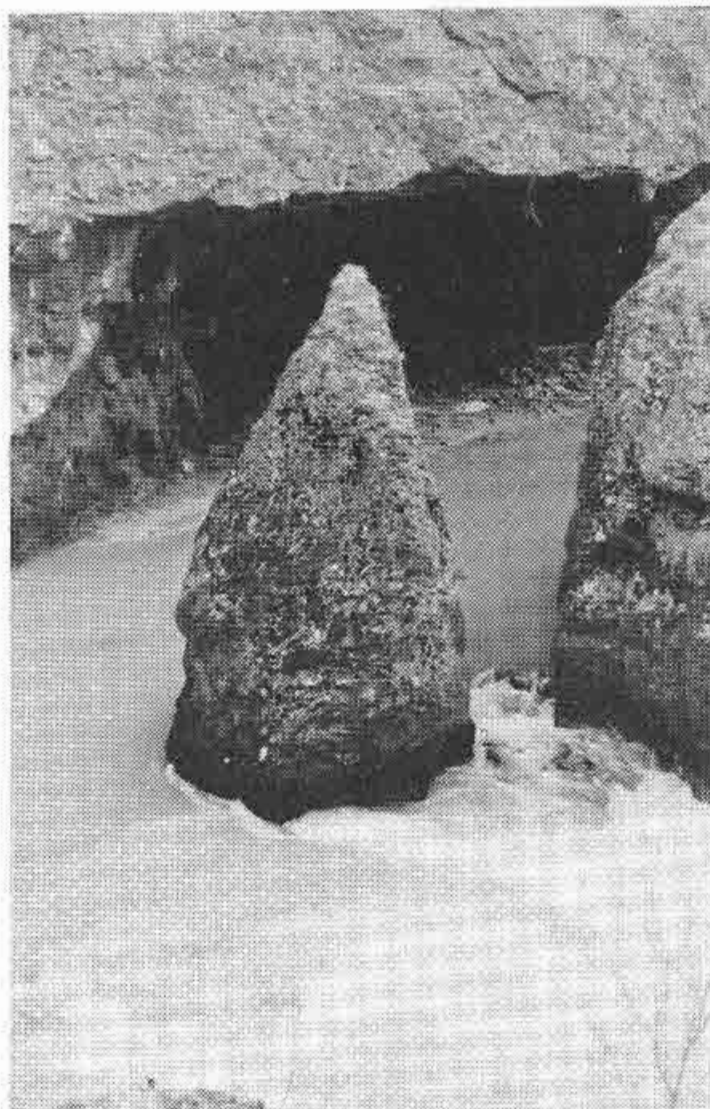
Refusant de prêter le serment révolutionnaire, Bouvet dut se réfugier dans la clandestinité et vivre sous divers déguisements tout en continuant son ministère dans la région des Dranses. Sa forte constitution physique lui servit beaucoup dans ses excursions missionnaires pour échapper aux sbires. Connue dans son pays sous le nom d'Oncle Jacques, il empruntait, pour aller dire sa messe, les habits de maçon, de tisserand ou même de mendiant. Cependant, dès 1794, les prêtres savoyards restés fidèles à leur foi deviennent l'objet de poursuites de plus en plus actives: l'abbé Vernaz, de Chevênoz, et l'abbé Morand, du Biot, sont fusillés à Thonon...

Bravant tous les dangers, oncle Jacques continuait ses visites aux malades et assurait les cultes dans des granges. Mais il était prudent ! Pour se donner le plus possible de moyens d'évasion, l'abbé Bouvet, aidé d'un autre prêtre et de quelques fidèles, se construisit une espèce de pont sur la Dranse, entre Reyvroz et Féternes, au lieu-dit le Pien, en aval de celui de Bioge qui était souvent gardé par la police de la Révolution. "D'énormes blocs de pierre, détachés des rochers de Féternes qui surplombent, ou amenés par des inondations, encombrant en cet endroit le lit de la Dranse. L'Oncle Jacques fit tailler avec la pique des pas dans ces rochers abrupts. Celui qui a le pied et la tête solides peut encore escalader ce "pont" dangereux et franchir la rivière. Dans des moments d'alerte, le missionnaire ou les réquisitionnaires réfractaires, en se glissant par les couloirs et les anfractuosités, venaient utiliser ce passage et allaient chercher un abri dans quelque grotte escarpée de Féternes. La date de cet utile travail, avec les noms de ceux

qui y ont concouru, est consignée dans les registres de Reyvroz, où nous l'avons vue" ("Vie de M. Bouvet", par l'abbé J.M., Annecy, 1870).

Oncle Jacques n'hésitait même pas, en empruntant ce bizarre chemin, à se rendre à Thonon où se trouvait pourtant l'état-major de la gendarmerie chargé de le rechercher: ... "Un jour qu'il descendait à la tombée de la nuit pour confesser un malade à Thonon, il atteignit un char chargé de fascines et de feuilles, conduit par le père Mottu; il pria celui-ci de lui permettre de se cacher dans ces feuilles et il arriva ainsi en ville, sans être aperçu de personne, jusque dans la grange du père Mottu..."

Ces extraordinaires tribulations, les fuites dans la nuit, les dangereuses poursuites, avaient frappé l'imagination des populations généralement complices de l'Oncle Jacques et c'est en souvenir de l'Eglise bafouée à laquelle les habitants de cette région étaient pourtant restés fidèles, qu'ils donnèrent le nom de grotte de l'Eglise à la vaste caverne des bords de la Dranse, un endroit où se réfugia souvent l'abbé Bouvet. Il utilisa aussi comme cachettes, dit-on, les petites grottes s'ouvrant en face, sur la rive droite du torrent.



La Dranse a creusé la vaste grotte de l'Eglise dans les hautes parois de conglomérat et coule entre les énormes blocs de cette roche tombés dans son lit qu'ils encombre.

(Photo J.J. Pittard)

5. LA CURIEUSE HISTOIRE DU SANCTUAIRE SOUTERRAIN

DU JOURDY

Elle était connue depuis bien longtemps la riante vallée du Giffre car les Romains y avaient, notamment, installé une colonie du nom de Miocircum qui deviendra plus tard Mieussy. On a découvert dans ce village et sa région divers restes romains parmi lesquels une statue de Bacchus. Ceux qui avaient trouvé cette dernière ont imaginé de l'encastrer dans la façade de l'église du chef-lieu ! Plus tard, cette place n'ayant pas été jugée compatible avec l'édifice chrétien, Bacchus fut enlevé en 1885 pour être déposé au Musée de Bonneville...

Ces Romains connaissaient-ils la grotte du Jourdy qui s'ouvre dans les rochers de Sommand au-dessus du village ? C'est bien possible, car il en sort un ruisseau d'eau claire et on sait combien ces gens étaient sensibles à la pureté de l'eau. Y pratiquaient-ils un culte ou y avaient-ils installé une divinité ? On l'ignore encore et ce n'est que bien plus tard qu'une chapelle y sera installée à la suite d'une étrange histoire...

Adossée à la montagne qui s'élève derrière l'église de Mieussy et au-dessus de cette dernière se trouve la ferme des Guillaards. Une certaine nuit du siècle dernier, un rocher se détache de la haute paroi dominant la grande forêt en pente raide qui protège le village. Ce bloc, passant entre les arbres, roulant et bondissant avec force vers la vallée, atteignit la ferme et en creva bruyamment le toit...

Tombant dans la chambre, et droit sur le lit dans lequel dormaient profondément les habitants de la maison, le roc écrasa le mari, le tuant net, épargnant sa femme couchée à côté de lui. Cette dernière, surnommée dans le pays la Besoule, ainsi préservée, en éprouva une immense reconnaissance. Ayant, et bien sans le vouloir, miraculeusement sauvé sa vie, elle estima qu'elle le devait à un phénomène surnaturel, dont il convenait de remercier le Ciel. Elle décida alors de consacrer la somme de 400 fr. (considérable pour l'époque et dans le pays) à l'achat d'une statue de la Vierge et à l'édification d'une chapelle pour l'y installer.

Pensant à l'origine du bloc qui anéantit son mari, et pour s'assurer la protection de la montagne depuis sa masse même, elle fit établir le sanctuaire à l'intérieur de la grotte du Jourdy, dite aussi grotte de Mieussy. Cette dernière est fort belle car elle débute par un magnifique et haut porche qui s'ouvre majestueusement dans la paroi de rocher. Le petit cours d'eau qui en sort passe sous la grille de fer construite à l'entrée de la caverne et va se perdre dans les pentes abruptes de la grande forêt. Ainsi qu'une plaque scellée dans la paroi de la grotte le rappelle, ce sanctuaire de la sainte Famille a été établi le 8 mai 1881.

Quelques années plus tard, le curé de Mieussy, trouvant l'endroit particulièrement adéquat, fit construire en 1888 un chemin de croix dont la quatorzième station aboutit dans la grotte. Ce long parcours grimpe au travers de la forêt par un sentier assez raide et l'arrivée dans la caverne constitue un véritable repos. Là, faisant face à la statue de la sainte Vierge, est édifiée une chaire, dominée par un personnage représentant saint Joseph, et à laquelle on accède grâce à un étroit escalier de fer. De cet endroit les paroles du prêtre, accompagnées du murmure du petit ruisseau souterrain et amplifiées par les échos de la grotte, avaient une portée toute particulière...

La Besoule est morte depuis bien longtemps, mais le pèlerinage a continué et des fidèles viennent toujours fixer des cierges autour de la statue, cierges parfois empruntés par des visiteurs désirant faire une promenade dans la nuit de la caverne et qui, celle-ci terminée, les remettent pieusement en place. La partie visitable sans matériel spécial n'est d'ailleurs pas bien grande et ne nécessite pas beaucoup de lumière...

En effet, après avoir escaladé une petite cascade située au fond de la première partie de la grotte, l'explorateur est rapidement arrêté par une nappe d'eau. Des spéléologues curieux de savoir si le souterrain continuait loin au-delà de ce siphon, ont vidé en partie cette eau au moyen d'une pompe actionnée par un groupe électrogène qui fut hissé non sans beaucoup de peine le long du chemin de croix: jamais le sanctuaire n'avait connu autant de bruit ! Après de longs

et pénibles travaux ainsi que des reptations dans l'eau sombre et glacée d'un étroit passage, les explorateurs découvrirent une nouvelle galerie qui, malheureusement, ne s'étendait pas bien loin. Mais ils comptent reprendre ces recherches en pratiquant des désobstructions dans des passages actuellement bouchés par de l'argile.

La chapelle souterraine, bien délaissée aujourd'hui retrouvera alors une joyeuse animation sous les yeux protecteurs de sainte Marie et de saint Joseph peu habitués à de semblables manifestations, animations qui, peut-être, ne devra rien au mysticisme religieux qu'avait voulu créer, il y a près d'un siècle, la survivante de la ferme des Guillaards...



Entrée de la grotte-sanctuaire du Jourdy, vue depuis l'intérieur de la caverne.
(Photo J.-J. Pittard)

6. HISTOIRE MIRACULEUSE DE PETRONILLE
ENFERMEE DANS UN ROCHER

Consignée dans les "Recueils des visites pastorales du diocèse de Genève", l'histoire miraculeuse de Pétronille est bien curieuse. Cette fille, née à Mégevette en 1453, se maria à l'âge de 18 ans avec un garçon du village. Mais très vite, se croyant possédée du Démon, elle se fâcha avec son mari et, ne voulant rien attendre de lui, s'en sépara...

Un jour de cette année 1471, prenant sa quenouille, elle alla faire une promenade dans la montagne avec ses parents. Peu à peu elle les laissa s'éloigner dans la forêt et, les ayant perdu de vue, alla se cacher dans un abri rocheux inconnu des siens.

Inquiets de ne plus la voir, les parents l'attendirent, l'appelèrent désespérément et la cherchèrent partout, hélas sans succès... C'est bien tristes qu'ils redescendirent à Mégevette avec l'espoir de l'y retrouver, pensant qu'elle les avait précédés en empruntant un autre chemin. Malheureusement ce n'était pas le cas...

Très fatiguée, la jeune femme s'endormit dans la fissure du rocher. Un magicien, probablement le Démon lui-même, prit la forme d'un grand chien noir, un dogue à l'aspect méchant, et alla la réveiller brusquement en la mordant cruellement à l'épaule ! Espérant l'attendrir, ou détourner son attention, elle lui abandonna sa quenouille qui roula dans l'herbe à quelques pas de là... Mais le magicien, méprisant cet objet, lui prit ses souliers et l'enferma dans les rochers.

La malheureuse Pétronille, souffrant abominablement du froid, les pieds ensanglantés et rapidement rongés par les vers, se sentait mourir sans avoir obtenu les sacrements. Elle se mit alors à réciter des oraisons et décida de jeûner durant 40 jours si la vie ne la quittait pas d'ici-là...

Ses parents, son mari, ses amis, faisaient des recherches dans toute la montagne, accompagnés d'hommes de bonne volonté et de chiens bergers.

Un de ces derniers trouva la quenouille: on appela avec vigueur, mais la malheureuse recluse voulant terminer son terrible jeûne se garda bien de répondre !

A la fin de cette épreuve, subie dans d'horribles conditions, des oiseaux ayant découvert une fente dans le rocher, l'aidèrent à survivre en lui chantant leurs plus jolis airs et en lui apportant des herbes aux vertus remarquables.

Enfin, un passant entendit des gémissements dans le rocher. Il alerta le village et on reprit alors les recherches. Un des sauveteurs réussit à pénétrer dans la cavité et découvrit enfin Pétronille qui s'écria: "Oh ! Pardonnez-moi de vous avoir abandonnés tous sans vous en avertir !"

On la conduisit à la maison de son mari pour lequel elle avait retrouvé toute l'affection possible. Là elle fut enfin soignée de ses affreuses blessures. Définitivement exorcisée par le curé, nourrie de lait de chèvre, elle reprit rapidement ses forces, mais perdit ses doigts de pied, seul souvenir de ses rapports avec le Démon.

Quelques années plus tard, en mémoire de cette extraordinaire et édifiante aventure, deux croix ont été posées dans les rochers, opération bénite par un prêtre. Il y a une trentaine d'années, M. Monge, un vénérable vieillard de la vallée, dit à Georges Amoudruz avoir vu autrefois, alors qu'il n'était encore qu'un gamin courant les montagnes, ces croix posées là quatre siècles plus tôt, mais qu'elles avaient disparu depuis longtemps. G. Amoudruz fit alors des recherches systématiques dans le but de les retrouver, mais ces dernières restèrent vaines...

7. UN EMULE DE MOÏSE
DANS UNE CAVERNE DES BAUGES

Dans le massif du Cingle, au pied de la paroi de rocher et sur le même niveau que celui où s'ouvre la caverne de Bauge, on peut voir dans un abri sous roche les ruines d'un très ancien ermitage. C'est la grotte du bienheureux Guillaume d'Ortié, un homme si vénérable qu'il fut l'objet d'un culte dans toute la région.

Au XVe siècle, Guillaume d'Ortié, membre d'une noble et très vieille maison de ce nom, renonça aux joies et aux fastes du monde et entra au couvent des Dominicains d'Annecy. Là, frère Guillaume devint rapidement un merveilleux modèle de pénitence et de vertus ascétiques.

Après quelques années passées dans ce monastère et désireux de se consacrer uniquement à la "contemplation des vérités éternelles", il demanda et obtint la permission de se retirer dans une petite grotte de la montagne du Cingle. Il y construisit un modeste ermitage, puis se soumit aux "plus rigoureuses mortifications de la chair, ceignant son corps d'une rude chaîne et d'un cilice en fer". Après douze ans d'une vie solitaire et particulièrement dure, il mourut le 19 février 1458.

Sa dépouille fut alors rapportée en grande pompe à son couvent où sa famille avait un caveau dans le choeur de l'église. Au cours de ce transport funèbre une chose bien surprenante, un véritable miracle se produisit: durant le long parcours de Bauge jusqu'à Annecy, les cierges allumés autour de son cercueil non seulement ne s'éteignirent point, mais ils garderont toute leur intensité.

Les instruments de pénitence trouvés dans la grotte de frère Guillaume, de même que ceux pris de sa personne, furent aussi apportés au couvent où on les conserva dans le reliquaire comme un trésor précieux. "Le peuple accourait en foule à son tombeau, invoquant la protection du Bienheureux. Des faveurs furent ainsi obtenues, ainsi que des procès-verbaux soigneusement rédigés en font foi".

Des guérisons miraculeuses eurent également lieu, parmi lesquelles on cite celles d'un chirurgien de Pontarlier, Jean Tornier, et d'une religieuse de l'ordre des Clarisses nommée Catherine Dufoux. "Quant aux restes du serviteur de Dieu - nous dit J. Mannecy ("Vie de Mgr Bouvel") - on eut en 1803 la pieuse curiosité de fouiller son tombeau: on y trouva des ossements assez bien conservés".

Dans le pays, le bienheureux Guillaume d'Ortié jouit toujours d'une grande renommée. On raconte qu'un jour, lors d'une longue période d'extrême sécheresse et manquant totalement d'eau dans sa grotte, il se souvint du geste de Moïse qui, dans le désert, frappa de sa verge le rocher d'Horeb d'où sortit alors assez d'eau pour étancher la soif de son peuple prêt à se révolter. Guillaume tira son épée et d'un grand coup l'enfonça jusqu'à la garde dans la paroi de pierre de l'abri sous roche ! Oh prodige ! en retirant du roc la lame merveilleuse, il vit sortir du trou qui venait d'être fait une petite source intermittente d'eau cristalline...

Des habitants ont assuré au folkloriste Georges Amoudruz, venu enquêter sur les légendes de ces montagnes, que cette eau qui coule toujours à cet endroit depuis cette lointaine époque, a le remarquable pouvoir de guérir les maladies des yeux. Cependant, aujourd'hui, on ne se rend plus guère à cette source... car il faut passablement grimper pour l'atteindre et on ne la considère plus avec la vénération d'autrefois: elle est devenue une simple curiosité.

8. LES GROTTES DU REPOSOIR ONT SERVI DE CACHETTES RELIGIEUSES

Reliant Cluses au Grand-Bornand par le col de la Collombière, dans le Haut-Faucigny, la vallée du Reposoir était, aux lointains jadis, hantée par les ours et les loups; c'était alors la vallée de Béol. Dominée par la chaîne du Bargy, cette région est fort intéressante par la variété de sa flore alpine et par ses nombreuses grottes qui ont posé de difficiles problèmes d'hydrologie souterraine et dont certaines ont joué un rôle historique.

En 1151, un moine chartreux, Jean l'Espagnol, disciple de Saint-Bruno, obtint d'Aymon I^{er} de Faucigny ce lieu alors si sauvage en vue d'y élever un monastère conforme à ceux de ce nouvel ordre. En effet, soixante-sept ans plus tôt, Hugues, évêque de Grenoble, voit en songe sept étoiles l'avertissant de l'arrivée de sept voyageurs qui, sous la conduite de Bruno, ont décidé de vivre dans un complet isolement. Il les conduit alors dans le massif de la Chartreuse, une région presque désertique à cette époque. Là, en 1084, Bruno et ses six compagnons vont installer leur retraite et la montagne qui la domine donnera son nom aux monastères de l'ordre qui va naître: la maison mère sera la Grande Chartreuse.

En Faucigny, dans la vallée du Béol, Jean l'Espagnol bâtit donc à 1125 m. d'altitude un "repausatorium" qui donnera son nom définitif à la vallée du Reposoir. Comme toutes les maisons de l'ordre de Saint-Bruno, celle du Reposoir a été édifiée sur le plan de la Grande Chartreuse et les mêmes règles sévères la régissent: le Chartreux doit mener une vie solitaire, soutenue par les exercices de piété, le travail intellectuel et le travail manuel, ne pouvant prendre un repas en commun que le dimanche. Les autres jours, les aliments sont introduits chez le religieux par des mains invisibles au moyen d'un tour.

Au XVe siècle, les bêtes sauvages étaient encore si nombreuses dans cette vallée que l'abbé avait autorisé, en 1475, les habitants à y chasser librement l'ours et le loup, ce qui était un grand privilège à cette époque, à la seule condition qu'on lui livre "la tête avec les quatre pieds ou pattes".

Les successeurs du Bienheureux Jean l'Espagnol travaillèrent là sans relâche jusqu'à la Révolution durant laquelle ils durent se cacher. Revenus en 1848, les moines abandonnèrent leur couvent en 1901. En 1907 on en fit un hôtel qui ferma en 1914... Redevenu couvent, il se referma définitivement le 15 août 1952 sur des soeurs carmélites.

Des cavernes ont joué un rôle dans l'histoire agitée de cette chartreuse. La chaîne du Bargy est formée d'un anticlinal dont l'ossature est constituée par du calcaire urgonien épais de 250 m. environ. Ce dernier recouvre les couches sous-jacentes, plus marneuses, de l'Hauterivien: c'est au contact de ces roches que s'ouvrent la plupart des nombreuses grottes que l'on peut voir dans ce massif. Certaines d'entre elles étaient bien connues des moines et des habitants et c'est ainsi qu'elles servirent de refuges durant des périodes troublées.

Remarquons en passant que ces fonctions protectrices du territoire souterrain n'ont jamais cessé au cours de l'histoire. Citons, par exemple, la Kluterhoelen, en Westphalie, où la population se réfugia avec ses biens pendant la guerre de Trente ans pour échapper aux bandes qui ravageaient le pays. Cette immense excavation naturelle, longue de 8 km., a été réutilisée en 1943 par les gens désireux d'y cacher leurs affaires les plus précieuses et d'échapper aux bombardements alliés. Il en fut de même en Italie où, lors de la guerre de 1939-1945, bien des grottes servirent à abriter non seulement une partie de la population, mais aussi et surtout un grand nombre d'objets religieux servant à la célébration du culte. Ces derniers, de même que des reliques, des tableaux et des statues de saints représentations de la Vierge et de l'Enfant, furent ainsi placés en sûreté dans les entrailles de la terre jusqu'à la fin des hostilités.

Sous la direction de Serge Joly, un actif spéléologue de Chêne-Bourg, alors président de la Société auisse de spéléologie, une cinquantaine de grottes ont été inventoriées dans cette région du Bargy et leurs plans ont été dressés au cours de six ans de travaux. Certaines de ces cavités, fonctionnant comme de véritables "pièges à froid" sont devenues des glaciers naturels. Quelques-

unes sont remarquables par le violent courant d'air qui s'en dégage, tandis que d'autres sont des résurgences d'où l'on peut voir sortir jusqu'à trois mètres cubes d'eau par seconde ! Plusieurs grottes sont fossiles et ne présentent plus d'activité.

Ce sont ces dernières qui ont servi de cachettes. C'est le cas, notamment, pour la grotte supérieure de Montarquis à l'entrée de laquelle une croix de bois déposée à l'entrée rappelle qu'en ce lieu, pendant la Révolution, furent cachées les cloches de la Chartreuse du Reposoir. Certains auteurs prétendent que c'est là aussi que fut dissimulée, durant la Terreur, la dépouille du Bienheureux Jean l'Espagnol. Transférés depuis dans un caveau de la vieille chapelle de l'église paroissiale, ces restes sont considérés par beaucoup d'habitants comme ayant le pouvoir miraculeux de guérir la fièvre. Pour d'autres écrivains, ces reliques auraient été enterrées non pas dans cette grotte, mais dans celle dite la "Grande Cave" dont parle Henry Bordeaux dans son roman "La Chartreuse du Reposoir".

9. AU XIII^e SIECLE, UN VIN MIRACULEUX

ETAIT SERVI DANS UNE CAVERNE

Admirant les gravures anciennes et des dessins chez Georges Amoudruz, nous tombons sur l'image d'une femme en tenue d'explorateur telle qu'on la concevait au siècle dernier.

- C'est Henriette d'Angeville, la première femme qui soit montée au Mont-Blanc. Cela se passait en 1838. Sur sa route, alors qu'elle se dirigeait vers le plus haut sommet des Alpes, elle s'arrêta à Talloires. Intéressée par une petite grotte qui domine le lac d'Annecy et qui abrita un ermite, elle y monta, et là, s'installant dans l'abri rocheux, elle fit un croquis du paysage vu de l'entrée de la grotte...

Georges Amoudruz cherche un moment parmi ses trésors, puis, tout à coup, brandit une feuille de papier:

- Voici un dessin inédit sorti de son carnet de route. Il est bien pâle aujourd'hui, mais on reconnaît facilement le pays.

- Et cette caverne où Henriette d'Angeville s'installa pour dessiner ?

- La grotte de Saint-Germain ? Elle est liée à l'histoire d'un homme qui se fit ermite dans le désir de fuir le monde et ses scandales.

Au XI^e siècle, Frère Germain, issu d'une noble famille des Flandres, après avoir terminé ses études à Paris se rendit au monastère de Savigny, dans le diocèse de Lyon, afin de compléter ses connaissances. Au bout de peu de temps, il fut considéré par l'abbé de Savigny comme un homme particulièrement remarquable, au-dessus de tout éloge... Si bien qu'on le chargea d'aller prendre possession des domaines de Talloires, en Savoie, donnés en 1019 par Ermengarde, femme de Rodolphe III roi de Bourgogne, et d'y construire une abbaye au bord du lac.

Lorsqu'il eut achevé son oeuvre, Germain fit un long pèlerinage en Terre sainte. Au retour, à l'exemple de saint Benoît, fonda-

teur de l'Ordre des bénédictins, il décida de se retirer dans une grotte et d'y vivre en solitaire.

Un peu au-dessus de Talloires, dans les rocs dominant le lac, il découvrit une petite caverne dans laquelle il décida de s'installer. L'endroit est magnifique et la vue s'étend sur les deux parties du lac d'Annecy et les montagnes voisines. Par contre, la grotte n'avait rien de bien confortable... Selon les saisons de l'eau y suint de partout, ce qui fait dire au chanoine Brasier, auteur de la "Vie de saint Germain de Talloires": "... Une telle humidité y est constante en hiver et l'idée seule d'une nuit à passer sous ce rocher donne l'épouvante." !

Chaque matin, Frère Germain s'astreignait à assister aux offices de son abbaye. Quittant la grotte, il descendait vers le monastère qu'il atteignait après une demi-heure de marche dans les rochers. Là, il restait dès l'heure des matines jusqu'à celle des complies. Puis, fatigué, il remontait vers sa grotte en s'appuyant sur un solide bâton d'aubépine. Un soir, dit la légende, il le piqua en terre et un miracle se produisit qui dure encore: le morceau de bois nouveau se mit chaque année à reverdir et à fleurir... On peut voir, dans le verger proche, une belle aubépine que la tradition populaire imagine provenir de la canne du saint et qui aurait allègrement franchit les siècles...

Lors de sa remontée à la caverne, l'anachorète s'arrêtait toujours à la même place pour prier. Là, dans le rocher, il laissa l'empreinte de ses genoux, disent les fidèles qui ont édifié un oratoire à cet endroit.

Se sanctifiant chaque jour davantage Frère Germain ne se bornait pas à prier, mais il se mit aussi à soigner et à guérir les malades qui ne craignaient pas de venir le consulter dans son ermitage en "bravant l'abîme" qu'il fallait côtoyer pour y arriver. L'humidité qui épouvantait le chanoine Brasier ne semblait pas leur faire peur et n'arrêtait pas leur zèle et n'ébranlait pas leur foi.

Vers la fin du XI^e siècle, les habitants de la région, consternés, apprennent la mort de l'homme en qui ils mettaient toute leur

confiance. A sa demande, Frère Germain fut enseveli dans l'oratoire situé au-dessus de la grotte.

Un pèlerinage s'établit alors en ce lieu et un culte fut rendu à ce saint. A cet endroit, on faisait monter des tonneaux de vin que l'on entreposait sous le rocher. Ce vin, destiné aux malades, leur était distribué après avoir été béni. Le succès de cette boisson fut tel qu'on en distribua aussi aux nombreux pèlerins qui venaient en cet endroit boire le vin de la grotte "par pure dévotion"... Certains demandaient également au prêtre de les toucher avec les reliques de saint Germain. Beaucoup de malades, trop atteints ou trop âgés, ne pouvaient faire le déplacement sur le mauvais sentier de la caverne. Alors ils se bornaient à y envoyer des porteurs avec leur linge que l'on faisait bénir là-haut et qu'on leur rapportait ensuite.

Beaucoup plus tard, en 1621, les os de saint Germain furent transportés dans l'autel d'une chapelle construite à cet effet dans l'abbaye de Talloires et c'est saint François de Sales, alors évêque, qui procéda à la translation de ces restes, ainsi que nous le rappelle le chanoine Brasier: "... Le moment était venu de retirer les ossements. Le respect si humble, le soin si pieux avec lequel le saint évêque touchait aux ossements de cet autre saint fit la plus grande impression. Chacun désirait voir ces précieuses reliques. Le saint évêque eut la gracieuse attention de les montrer à tout le peuple..."

10. REPLIQUES SAVOYARDES

DE LA CELEBRE GROTTTE DE LOURDES

Connue par ses miracles, la Grotte de Lourdes a été immortalisée dans bien des cités où l'on a construit des répliques miniaturisées de la caverne où Bernadette Soubirous (1844-1879), la petite bergère reçut les visions qui sont à l'origine du célèbre pèlerinage. C'est ainsi que nombreuses sont en Savoie les "Grottes de Lourdes" édifiées par la piété populaire. Construites avec les matériaux régionaux, les unes sont en pierre calcaire, d'autres en tuf, certaines en roches cristallines tels les granites et les gneiss. Ces reproductions dont l'importance et la réalisation sont très inégales s'appliquent à représenter avec plus ou moins de fidélité l'entrée de la fameuse grotte des Pyrénées et n'ont évidemment pas la prétention d'imiter dans son ensemble la caverne sacrée de Massabielle, mais bien de rappeler son existence à une pieuse population qui fait généralement de ces répliques des lieux de rendez-vous de pèlerinages en processions.

Ces constructions ne sont pas très compliquées à édifier car la célèbre Grotte de Lourdes se présente aux foules moins comme une profonde caverne que comme un vaste abri sous roche large d'une dizaine de mètres et dont la profondeur est de six mètres environ: la lumière du jour y pénètre donc facilement. A cinq mètres au-dessus du sol se trouve une fenêtre naturelle dite "Niche des Apparitions" dans laquelle a été installée la statue de la Vierge. Cette dernière est adossée à un bloc de granite erratique amené là par d'anciens glaciers, mais que la légende dit avoir été apporté par des hommes en vue d'y pratiquer des cultes druidiques !

Une ouverture cylindrique, sorte de cheminée naturelle, fait communiquer cette niche avec la grotte où se trouve l'autel. Un peu plus haut dans la paroi, une deuxième ouverture est visible et communique également avec la grotte elle-même au fond de laquelle se trouve la source miraculeuse, résurgence qui débite 85 litres d'eau par minute.

C'est cet aspect général de Massabielle (moins la source) qui a été imité dans bien des localités où l'on a parfois utilisé et aménagé des cavités naturelles qui s'y prêtaient, mais où l'on a le plus souvent réalisé une construction entièrement artificielle. Le célèbre spéléologue Norbert Casteret s'est demandé si on ne trouverait pas des prolongations souterraines au fond du sanctuaire de Lourdes. Ayant obtenu de Mgr Choquet évêque de Tarbes et Lourdes l'autorisation d'explorer en détail la partie de cet hypogée encore inconnue du public, il s'y rendit le 6 février 1940 en compagnie du chanoine Cassagnard.

N'ayant pu passer dans la "Meurtrière", une fissure trop étroite qui relie la Niche des Apparitions à une mystérieuse galerie entrevue, mais jusqu'ici inaccessible, les explorateurs découvrirent à l'extrémité et au plafond de la caverne, un petit passage dans lequel ils s'introduisirent non sans peine, ce qui leur permit de déboucher enfin dans la galerie qui, montant dans l'intérieur de la montagne, se trouve être assez haute pour qu'on puisse y circuler assez facilement. L'exploration est rendue très pénible par l'air chaud et enfumé produit par les grands cierges qui brûlent au fond de la grotte et par la présence d'une épaisse suie noire, grasse et onctueuse qui recouvre la roche. Cet air est aspiré par la "Meurtrière" qui le restitue dans la Niche des Apparitions. Après une dizaine de mètres de cette difficile et salissante progression et après s'être élevée de 5 m dans cette galerie, Casteret et son compagnon arrivent dans une salle, carrefour terminal dont les branches continuent en forme de fissures, mais sont trop étroites pour y pénétrer. Un peu d'eau en sort, s'infiltre au travers d'un éboulis et rejoint la caverne, mais cette eau-là n'a rien de commun avec la source miraculeuse qui jaillit, dit la petite Soubirous alors âgée de quatorze ans, à la voix de l'Apparition au mois de février 1858.

On le voit, au point de vue spéléologique, il ne s'agit pas d'un immense hypogée aux ramifications compliquées et recelant des "mystères insondables", mais bien d'une simple grotte peu profonde dans laquelle il aurait été impossible à Bernadette Soubirous d'aller se perdre dans ce que l'on appelait autrefois le royaume de l'épouvante, le domaine des esprits mauvais... C'est donc dans un lieu

naturel très simple que dix-huit fois la Vierge se montra à la jeune fille et c'est la disposition générale de ces rocs mondialement célèbres que l'on a cherché à imiter si souvent.

Ainsi que nous le disent les ex-voto parfois très nombreux fixés à l'entrée de bien des répliques savoyardes, la Vierge de Lourdes a favorisé, aussi en ces lieux où elle était invoquée bien loin des Pyrénées (Marie n'est-elle pas partout ?), la guérison de pèlerins venus la prier de leur venir en aide. En mémoire d'une grâce obtenue le suppliant reconnaissant apporte là le témoignage de sa gratitude, un ex-voto (latin: en conséquence d'un vœu) constitué souvent par une simple plaque de marbre portant une inscription et parfois les lettres E.V.S. (Ex voto suscepto: d'après un vœu par lequel on s'est engagé).

Ces petites grottes sont l'imitation d'un site qu'une très ancienne tradition populaire considère comme un endroit prédestiné aux cultes depuis une lointaine antiquité: non loin de là, les archéologues Milne-Edwards et le Dr Garigou ont découvert dans une caverne à double entrée, "Les Espélugues", située au-dessus du roc de Massabielle, de nombreux vestiges allant de la protohistoire à l'époque magdalénienne. Et notamment une gravure dite "Le Sorcier" qui permit aux préhistoriens de supposer que la grotte fut, il y a plus de 10.000 années déjà, un sanctuaire pour les chasseurs de bisons. Aujourd'hui encore, et malgré les réticences du clergé qui réprouve ces pratiques superstitieuses, des pèlerins vont faire brûler des cierges contre la roche du fond de cet antre. Ce n'est évidemment pas le lieu même de Massabielle, mais comme le dit Mircéa Eliade dans son "Traité des Religions", on ne peut ignorer "la faculté de déplacement dont peut jouir n'importe quel site divinisé pourvu que ses environs multiplient les reliefs d'amarrage"...

11. L'EAU REMARQUABLE

DE LA GROTTE DE LA CHEMINEE

Au-dessus de Veyrier-du-Lac, dans la montagne de Veyrier et dominant le lac d'Annecy, s'élève une haute formation rocheuse, le "Chapeau de Napoléon", qui émerge de la forêt voisine. A la base de cette paroi s'ouvre une caverne dite "Grotte de la Cheminée".

Certains guides anciens parlent de cette cavité qu'ils nomment "Grotte du Chapeau" en vantant le "joli écho" que l'on peut y produire et dans laquelle on accède par un "pertuis". Située à environ une heure de la localité, cette grotte a connu il y a bien longtemps déjà un grand renom grâce à son eau capable d'assurer, selon la croyance populaire, de miraculeuses guérisons.

Cette eau sourdant du rocher et stationnant dans un bassin naturel était en effet considérée dans le pays comme douée de vertus extraordinaires. Cette renommée était si bien établie qu'un auteur du XVI^e siècle alla lui rendre visite et lui consacra une sorte de poème descriptif.

Il s'agit de Jacques Peletier (on écrit aussi Pelletier), savant et littérateur, né au Mans en 1517, mort à Paris en 1582. Cet homme qui fut un ami du théologien protestant de Genève, Théodore de Bèze et secrétaire de René du Bellay, évêque du Mans, étudia la médecine qu'il exerça dans diverses villes. Egalement grammairien, il voulut réformer l'orthographe ("Dialogue sur l'ortografe", ouvrage où il prend la prononciation comme point de départ) et il s'intéressa aussi aux mathématiques tout en traduisant en vers français l'"Art poétique" d'Horace. Parmi les oeuvres de ce lettré, citons "La Savoie" qui parut en 1572. C'est au cours d'un séjour dans ce duché qu'il eut l'occasion de s'occuper, en sa qualité de médecin, de l'eau miraculeuse de la grotte de la Cheminée dont voici un extrait de la description qu'il nous en donne, d'après le texte que M. Alex Bégneu, d'Annecy, a bien voulu mettre à notre disposition:

Deuers le Lac dit d'Anecy me guide,
Pour dire encor' une Eau avec son luth,
Qui souvent porte au malade salut.

Une roche est au Midi opposée,
Pres de ce Lac, dessus Veiri, posée :
Qui a deux crotz, l'un sur l'autre, voûtez,
Tous deus ouvers, dedans mal rabotez :
Et du dessous l'entree est rude et basse,
Où un à un, en se courbant on passe.
Le iour pourtant, qui entre es deus manoirs,
Fait qu'ilz ne sont ni sombres, ni trop noirs.
Au haut de nuit, les Bisetz se vont rendre,
Pour se iucher : où ilz les vont surprendre
Avec le feu, et là sont arrestez
Dedans les retz à l'issue apprestez.
Par le dehors, on monte en cete voûte,
Dont le gravir une grand'peine coûte
Haut, âpre et droit, si bien le fait comter
Cil qui a eu la peine d'i monter :
Où peu à peu jusqu'au haut on eschape,
Par les rinceaus souples, où l'on s'arrape.
En cete voûte, est un creus ecarté,
Où se conduire on ne peut sans clairté :
Là est cete Eau, qui bien semble avoir source,
Mais retenue en sa cuve sans course :
Où elle croist et decroist par les fois,
Ainsi que fait la Lune tous les mois.
Les païsans, qui bien souvent en boivent,
Du mal des flancs alleg'ance en reçoivent.
Cete Eau est claire, et pesante pourtant,
Et la senteur de la terre portant,
Terre en moiteur par elle meintenue,
Grasse, ardrilleuse, et de couleur charnue :
Qui tient beaucoup du lut Armenien,
Et de celui que l'on dit Lemnien.
Ceus du Village, entre autres maladies,
En font breuvage aux bestes refroidies.
Si leurs Beuz ont au flanc quelque os rompu,
Ou deloyé, apres qu'ilz en ont bu

Par quelques fois, la fracture se serre :
Et qui plus est, se trouve cete terre
Aus Beuz occis (si vrei en est le bruit)
Lice autour de l'os qu'ell'a reduit.

Il fut un temps, en effet, où l'on attribuait volontiers de remarquables pouvoirs aux eaux plus ou moins calcaires (mais non considérées comme "minérales") sortant de certaines grottes, comme celle, par exemple, qui alimentait les gours de Féternes et qu'on allait boire après avoir dû accomplir une dure montée pour y arriver. Aujourd'hui tout cela est bien oublié et les gens sont devenus trop paresseux pour aller quérir, après des marches souvent longues et pénibles, un peu de cette eau à laquelle nos ancêtres attribuaient, souvent mystiquement, des propriétés bénéfiques tenant parfois du miracle...

BIBLIOGRAPHIE

- ABBE, J.M. Vie de M. Bouvet dit l'Oncle Jacques.
(Annecy, 1870).
- AMOUDRUZ, G. Folklore.
(Dossiers "Savoie", manuscrits inédits).
- AUBRY, V. La Clusaz.
- BARLONE, D. Talloires à travers les siècles.
(Gardet, édit. Annecy, 1952)
- BATON, A. Les grottes des Echelles.
(Ed. J. Buscoz, Les Echelles, 1923).
- BAULACRE, L. Suite de la Description des glaciers de Savoie.
("Journal Helvétique", juin 1743).
- BERREAU, E. Les diables du Val Veni, ("Nouv. Valaisan" 120170).
- BOURDIER, F. Préhistoire de la France.
(Flammarion, Paris, 1967)
- BOURRIT Description des glaciers, glaciers et amas de
glace du Duché de Savoie. (Genève, 1773).
- BRASIER, V. Vie de Saint-Germain de Talloires.
(J. Nierat, imp. Annecy, 1889).
- BRESSLER-GIANOLI, H. Les îles genevoises.
(Julien, édit. Genève, 1933).
- BRIQUET, M. La grotte des 3 Fées (Archamps).
("Echo des Alpes", 1897).
- CASTERET, N. En rampant. (Perrin, édit. Paris, 1949).
- CHAUSSAMY, S. Mélusine.
("Cahiers de l'Alpe", 48, La Tronche, 1970).
- CHORIER Histoire du Dauphiné. (1961)
- CHRISTINGER, R. Notions préliminaires d'une géographie
mystique. ("Le Globe", Genève, 1965)
- DESSAIX, A. Légendes et traditions populaires de la
Haute-Savoie. (Perrissin, Annecy, 1875).
- DUFOUR, T. William Windham et Pierre Martel
(Relations de leurs deux voyages aux glaciers
de Chamonix, 1741-1742).
(Imp. Bonnant, Genève, 1879)

- DURIER, G. Le Mont-Blanc. (Fischbacher, Paris, 1923).
- FODERE, J. Narration historique et topographique
des convents de l'ordre S. François et
monastère S. Claire, érigés en la
province anciennement appelée de
Bourgogne.
(Lyon, 1619).
- FOREL, F.A. Le Léman.
(Rouge, édit. Lausanne, 1904).
- GARCON, M. et VINCHON, J. Le Diable. (Paris, 1926).
- GUY, L. Contes et Légendes du Faucigny.
(Annecy, 1925).
- KOBY, F.E. Modifications que les ours font subir à
leur habitat.
("Congrès international de spéléologie",
Paris, 1953).
- LAVOREL, J.M. Cluses et le Faucigny.
(Annecy, 1888).
- LE PAYS Bizarre peinture de quelques montagnes
de Savoie. (Lettre dans "Les nouvelles
oeuvres de Monsieur Le Pays").
(Amsterdam, 1674).
- LÜBKE, A. L'Homme dans les profondeurs de la terre.
(Paris, 1955).
- MARTINI, J. Etude de l'Eocène inférieur et moyen des
chaînes subalpines savoyardes.
("Arch. des Sciences", Genève, 1968).
- MENABREA, L. Rodolphe de Blonay ou la chronique du
Château de Fées-Ternes.
("L'Allobroge", 1840).
- MINVIELLE, P. Guide de la France souterraine.
(Tchou, édit. Paris, 1970).
- MIRCEA ELIADE Traité d'Histoire des Religions.
(Payot, édit. Paris, 1953).
- MONOD, J. Guide de Saint-Gervais-les-Bains.
- PARADIN, G. Cronique de Savoye.
(Lyon, 1552).
- PORTAIL, J. Contes et Légendes de Savoie.
- PITTARD, J.J. La recherche et l'exploitation des mines du
Moyen Age.
("Rev. Polytechnique", Genève, 1933).

- PITTARD, J.J. La Recherche de l'or dans la région de Genève.
(Genève, 1936).
- PITTARD, J.J. La Grotte aux Cristaux du Châtelard (Valais).
("Bull. SSS", Genève, 1944).
- PITTARD, J.J. Une grotte m'a dit...
(Ed. SSS, Genève, 1967).
- PITTARD, J.J. Les grottes de Mégevettes.
(Ed. SSS, Genève, 1968).
- PITTARD, J.J. et JOLY, S. La grotte de Balme, une célèbre
caverne savoyarde.
(Ed. SSS, Genève, 1972).
- REVON, L. Grottes de Seythenex.
("Rev. Sav.", 1875).
- de SAUSSURE, H.B. Voyage dans les Alpes.
(Neuchâtel, 1779).
- SCHROEDER, W.J. La Brèche du Chablais entre Giffre
et Drance et les roches éruptives des Gets.
("Thèse" 1004, Genève, 1939).
- SEBILLOT, P. Les travaux publics et les mines.
(Paris, 1894).
- SPAHNI, J.C. et RIGASSI, D. Les grottes d'Onnion, premières
stations moustériennes en Haute-Savoie.
("Rev. Savoisienne", Annecy, 1951).
- THURY, E. Le Salève.
(Georg, Genève, 1899).
- TOPFFER, R. Voyages en zigzag.
(Paris, 1884).
- WRY, F. La Haute-Savoie.(1865).
- ZURBUCHEN, W. Des faux-monnayeurs au travail dans une
grotte du Salève.
("Tribune de Genève", 051068).
Recueil des visites pastorales du
Diocèse de Genève.
(Echo paroissial de Mégevette, 1923).
-

Le rôle des cavernes et des souterrains
dans le folklore savoyard

TABLE DES MATIERES

Avant-propos

1ère PARTIE

D'ETRANGES CAVERNES OU NAISSENT LES CRISTAUX

1. Une ancienne croyance faisait du cristal de roche un fils de la glace.
2. Il fut un temps où l'on pensait que les réceptacles des minerais ne pouvaient être que des cavernes.

2 me PARTIE

DE L'OR DANS LES GROTTES !

1. Une grotte féérique, source savoyarde de l'or.
2. L'or de nos rivières ne vient pas des grottes du Mont-Blanc !
3. Une riche mine d'or dans une grotte introuvable.
4. La curieuse grotte de Bange où les Genevois cherchaient de l'or...
5. Horrible drame dans la Tanne à Coqueret.
6. L'étrange histoire des grottes de Tardevant.
7. Des pièces de monnaie dans certaines de nos roches ?
8. Une famille de filons d'or installée en Chablais et en Valais...
9. Grâce à une somnambule, un gisement de cuivre se transforme en mine d'or !
10. La "Gueule du Loup de la Maladière" à Perrignier.
11. La mine d'or de Plaine-Joux a disparu !
12. Le mystérieux filon du meunier de Bellevaux.
13. Une mine savoyarde mise en péril à la suite d'un procès contre des insectes.

3 me PARTIE

CONTREBANDIERS ET FAUX-MONNAYEURS

1. Faux-monnayeurs au Roc de Chère.
2. Mandrin à la grotte des Echelles.
3. Au XVIIIème siècle, une Savoyarde installée dans une caverne lisait l'avenir dans la fumée...
4. Chercheurs d'or et faux-monnayeurs dans les grottes du Salève.

4 me PARTIE

LES REFUGES DU DIABLE DANS LES GROTTES SAVOYARDES

1. Les diables du massif du Mont-Blanc ont regagné leurs grottes.
2. Les curieuses "Terres Maudites" de Morzine et leurs cavernes.
3. La poule d'or du diable.
4. Les forges souterraines de Vulcain à Seythenex.
5. Le bouc noir de la grotte de Balme.
6. La chette et les loups-garous.
7. La diabolique vache noire de la Tannaz-des-Boeufs.

5 me PARTIE

FEES ET FEERIES SOUTERRAINES

1. Des moutons et des fées.
2. La mystérieuse grotte de la fée Géva dans la vallée de l'Arve.
3. Le petit page du Fier pleure toujours au fond de sa grotte.
4. La grotte des Trois-Fées, à Féternes, est liée à un curieux folklore.
5. La bouleversante histoire des chats infernaux de Féternes.
6. Le trop malin berger de la vallée du Risse.
7. La Tanne à Bidon et les fées de Saint-Gervais.
8. Dans une caverne, des cuves prédisaient l'abondance ou la disette aux habitants de Savoie et du Dauphiné.

6 me PARTIE

CURIEUX VOYAGES SOUTERRAINS

1. L'étrange voyage d'un chat et d'une clarine dans un gouffre savoyard.
2. La vache et le taureau de la Tanne à Mousselier.
3. Et l'attelage s'effondra dans un gouffre...
4. Mystérieux trajets souterrains des eaux savoyardes sous le Léman.
5. Le cortège du roi Hérode venait se désaltérer à la Fontaine de César, résurgence d'une eau souterraine du Salève.
6. La lotte et les "grottes" du Léman.
7. De la caverne du Tenare au bord du Léman.
8. Anguilles et sangsues du Léman poursuivies en justice...

7 me PARTIE

CAVERNES ET MYSTICISME

1. Le mysticisme est né dans les cavernes.
2. L'offrande au gouffre.
3. En Savoie, un lait miraculeux est venu d'une grotte lointaine.
4. Dans les Dranses, la grotte de l'Eglise rappelle une étonnante aventure.
5. La curieuse histoire du sanctuaire souterrain du Jourdy.
6. Histoire miraculeuse de Pétronille enfermée dans un rocher.
7. Un émule de Moïse dans une caverne des Bauges.
8. Les grottes du Reposoir ont servi de cachettes religieuses.
9. Au XIIème siècle, un vin miraculeux était servi dans une caverne...
10. Répliques savoyardes de la célèbre grotte de Lourdes.

BIBLIOGRAPHIE
